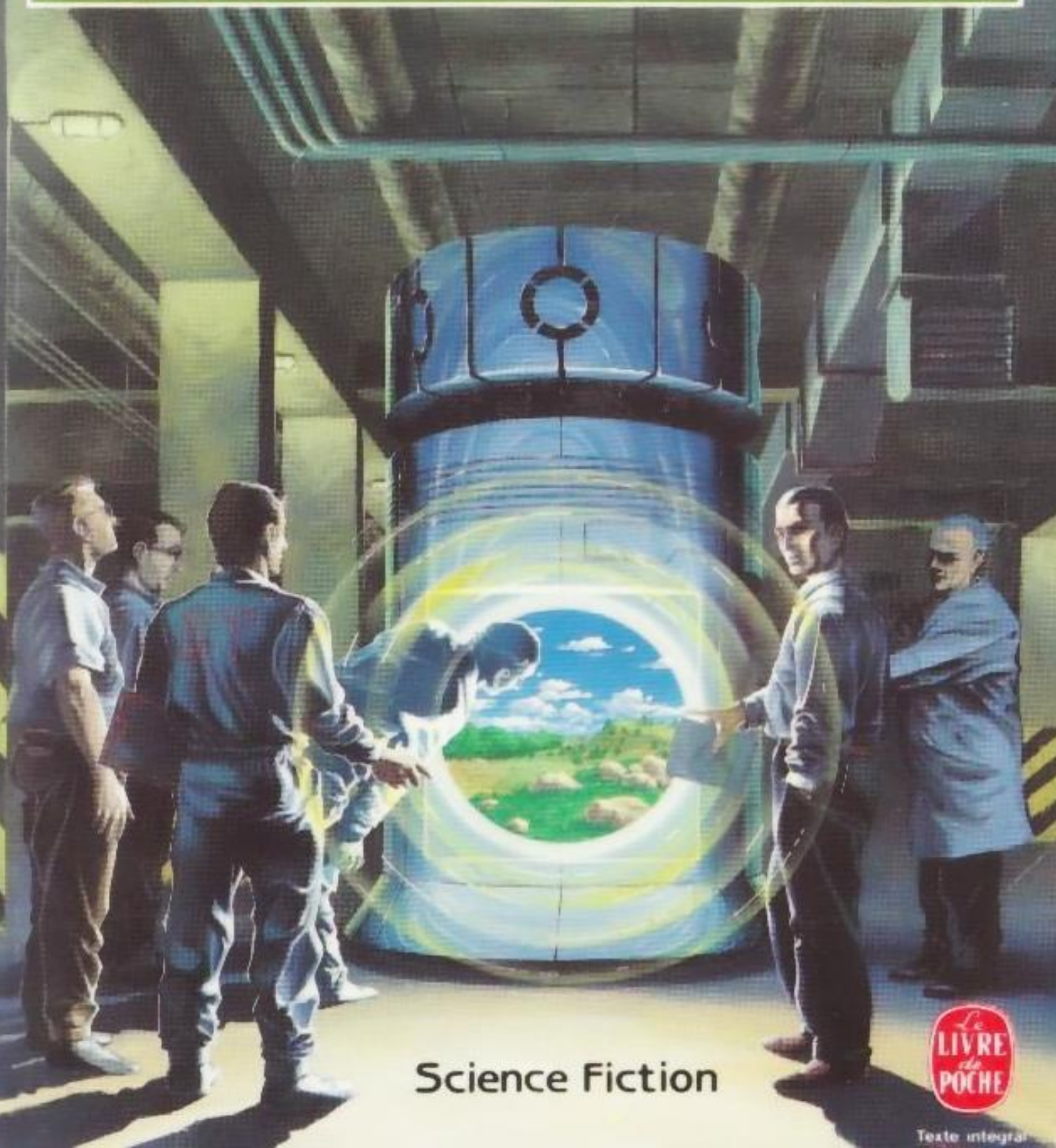


PHILIP K. DICK

La brèche dans l'espace



Science Fiction



Texte intégral

PHILIP K. DICK

LA BRÈCHE DANS L'ESPACE

*traduit de l'américain par Dominique Defert
et Christian Meistermann*



Le livre de poche

Titre original :
THE CRACK IN SPACE

© Philip K. Dick, 1966

Pour la traduction française :

© Marabout, Gérard, 1974

© Le livre de poche, 1990

À Kirsten Nilson, avec tout mon amour.

1

Le jeune couple, les cheveux noirs, la peau sombre, des Mexicains ou des Portoricains probablement, se tenait, nerveux, devant le comptoir de Herb Lackmore, et le mari déclara presque à voix basse :

— Monsieur, on veut être congelés. On veut devenir des cryos.

Lackmore se leva de son bureau, s'avança jusqu'au comptoir et, bien qu'il n'aimât point les Cols – chaque mois, ils semblaient être plus nombreux à venir à son bureau d'Oakland du ministère de la Sécurité Sociale Spéciale –, il répondit sur un ton aimable destiné à les rassurer :

— Vous avez mûrement réfléchi à la question, les enfants ? C'est une grave décision. Vous risquez d'être mis sur la touche pendant une centaine d'années, disons. Êtes-vous allés au moins demander conseil à un professionnel en la matière ?

Le garçon jeta un coup d'œil vers sa femme, puis déglutit avant de répondre dans un murmure :

— Non, monsieur. On s'est décidés tous les deux. On n'arrive pas à trouver du travail et on est sur le point d'être expulsés de notre dortoir. On ne possède même pas de roue ; et que faire sans roue ? On ne peut aller nulle part. On ne peut même pas chercher du travail.

Il n'était pas laid, remarqua Lackmore. Dans les dix-huit ans ; il portait encore la veste et le pantalon alloués par l'armée. La fille avait les cheveux longs ; elle était plutôt petite et avait de grands yeux noirs brillants et un visage délicat, presque poupin. Elle ne cessait d'observer son mari.

— Je vais avoir un bébé, lâcha la fille.

— Aah ! la barbe, tous les deux ! fit Lackmore, écoeuré, en reprenant brutalement son souffle. Fichez le camp d'ici !

Baissant la tête d'un air coupable, le garçon et sa femme se détournèrent et se dirigèrent vers la sortie du bureau de Lackmore, vers la rue grouillante d'activité matinale du centre d'Oakland, en Californie.

— Allez voir un conseiller en avortements ! leur lança Lackmore, irrité.

C'est à contrecœur qu'il les aidait, mais il était évident que quelqu'un devait le faire ; ils s'étaient fourrés dans de beaux draps ! Parce qu'il ne faisait aucun doute qu'ils vivaient grâce à une pension militaire, et si la fille était enceinte, la pension serait automatiquement supprimée.

Tirant de façon hésitante sur la manche de sa veste froissée, le jeune Col demanda :

— Monsieur, comment peut-on trouver un conseiller en avortements ?

Quelle ignorance parmi la classe des gens à la peau sombre, en dépit des incessantes campagnes éducatives du gouvernement ! Pas étonnant que leurs bonnes femmes soient tout le temps grosses !

— Regardez dans un annuaire téléphonique, répondit Lackmore. À *avorteurs, thérapeutique*. Ensuite à la section *conseillers*. Vu ?

— Oui, monsieur. Merci. (Il hocha rapidement la tête.)

— Est-ce que vous savez lire ?

— Oui, je suis resté à l'école jusqu'à treize ans. Une éclatante fierté se lisait sur le visage du garçon ; ses yeux noirs brillaient.

Lackmore retourna à son journal ; il n'avait plus de temps à perdre gratuitement. Pas étonnant qu'ils eussent voulu devenir cryos ! Préservés, inchangés, dans un entrepôt du gouvernement, pendant des années, jusqu'à ce que... Mais le marché de l'emploi s'améliorerait-il jamais ? Personnellement Lackmore en doutait, et c'était un vieux de la vieille, un *géronte*. Il avait bien dû congeler des milliers de personnes, presque toutes des jeunes, comme ces deux-là. Et... basanés.

La porte du bureau se referma. Le jeune couple était reparti aussi silencieusement qu'il était arrivé.

Lackmore poussa un soupir et se remit à lire l'article sur le procès en divorce de Lurton D. Sands Jr, l'événement le plus

sensationnel du moment ; comme toujours, il lut avidement chaque mot.

La journée de Darius Pethel commença par des appels vidéophoniques provenant de clients furieux qui voulaient savoir pourquoi leur *translateur* n'avait pas encore été réparé. Ça ne saurait tarder, les apaisa-t-il en espérant qu'Erickson était déjà à l'œuvre au service après-vente des « Translateurs Pethel – Ventes & Maintenance ».

Dès qu'il eut raccroché le vidéophone, Pethel chercha son numéro du jour du *Rapport commercial* parmi le fouillis qui encombrait son bureau ; il suivait naturellement de près l'évolution économique de la planète. Cela le plaçait d'emblée au-dessus de ses employés ; cela, sa richesse et son âge avancé.

— Qu'est-ce que ça dit ? lui demanda son vendeur Stuart Hadley, faisant une pause à la porte du bureau, un balai magnétique à la main.

Sans répondre, Pethel lut des yeux le grand titre :

LES EFFETS SUR L'ÉCONOMIE NATIONALE DE L'ÉLECTION D'UN PRÉSIDENT NOIR

Il y avait en plus une photo animée en 3D de James Briskin ; elle bougea dès que Pethel appuya sur le bouton situé au-dessous et le candidat Briskin eut une miniature de sourire. Les lèvres du Noir, masquées par une moustache, se mirent à remuer, et une bulle contenant ses paroles apparut au-dessus de sa tête.

Je m'attacherai avant tout à régler équitablement la question des dizaines de millions de dormeurs...

— Et à ramener sur le marché de l'emploi jusqu'au dernier cryo, murmura Pethel en lâchant le bouton.

Si ce type arrive à ses fins, notre nation est ruinée.

Mais la chose était inévitable. Tôt ou tard, il y aurait un président noir ; après tout, depuis les événements de 1993, il y avait plus de Cols que de Caucs.

Maussade, il passa à la page 2 pour apprendre les derniers développements du scandale Lurton Sands ; voilà qui le

consolerait peut-être de la morosité des nouvelles politiques. Le célèbre chirurgien en transorg se trouvait engagé dans un procès en divorce retentissant face à sa tout aussi célèbre femme Myra, la conseillère en avortements. Toutes sortes de détails savoureux, d'un côté comme de l'autre, commençaient à filtrer. Le docteur Sands, selon les journaux, avait une maîtresse ; c'était pourquoi Myra était partie en claquant la porte, et à juste titre. Pas comme au bon vieux temps, songea Pethel en se rappelant sa jeunesse, dans les dernières décennies du XX^e siècle. C'était maintenant l'an 2080 et la moralité publique – et privée – avait empiré.

Et pourquoi le docteur Sands avait-il une maîtresse, se demanda Pethel, alors que le satellite des *Moments de Félicité de la Porte d'Or* les survolait chaque jour ? On dit qu'il y a un choix de plus de cinq mille filles.

Lui, il est vrai, n'était jamais allé au satellite de Thisbe Olt ; il n'approuvait pas son existence, comme bon nombre de *gérontes* – c'était une solution extrême au problème de la surpopulation, et les citoyens âgés, par lettre et par télégramme, en avaient combattu l'acceptation au Congrès, en 2072. Mais la proposition de loi avait été adoptée... probablement parce que la plupart des membres du Congrès avaient l'intention d'utiliser ses services, songea-t-il. Et c'était sans doute ce qu'ils faisaient désormais.

— Si tous les Blancs se serrent les coudes..., commença Hadley.

— Écoute, fit Pethel, *cette époque est révolue*. Si Briskin peut régler la question des cryos, il n'en aura que plus de puissance ; personnellement, ça me donne des insomnies de penser à tous ces gens, dont la plupart ne sont que des gosses, qui reposent depuis des années dans les entrepôts du gouvernement. Pense un peu à tout ce talent gâché ! C'est... bureaucratique ! Seul un incroyable gouvernement socialiste a pu rêver d'une solution pareille.

Il jeta un coup d'œil sévère à son vendeur.

— Si je ne t'avais pas donné cet emploi, toi-même, tu aurais très bien...

Hadley l'interrompit calmement.

— Mais je suis Blanc.

Pethel continua à lire et apprit que le satellite de Thisbe Olt avait gagné un milliard de dollars en 2079. Bigre ! se dit-il. Voilà une affaire importante ! Devant lui se trouvait une photo de Thisbe ; sa chevelure blanc cadmium et ses petits seins coniques haut plantés en faisaient un spectacle superbe, un régal esthétique aussi bien que sexuel. La photo la montrait dans son satellite en train de servir à ses clients de sexe masculin un cocktail à la tequila – ou plutôt un excitant quelconque car la tequila, étant dérivée du mezcal, était depuis longtemps interdite sur Terre.

Pethel toucha le bouton de la photo et, aussitôt, les yeux de Thisbe se mirent à briller, sa tête tourna, ses seins lourds et fermes se mirent à vibrer subtilement, et dans la bulle au-dessus de sa tête apparurent quelques paroles appropriées.

Une pulsion embarrassante, monsieur l'homme d'affaires américain ? Suivez le conseil de bien des docteurs : rendez visite à ma Porte d'Or.

C'était une publicité, comprit. Pethel. Pas un article d'information.

— Excusez-moi.

Un client venait d'entrer dans le magasin et Hadley se dirigea vers lui.

Oh ! Seigneur ! songea Darius Pethel en reconnaissant ce client. Son *translateur* n'est donc pas encore réparé ? Il se leva en sachant pertinemment que lui seul pourrait apaiser cet homme ; c'était le docteur Lurton Sands et, en raison de ses récents déboires familiaux, il était devenu ces temps-ci particulièrement exigeant et nerveux.

— Oui, docteur, dit Pethel en s'avancant vers lui. Que puis-je faire pour vous, aujourd'hui ? Comme s'il ne le savait pas ! Le docteur Sands avait assez de problèmes comme cela ; il lui fallait résister aux attaques de Myra tout en gardant sa maîtresse, Cally Vale ; il avait vraiment besoin de son *translateur*. À la différence des autres clients, il serait impossible de se débarrasser de cet homme.

Tirant par réflexe sur sa grande moustache en guidon de vélo, le candidat présidentiel Jim Briskin déclara d'un ton hésitant :

— Nous nous trouvons dans une ornière, Sal. Je devrais te renvoyer. Tu essaies de faire de moi l'archétype du Col, et tu sais pourtant bien que j'ai passé vingt ans à escalader les échelons du pouvoir blanc. Franchement, je crois qu'on s'en tirerait mieux en essayant d'obtenir les voix des Blancs et non celles des Noirs. Je les connais bien ; je peux les séduire.

— Tu te trompes, lui dit son directeur de campagne, Salisbury Heim. Écoute-moi bien, Jim, et essaie de comprendre : c'est le gamin et sa femme à la peau sombre que tu séduis, car ils ont une peur bleue de se retrouver cryos dans un entrepôt quelconque. *Mis en bouteille*, comme ils disent. Ces gens-là voient en toi...

— Mais je me sens coupable.

— Et pourquoi donc ? lui demanda Sal Heim.

— Parce que c'est du bidon. Je ne peux pas fermer les entrepôts du Département de la SSS ; tu le sais très bien. Tu m'as fait faire une promesse et, depuis lors, je sue comme un beau diable pour trouver un moyen de la tenir. Or, il n'y en a pas.

Il examina sa montre ; il restait un quart d'heure avant son discours.

— Est-ce que tu as lu le discours que Phil Danville a écrit pour moi ?

Il mit la main dans sa poche gonflée et bosselée.

— Danville ! Le visage de Heim se convulsa. Je croyais que tu t'étais débarrassé de lui ; donne-moi ça ! Il saisit les feuilles pliées et se mit à les parcourir. Danville est dingue ! Regarde ! Il agita la première page devant le visage de Jim Briskin. Selon lui, tu vas interdire tout trafic entre les États-Unis et le satellite de Thisbe. C'est de la folie ! Si l'on ferme la Porte d'Or, le taux de natalité va remonter à son niveau d'antan... et ensuite ? Qu'est-ce que Danville a l'intention de faire pour remédier à cela ?

Après une pause, Briskin déclara :

— La Porte d'Or est immorale.

Bredouillant, Heim répliqua :

— Bien sûr. Et les animaux devraient porter des pantalons !

— Il doit y avoir une meilleure solution que ce satellite.

Heim retomba dans son silence en continuant à lire le discours.

— Et il fait de toi le défenseur de la bio-adaptation des planètes, cette vieille technique complètement caduque de Bruno Mini ! Il lança les papiers sur les genoux de Jim Briskin. Qu'est-ce que tu as donc ? Tu appuies un procédé de colonisation planétaire que l'on a essayé et abandonné il y a vingt ans ; tu préconises la fermeture du satellite de la Porte d'Or... Tu seras populaire, ce soir, Jim. Mais populaire auprès de qui ? Réponds-moi donc : qui cherches-tu à toucher ?

Il y eut un silence.

— Tu sais ce que je pense ? reprit bientôt Heim. Ce n'est, à mes yeux, qu'une façon inavouée de baisser les bras. D'envoyer au diable toute l'affaire. C'est comme ça que tu rejettes tes responsabilités ; je t'ai vu faire de même à la convention quand tu as prononcé cet incroyable discours sur la fin du monde, avec une morbidité qui a époustouflé tout le monde. Heureusement, tu avais déjà été choisi comme candidat. Il était trop tard pour que la convention te désavoue.

— Dans ce discours, j'ai exprimé mes véritables convictions.

— Quoi ! Que la civilisation est condamnée à cause de ce problème de surpopulation ? Voilà de drôles de convictions pour le premier président col !

Heim se leva et s'avança jusqu'à la fenêtre ; il regarda le centre de Philadelphie, les jetcopters qui atterrissaient, les colonnes d'engins automatiques, et les piétons qui allaient et venaient sur les rampes s'échappant des gratte-ciel alentour.

— De temps à autre, dit Heim à voix basse, j'ai l'impression que tu crois qu'elle est condamnée parce qu'elle a choisi un Noir et risque de l'élire ; c'est une façon de te rabaisser.

— Non, fit Briskin avec calme, et son visage allongé demeura imperturbable.

— Je vais te dire quoi déclarer dans ton discours de ce soir, dit Heim, tournant le dos à Briskin. D'abord, tu décris une fois de plus tes relations avec Frank Woodbine, parce que les gens adorent les explorateurs spatiaux ; Woodbine est un héros, bien

plus que toi ou l'autre. Tu sais, celui contre qui tu te présentes. Le candidat du DCJE.

— William Schwarz.

Heim hocha la tête avec une affectation exagérée.

— Oui, c'est ça. Alors tu encenses Woodbine... et on montre des photos de vous deux sur différentes planètes... puis tu fais une blague à propos du docteur Sands.

— Non.

— Pourquoi pas ? Est-ce que Sands est une vache sacrée ? Tu ne peux pas y toucher ?

Lentement, péniblement, Jim Briskin expliqua :

— Parce que Sands est un grand toubib et qu'on ne devrait pas le ridiculiser publiquement, vu ses problèmes.

— Il a sauvé la vie de ton frère. En lui trouvant à la dernière seconde un foie tout neuf. Ou bien il a sauvé ta mère au moment même où...

— Sands a sauvé des centaines, des milliers de gens. Y compris bon nombre de Cols. Qu'ils aient pu payer ou non. Briskin se tut un instant, puis reprit :

— J'ai aussi rencontré sa femme Myra, et je ne l'ai pas aimée. J'étais allé la voir, il y a des années ; j'avais fichu une fille enceinte et nous voulions un conseil.

— Génial ! lança Heim violemment. Raconte-leur donc cela ! Tu as mis une fille enceinte... alors que le Nonovulia est distribué gratuitement ! Voilà qui prouve que tu es un type prévoyant, Jim. Il se frappa le front. Que tu vois loin !

— Il reste cinq minutes, fit Briskin, imperturbable.

Il récupéra les pages du discours de Phil Danville et les replaça dans la poche intérieure de sa veste ; il portait un costume foncé très strict, même en plein été. C'était là sa marque distinctive, avec sa perruque d'un roux flamboyant, lorsqu'il était téléclown aux actualités.

— Prononce ce discours, lui dit Heim, et tu es politiquement mort. Et si tu...

Il s'interrompit. La porte de la pièce venait de s'ouvrir, laissant apparaître sa femme Patricia.

— Désolée de vous ennuyer, dit Pat. Mais on vous entend crier du dehors.

Heim aperçut alors la grande salle voisine remplie de Briskinettes de moins de vingt ans, jeunes volontaires en uniforme venues des quatre coins de la nation soutenir l'élection du candidat libéro-républicain.

— Désolé, murmura Heim.

Pat pénétra dans la pièce et referma la porte derrière elle.

— Je crois que Jim a raison, Sal. Petite, gracile – elle avait été danseuse – Pat s'assit élégamment et alluma un cigare. Plus Jim paraîtra naïf, mieux cela vaudra. Ses lèvres lumineuses et pâles exhالèrent une fumée grisâtre. Il lui reste encore un soupçon de réputation de cynisme. Alors qu'il devrait être un nouveau Wendell Wilkie !

— Wilkie a perdu, fit remarquer Heim.

— Et Jim risque de perdre, fit Pat ; elle rejeta la tête en arrière pour écarter de ses yeux quelques longs cheveux. Si c'est le cas, il pourra alors se représenter et gagner la fois suivante. L'important, c'est qu'il paraisse sensible et innocent, qu'il ait l'air de quelqu'un de doux qui prend sur ses épaules les souffrances du pauvre monde parce que c'est dans sa nature. Il ne peut s'en empêcher : il faut qu'il souffre ! Tu vois ?

— Amateurs, dit Heim en poussant un grognement.

Les caméras de télévision demeuraient inertes au fur et à mesure que s'écoulaient les secondes, mais elles étaient prêtes à fonctionner ; le moment du discours était proche quand Jim Briskin s'assit au petit bureau d'où il s'adressait habituellement à la nation. Devant lui, à portée de sa main, se trouvait le discours de Danville. Il n'avait pas encore pris de décision à son sujet et il resta à méditer tandis que les techniciens se préparaient.

Le discours serait envoyé à la station satellite du parti libéro-républicain, puis diffusé régulièrement jusqu'à l'atteinte du point de saturation. Les tentatives des démocrates conservateurs de la justice d'État en vue de le brouiller seraient sans doute vaines en raison de la puissance même du satellite libéro-républicain. Le message passerait, en dépit de la loi Tompkin qui permettait le brouillage d'émissions politiques. Et, simultanément, le discours de Schwarz serait brouillé à son tour ; il devait être diffusé à la même heure.

En face de lui était assise Patricia Heim, perdue dans le sombre nuage de ses pensées. En régie, il aperçut Sal qui s'affairait avec les ingénieurs et s'assurait que l'image enregistrée serait flatteuse.

Dans un coin, tout seul, était assis Phil Danville. Personne ne parlait à Danville ; les gros bonnets du parti qui allaient et venaient dans le studio, s'évertuaient à l'ignorer.

Un technicien fit un signe de tête à Jim. C'était le moment de commencer le discours.

— Ces temps-ci, dit Jim Briskin à la caméra, il est de bon ton de se moquer des vieux rêves et projets de colonisation planétaire. Comment les gens pouvaient-ils être aussi stupides ? Essayer de vivre dans des milieux totalement inhumains... sur des mondes qui n'ont jamais été destinés à *l'Homo sapiens* ? Il est amusant de voir que, pendant des décennies, on a tenté de modifier ces milieux hostiles pour les adapter aux besoins humains... en vain.

Il parlait lentement, d'une voix presque traînante ; il prenait son temps. Toute la nation lui prêtait attention, et il comptait bien en user de son mieux.

— Nous recherchons maintenant une planète toute prête, une autre « Vénus », ou plutôt ce que Vénus ne fut jamais véritablement. Ce que nous avons *espéré* qu'elle fût : luxuriante, humide, verdoyante et productive, un jardin d'Eden qui n'attendait que nous.

Songeuse, Patricia Heim fumait son El Productio alta sans quitter Jim des yeux.

— Eh bien, continuait-il, nous ne la trouverons jamais. Et si nous y parvenons, ce sera trop tard. Trop petite, trop tard, trop lointaine. Si nous voulons une autre Vénus, une planète que nous puissions coloniser, *il nous faut la fabriquer*. On peut se moquer de Bruno Mini, mais le fait est qu'il avait raison.

En régie, Sal Heim le fixait, angoissé. Il l'avait fait. Il avait sanctionné l'ancien projet de réformer l'écologie d'un autre monde. C'était le retour à la folie !

La caméra s'arrêta de tourner.

Jim Briskin tourna la tête et rencontra le regard de Sal Heim. On l'avait coupé depuis la régie. C'était Sal qui en avait donné l'ordre.

— Tu ne vas pas me laisser finir ? demanda Jim.

La voix amplifiée de Sal tonna :

— Non, bon Dieu ! Non !

Pat se leva et lança :

— Il le faut bien. C'est lui le candidat. S'il veut se pendre, laisse-le faire.

Danville était également debout et déclara d'une voix rauque :

— Si vous l'interrompez encore, je cracherai le morceau. Je ferai savoir à tout le monde que vous en faites votre marionnette !

Il se dirigea aussitôt vers la porte du studio ; il partait. Il avait manifestement l'intention de mettre sa menace à exécution.

Jim Briskin annonça :

— Tu ferais mieux de tout rallumer, Sal. Ils ont raison ; tu dois me laisser parler.

Il ne se sentait pas en colère, seulement impatient ; son désir était de continuer, rien d'autre. Allons, Sal, dit-il calmement. J'attends.

Les huiles du parti discutèrent avec Sal Heim en cabine.

— Il va céder, dit Pat à Jim Briskin. Je connais Sal.

Son visage était sans expression ; elle regrettait la tournure que prenaient les événements, mais elle était prête à l'assumer jusqu'au bout.

— Sans doute, oui, opina Jim.

— Mais pourras-tu réécouter ton discours, Jim ? Pour faire plaisir à Sal. Pour être sûr que tu as bien dit ce que tu voulais.

— Naturellement. (C'était d'ailleurs son intention.)

La voix de Sal Heim tonna dans le haut-parleur.

— Que ta sale peau de Col aille se faire voir, Jim !

Jim Briskin grimaça un sourire et se rassit à son bureau, les bras croisés. Le voyant rouge de la caméra centrale se ralluma.

2

Après le discours, l'agent de presse de Jim Briskin, Dorothy Gill, l'arrêta dans le couloir.

— Monsieur Briskin, vous m'avez demandé hier de découvrir si Bruno Mini était encore en vie. Eh bien, oui, d'une certaine manière. Miss Gill examina ses notes. Il est maintenant acheteur dans une compagnie de fruits secs à Sacramento, en Californie. Il est évident que Mini a entièrement abandonné son rêve de réformer l'écologie des planètes, mais votre discours va probablement le ramener à ses anciennes amours.

— Peut-être que non. Il se peut que Mini n'aime pas l'idée qu'un Col reprenne ses idées et leur fasse de la propagande. Merci, Dorothy.

Sal Heim s'avança à son côté, dodelina de la tête et déclara :

— Jim, tu n'as vraiment pas d'instinct politique.

Jim Briskin haussa les épaules et répondit :

— Peut-être as-tu raison.

Il était d'une drôle d'humeur, à présent ; il se sentait las et déprimé. Le mal était fait, en tout cas ; le discours était enregistré et avait déjà été et envoyé sur le satellite L.R. Il l'avait réécouté plus que sommairement.

— J'ai entendu ce qu'a dit Dotty, fit Sal. Ce Mini va arriver ici d'un moment à l'autre ; il va falloir qu'on tienne compte de lui, en plus de nos autres problèmes. Bon, si on prenait un verre ?

— D'accord, dit Briskin. Où tu voudras. Je te suis.

— Je peux me joindre à vous ? fit Patricia qui était apparue aux côtés de son mari.

— Bien sûr, dit Sal. Il l'enlaça et l'embrassa. Un grand truc plein de petites bulles rigolotes et rafraîchissantes et qui pétillait jusqu'au bout. Exactement ce qu'aiment les femmes !

En sortant sur le trottoir, Jim Briskin aperçut des manifestants – deux, en fait – qui portaient des pancartes.

LA MAISON BLANCHE AUX BLANCS
POUR UNE AMÉRIQUE PURE !

Les deux manifestants, deux jeunes Caucs, dévisagèrent fixement Briskin. Avec Sal et Pat, il soutint leurs regards. Personne ne parla. Plusieurs reporters prirent des photos pour les journaux ; leurs flashes éclairèrent cette scène statique pendant un court instant, puis Sal et Pat quittèrent les lieux, suivis de Jim Briskin. Les deux manifestants recommencèrent à tourner en rond sur le trottoir.

— Les salauds ! dit Pat lorsque tous trois s’assirent dans un box du bar situé en face des studios de TV.

— C’est leur travail, fit Jim Briskin. C’est Dieu qui les a manifestement envoyés ici.

Cela ne l’ennuyait pas particulièrement ; sous quelque forme que ce fut, ce genre de chose semblait avoir toujours fait partie de sa vie.

— Mais Schwarz avait accepté de ne pas faire entrer les races ni la religion en ligne de compte, dit Pat.

— Bill Schwarz, répliqua Jim Briskin, mais pas Verne Engel. Et c’est Engel qui dirige le PUR, pas le parti DCJE.

— Tout le monde sait que le DCJE verse des subsides au PUR pour qu’il reste solvable, murmura Sal. Sans ce soutien, le PUR se casserait la figure en vingt-quatre heures.

— Tu te trompes, Sal, dit Briskin. Je crois qu’il existera toujours un parti de la haine et qu’il y aura toujours des gens pour le soutenir.

Après tout, le PUR avait une raison d’être ; il ne voulait pas de président noir, et il avait bien le droit de défendre cette position. Certaines personnes la partageaient, d’autres pas. Cela n’avait rien de très extraordinaire. Et, songea Briskin, pourquoi prétendre que les races ne sont pas en jeu ? Je suis Noir, non ? Du point de vue des faits, Verne Engel a raison. La véritable question était la suivante : quelle était la taille de l’électorat qui appuyait le point de vue du PUR ? Non, le PUR ne l’offensait pas ; il ne pouvait être blessé : il en avait déjà trop vu pendant

toutes les années où il avait été téléclown. Les années où j'ai été un Noir américain, songea-t-il avec acrimonie.

Un jeune garçon – un Blanc – apparut près du box avec un stylo et un calepin.

— Monsieur Briskin, est-ce que je peux avoir votre autographe ?

Jim signa et le gamin se rua vers ses parents qui l'attendaient à la porte de la taverne. Le couple, bien habillé, jeune, manifestement issu des classes supérieures, lui fit de grands signes joyeux.

— On est avec vous ! lui lança l'homme.

— Merci, fit Jim en hochant la tête et en essayant – en vain – de paraître aussi joyeux qu'eux.

— Tu es d'une drôle d'humeur, commenta Pat.

Il hocha la tête. En conservant son mutisme.

— Pense à tous ces gens à la peau blanche comme la neige, dit Sal, et qui vont voter pour un Col. Seigneur, c'est encourageant ! Ça prouve que les Blancs ne sont pas tous mauvais, finalement.

— Ai-je jamais dit cela ? demanda Jim.

— Non, mais tu le penses au fond. En fait, tu n'as confiance en aucun de nous.

— Où es-tu allé chercher tout ça ? lança Jim qui commençait à se mettre en colère.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Me lacérer avec ton rasoir électrographique ?

Pat intervint d'un ton cinglant :

— Qu'est-ce qui te prend, Sal ? Pourquoi parles-tu comme ça à Jim ? Elle jeta un coup d'œil inquiet aux alentours. Si quelqu'un nous entendait ?

— J'essaie de le sortir de son apathie. Ça ne me plaît pas de le voir leur céder. Ces manifestants du PUR l'ont troublé, mais il ne s'en rend pas compte, pas consciemment du moins. Il regarda Jim. Je te l'ai entendu dire des centaines de fois : « On ne peut pas me blesser. » Merde ! bien sûr qu'on peut y arriver ! Ça vient de se produire il y a un instant. Tu veux que tout le monde t'aime, les Blancs et les Cols à la fois. En fait, je me demande comment tu as pu commencer à faire de la politique.

Tu aurais dû rester téléclown ; au moins, tu faisais la joie des jeunes et des vieux, surtout des *très* jeunes.

Jim répliqua :

— Je veux aider l'humanité.

— En transformant l'écologie des planètes ? Est-ce que tu es sérieux ?

— Si je suis élu, j'ai bien l'intention de nommer Bruno Mini directeur du programme spatial sans même l'avoir rencontré ; je lui donnerai la chance qu'il n'a jamais eue, même lorsqu'on lui...

— Si tu es élu, dit Pat, tu pourras amnistier le docteur Sands.

— L'amnistier ? Il la regarda, tout décontenancé. Mais on ne le juge pas ; on règle son divorce.

— Tu n'as pas entendu les rumeurs ? Sa femme va révéler des actes criminels qu'il aurait commis, afin de pouvoir se débarrasser de lui et obtenir la totalité de ses biens. Personne ne sait encore de quoi il s'agit, mais elle prétend que...

— Je ne veux pas en entendre davantage.

— Tu as peut-être raison, dit Pat, songeuse. Le divorce de Sands devient plutôt moche ; il pourrait y avoir des retours de flamme si tu le mentionnais comme le veut Sal. Sa maîtresse, Cally Vale, a disparu, et elle a peut-être été assassinée. Peut-être as-tu finalement une sorte d'instinct politique, Jim. Il est possible qu'après tout, tu n'aies pas besoin de nous.

— J'ai besoin de vous, mais pas pour m'embringer dans les problèmes conjugaux du docteur Sands.

Il sirota sa boisson.

Rick Erickson, réparateur des Translateurs Pethel – Ventes & Maintenance, alluma une cigarette et inclina son tabouret, en poussant avec ses genoux contre l'établi. Devant lui se trouvait la tourelle principale d'un translateur défectueux. Celui, en fait, qui appartenait au docteur Lurton Sands.

On avait toujours eu des ennuis avec les translateurs. Le premier mis en service était tombé en panne ; il y avait de cela de nombreuses années, mais les translateurs n'avaient pas fondamentalement changé.

Historiquement, le premier translateur défectueux appartenait à un employé du Développement Terrien nommé

Henry Ellis. Comme tout individu, Ellis n'avait pas signalé le mauvais fonctionnement à ses supérieurs... ainsi que se le rappelait Rick. C'était avant son époque, mais le mythe persistait, une légende incroyable à laquelle croyaient toujours les réparateurs de translateurs et selon laquelle Ellis avait, grâce à ce défaut – chose difficile à imaginer –, composé la Sainte Bible.

Le principe à la base du fonctionnement des translateurs était une forme limitée de voyage temporel. On prétendait qu'Ellis avait découvert dans le tube de son translateur un point faible, une lueur, où était visible un tout autre continuum. Il s'était baissé et avait aperçu un groupe de personnages minuscules qui jacassaient d'une voix accélérée et s'affairaient à toute allure dans leur monde situé de l'autre côté du tube.

Qui étaient ces gens ? À l'origine, Ellis l'ignorait, mais il n'en avait pas moins procédé à des échanges avec eux ; il avait reçu des feuilles – incroyablement minces et minuscules – contenant des questions, les avait données au système de décryptage automatique du DT, puis les avait transmises à l'un des gros ordinateurs de la corporation pour qu'il y réponde. Ensuite, il était retourné au département de linguistique et, à la fin de la journée, il avait retrouvé dans son translateur les petits bonshommes auxquels il avait donné les réponses – dans leur langue.

Évidemment, si l'on accordait foi à cette histoire, Ellis n'avait fait que se montrer charitable.

Seulement, Ellis avait supposé qu'il s'agissait d'une race non terrienne habitant une planète miniature d'un tout autre système. Il s'était trompé. Suivant la légende, c'était la Terre du passé ; l'écriture était, bien sûr, de l'hébreu. Rick ne prétendait pas que cela s'était réellement passé, mais il n'en restait pas moins qu'Ellis avait été renvoyé du DT pour quelque entorse au règlement de la compagnie, et qu'il avait disparu depuis longtemps. Peut-être avait-il émigré ; qui sait ? Qui s'y intéressait ? Le DT avait bouché le point faible du tube et veillé à ce que ce défaut ne se reproduise pas dans les autres translateurs.

Brutalement, l'intercom situé à l'extrémité de l'établi de Rick se mit à sonner.

— Hé, Erickson ! (C'était la voix de Pethel.) Le docteur Sands est en haut, avec moi, et veut des nouvelles de son translateur. Quand sera-t-il prêt ?

Avec le manche de son tournevis, Rick Erickson donna un coup coléreux sur la tourelle principale du translateur du docteur Sands. Je ferais mieux de monter parler à Sands, songea-t-il. C'est vrai, ça ! Ce truc me rend dingue. Il n'existe aucune panne, aucun dysfonctionnement, susceptible de produire les effets qu'il prétend avoir observés. *C'est impossible*.

Rick monta les escaliers quatre à quatre jusqu'au rez-de-chaussée. Il aperçut un homme à la porte d'entrée, et qui était sur le point de partir ; c'était Sands : Erickson le reconnut d'après les photos des journaux. Il se précipita et le rejoignit sur le trottoir.

— Écoutez toubib... comment se fait-il que votre translateur vous lâche à Portland, dans l'Oregon, et des coins comme ça ? C'est impossible ; il n'est pas *construit* pour ça !

Ils étaient face à face. Le docteur Sands, bien habillé, mince, les cheveux battant en retraite, la peau bien bronzée, le nez effilé, le considérait d'un air perplexe, pesant sa réponse. Il paraissait intelligent, terriblement intelligent.

Voilà donc l'homme qui fait couler autant d'encre, se dit Erickson. Qui a de meilleures manières que nous autres et sur les épaules un costume en peau de criquet-taupe martien. Mais... (la colère le gagnait) le docteur Sands avait l'air perdu le plus souvent ; bel homme de quarante-cinq ans, il y avait en lui une sorte de décontraction, de naïveté innocente, qui donnait l'impression qu'il ne pouvait assumer les problèmes qui s'étaient abattus sur lui. Erickson percevait cela ; le docteur Sands avait l'air anéanti, assommé.

Sands n'en demeurerait pas moins un homme du monde. D'une voix calme et sur un ton raisonnable, il répondit :

— Mais c'est pourtant bien ce qu'il fait. J'aimerais pouvoir vous en dire plus, mais je n'y connais rien en mécanique.

Il sourit – c'était un sourire totalement désarmant qui rendit Erickson honteux de sa propre brusquerie.

— Aah ! merde ! dit-il en faisant marche arrière. C'est la faute au DT – ils auraient dû supprimer les défauts des translateurs il y a belle lurette. Dommage que vous soyez tombé sur un fruit pourri.

Il n'a pas l'air d'un sale type, songea-t-il.

— Un « fruit pourri », fit en écho le docteur Sands. Oui, voilà qui résume bien les choses. Son visage se contorsionna ; il avait l'air amusé. Ah ! c'est bien ma chance. Tout tourne comme ça pour moi, en ce moment.

— Peut-être que je pourrai le faire reprendre par le DT. Et l'échanger contre un autre.

— Non. Le docteur Sands hocha vigoureusement la tête. C'est celui-ci que je veux.

Son ton s'était affermi ; il semblait déterminé.

— Pourquoi ?

Qui donc voulait d'un indubitable fruit pourri ? Ça n'avait aucun sens. En fait, toute cette histoire sonnait faux, et les facultés aiguisées d'Erickson le percevaient nettement ; il avait vu défiler tant de clients en toutes ces années...

— Parce qu'il est à moi. C'est moi qui l'ai choisi.

Il se remit alors à marcher.

— Ne me faites pas croire ça, dit Erickson, presque en aparté. Sands s'arrêta et lui demanda :

— Quoi ?

Il fit un pas en arrière, le visage maintenant assombri. Sa jovialité avait disparu.

— Excusez-moi. Je ne disais pas cela à mal.

Erickson jeta un coup d'œil perçant au docteur Sands. Et il n'aima pas ce qu'il aperçut. Au-dessous de l'extrême amabilité se trouvait une froideur dure et inébranlable. Ce n'était pas quelqu'un d'ordinaire, et Erickson se sentit mal à l'aise.

D'une voix sèche, le docteur déclara :

— Réparez-le, et vite !

Il se retourna et se mit à marcher à grands pas, abandonnant Erickson.

Seigneur ! se dit Erickson en lâchant un sifflement. J'en ai pris pour mon grade ! Je n'aimerais pas avoir des ennuis avec lui, songea-t-il en rentrant dans le magasin.

Il descendit l'escalier une marche à la fois, les mains fourrées dans les poches. Et si je le remontais « histoire de faire un petit tour avec » se dit-il, il repensa au vieux Henry Ellis, le premier homme à recevoir un translateur défectueux ; il se rappela qu'Ellis n'avait pas non plus voulu rendre le sien. Et pour une excellente raison.

De retour dans son sous-sol, Rick s'assit à son établi, prit la tourelle du translateur du docteur Sands et se mit à la remonter. Il l'eut bientôt expertement replacée et connectée au circuit.

Très bien, se dit-il en branchant le champ énergétique. Voyons un peu où ça nous mène. Il pénétra dans le grand anneau luisant qui formait l'entrée du translateur et se retrouva – comme d'habitude – à l'intérieur d'un tube gris aux contours imprécis qui s'étendait dans les deux sens. Dans le cadre circulaire de l'ouverture, derrière lui, se trouvait son établi. Et en face de lui...

La ville de New York. Une vue tremblotante d'un coin de rue affairée proche du bureau du docteur Sands. Dans un angle, l'immense bâtiment lui-même, le building élevé en plastique – des composés de rexéroïdes en provenance de Jupiter – avec son nombre infini d'étages, de fenêtres... et, plus loin encore, les monojets qui montaient et descendaient sur les rampes où se pressaient des essaims de piétons si denses, qu'ils semblaient chercher à se détruire. La plus grande ville du monde, dont les quatre cinquièmes se trouvaient sous terre ; il n'en voyait qu'une mince fraction, ses seules antennes visibles. Personne, même un *géronte*, ne pourrait tout contempler en une vie ; cette cité était tout simplement trop, vaste.

— Eh bien quoi ! grommela Erickson. Son translateur marche très bien ; ce n'est pas Portland : On est bien à l'endroit prévu.

Erickson se baissa et fit glisser une main experte le long de la surface du tube. À la recherche... de quoi ? Il l'ignorait. Mais c'était quelque chose qui devait justifier l'insistance du toubib à conserver ce translateur.

Il prit son temps. Il n'était pas pressé. Et il avait bien l'intention de découvrir ce qu'il cherchait.

3

Sal Heim ne pouvait se résoudre à l'idée d'écouter le discours de Jim Briskin – enregistré quelques heures plus tôt et diffusé ce soir-là par le satellite L.R. – et l'entendre soutenir la bio-adaptation planétaire.

Il fit donc une pause d'une heure en s'évadant comme bien des hommes : il prit un taxi et ne tarda pas à se trouver en route pour le satellite des Moments de Félicité de la Porte d'Or. Que Jim raconte tout ce qu'il veut sur cette folie de programme planétaire de Bruno Mini, dit-il en se carrant dans le siège arrière du taxi qui s'élevait déjà, savourant ce moment de détente qui lui était offert. Qu'il se tranche lui-même la gorge ! Mais je ne subirai pas avec lui les affres de la défaite ; j'ai bien envie de prendre le large, et de rejoindre le DCJE avant les élections.

Sans nul doute Bill Schwarz l'accepterait. Par des chemins détournés, Heim avait déjà sondé l'opposition. Par ces mêmes voies cachées, indirectes, Schwarz avait exprimé le désir de voir Heim se joindre à lui. Cependant, Heim n'était pas prêt à faire le pas et il n'avait pas été plus loin.

Pas jusqu'à aujourd'hui, du moins. Quel sale coup ! Comme si le parti n'avait pas déjà assez de problèmes !

Le fait était – et il savait d'après les derniers sondages – que Jim Briskin était à la traîne derrière Schwarz. Et cela, bien qu'il pût compter sur les votes des Cols, qui comprenaient les races autres que noires, tels que les Portoricains sur la côte Est et les Mexicains à l'Ouest. C'était loin d'être gagné d'avance. Et pourquoi Briskin était-il à la traîne ? Parce que tous les Blancs iraient aux urnes, alors que seuls 60 % des Cols seraient là le jour des élections. Aussi incroyable que cela pût paraître, ils manifestaient de l'apathie pour la cause de Jim. Peut-être croyaient-ils – Heim l'avait entendu dire – que Jim était vendu

à la hiérarchie blanche. Qu'il n'était pas authentiquement leader des Cols. Ce qui était vrai, en un certain sens.

Parce que James Briskin représentait les Blancs aussi bien que les Cols.

— Nous y v'là, m'sieur, lui annonça le chauffeur, un Col.

Le taxi ralentit et s'arrêta sur la piste en forme de sein, à une douzaine de mètres du mamelon qui servait de phare directionnel.

— Vous êtes le directeur de campagne de Jim Briskin ? lui demanda le chauffeur en se tournant vers lui. Ouais, j'vous reconnais. Dites, monsieur Heim : c'est pas un vendu, hein ? J'ai entendu des tas de gens dire ça, mais je sais qu'y peut pas faire ça ; j'en suis sûr.

— Jim Briskin, répondit Heim en sortant son portefeuille de sa poche, n'est vendu à personne. Et ne le sera jamais. Vous pouvez dire ça à vos copains, parce que c'est vrai.

Il paya sa course en se sentant grincheux. Grincheux comme tous les diables.

— Mais c'est vrai que...

— Il travaille avec les Blancs, oui. Il travaille avec moi et je suis Blanc. Et alors ? Est-ce que tous les Blancs sont censés disparaître quand il sera élu ? C'est ça que vous voulez ? Parce que si c'est ça, vous ne l'obtiendrez pas.

— J'vois c'que vous voulez dire, j'pense, fit le chauffeur en dodelinant lentement de la tête. Vous prétendez qu'il est pour tout le monde, c'est ça ? Il a à cœur les intérêts de la minorité blanche comme ceux de la majorité col. Il va protéger tout le monde, même les Blancs comme vous.

— C'est ça, fit Sal Heim en ouvrant la porte du taxi. Comme vous dites : *même les Blancs comme nous*.

Il quitta l'engin. Oui, même nous, se dit-il. Parce qu'on le mérite.

— Bonjour, monsieur Heim.

Une mélodieuse voix de femme, Heim se retourna...

— Thisbe ! lança-t-il joyeusement. Comment allez-vous ?

— Je suis heureuse de voir que vous n'êtes pas resté à Terre parce que votre candidat nous désapprouve, fit Thisbe Olt.

Malicieusement, elle haussa ses sourcils verts et brillants. Son visage étroit et arlequinnesque étincelait de mille reflets de lumière incrustés dans sa peau ; ce qui donnait à son expression auréolée un air de beauté constamment renouvelée – en fait, tout chez elle avait été renouvelé au cours de ces dernières décennies. Souple, presque frêle, elle manipulait un pompon de tissu gemmé drapé sur ses bras nus ; elle avait mis des vêtements gais pour venir l'accueillir et il lui en était reconnaissant. Il l'aimait beaucoup... depuis un certain temps déjà.

Sur ses gardes, il déclara :

— Qu'est-ce qui vous fait croire que Jim Briskin veut s'attaquer à la Porte d'Or, Thisbe ? A-t-il dit quoi que ce soit à ce sujet ?

Pour autant qu'il le sût, les opinions de Jim à ce sujet n'avaient pas été rendues publiques ; du moins avait-il *essayé* de les tenir secrètes.

— Nous savons ce qui se trame, Sal. Je crois que vous feriez bien d'en parler avec George Walt ; ils sont en bas, au niveau C, dans leur bureau. Ils ont quelques petites choses à vous dire, Sal. Je le sais parce qu'ils en ont discuté.

Agacé, Sal lança :

— Je ne suis pas venu ici...

Mais à quoi bon ? Si les propriétaires du satellite de la Porte d'Or désiraient le voir, il ne faisait aucun doute qu'il était sage de s'exécuter.

— D'accord, fit-il ; et il suivit Thisbe en direction de l'ascenseur.

Il était toujours angoissé – malgré tous ses efforts – à l'idée de parler avec George Walt. Ils représentaient une mutation très particulière ; Heim n'avait jamais rien vu de semblable. Il n'en restait pas moins qu'en dépit de leur handicap, George Walt s'étaient hissés au sommet de la puissance économique de la société. Ce satellite des Moments de Félicité de la Porte d'Or, prétendait-on, n'était que l'une de leurs possessions ; ils s'étaient répartis dans tous les azimuts de la mappemonde financière moderne. Ils étaient une forme de jumelage mutant, joints à la base du crâne, de telle sorte qu'une seule structure

encéphalique servait à deux corps séparés. De toute évidence, la personnalité *George* habitait un hémisphère du cerveau et utilisait l'un des yeux ; le droit, se rappela-t-il. Et la personnalité Walt existait de l'autre côté, distincte, avec ses idiosyncrasies, points de vue et pulsions... et l'autre œil pour contempler le monde.

Un assistant en uniforme, une sorte de garde, arrêta Sal lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent au niveau C.

— MM. George Walt désirent me rencontrer, dit Sal. C'est du moins ce que m'a dit Miss Olt.

— Par ici, monsieur Heim, lui répondit l'assistant, touchant respectueusement sa casquette et menant Sal dans un hall silencieux, au sol couvert de moquette.

Il fut introduit dans une pièce imposante... où George Walt étaient assis sur un sofa. Les deux corps se levèrent en même temps en portant entre eux la tête commune. La tête, qui contenait les entités distinctes des deux frères, dodelina pour le saluer, et la bouche sourit. Un œil – le gauche – le considéra d'un air posé, alors que l'autre errait dans le vague, comme préoccupé.

Les deux cous rejoignaient le crâne de telle façon que tête et visage étaient légèrement rejetés en arrière. Le regard de George Walt avait tendance à passer au-dessus des interlocuteurs, ce qui ajoutait à cette impression déjà unique ; cela leur donnait un air imposant, comme si leur attention ne pouvait être vraiment fixée. La tête avait cependant une taille normale, de même que les deux corps. Le corps de gauche – Sal ne se rappelait plus à qui il appartenait – portait des vêtements très simples, une chemise et un pantalon de coton, des sandales. Quant au corps de droite, compassé, il était vêtu d'un complet à un seul rang de boutons, d'une cravate et d'une cape grise. Les mains du corps de droite étaient enfoncées dans les poches du pantalon, une posture qui lui donnait une *aura* d'autorité sinon de sagesse ; il paraissait nettement plus âgé que son jumeau.

— Ici George, annonça la tête d'un ton affable. Comment allez-vous, Monsieur Heim ? Ravi de vous revoir.

Le corps de gauche lui tendit la main. Sal s'avança vers lui et lui serra la main avec précaution. Le corps de droite, celui de

Walt, ne le salua pas ; ses mains restèrent enfoncées dans ses poches.

— Ici Walt, dit la tête, d'un ton moins engageant. Nous voulons vous parler de votre candidat, Heim. Asseyez-vous et prenez un verre. Voyons ce que nous avons à vous offrir ?

Les deux corps parvinrent à s'avancer jusqu'à une desserte rassemblant un nombre impressionnant de boissons. Les mains de Walt ouvrirent une bouteille de bourbon tandis que celles de George mélangeaient adroitement eau, sucre et *bitter* dans un verre. Ensemble, George Walt préparèrent le cocktail et l'apportèrent à Sal.

— Merci, dit Sal Heim en prenant le verre.

— Ici Walt, dit la tête commune. Nous savons que si Jim Briskin est élu, il donnera ordre à son ministre de la Justice de trouver le moyen de fermer le satellite. C'est bien la vérité ?

Les deux yeux le fixèrent ensemble en un regard intense et rusé.

— Je ne sais pas qui vous a dit ça, répondit Sal de façon évasive.

— Ici Walt. Il y a une fuite dans votre organisation ; voilà notre source. Vous vous rendez compte de ce que cela signifie. Nous allons devoir appuyer Schwarz. Et vous savez combien nous avons d'émissions par jour sur Terre.

Sal poussa un soupir. La Porte d'Or ne cessait de déverser un flot perpétuel d'émissions porno de bas étage sur toutes les chaînes, visibles et regardées par presque tout le monde. Ces émissions – en particulier le clou : une orgie où apparaissait Thisbe en personne dans sa débauche de muscles dilatés et contractés dans vingt directions différentes, et en quatre couleurs – étaient de séduisantes accroches publicitaires pour les activités du satellite. Ce serait un jeu d'enfants que de leur donner une coloration anti-Briskin ; leurs présentateurs étaient de vrais pros.

Il vida son verre, se leva et se dirigea vers la porte.

— Allez-y et balancez vos films porno contre Jim ; on gagnera quand même les élections et alors, vous pouvez être *sûrs* qu'il vous fera fermer boutique. En fait, je puis sur-le-champ vous le garantir personnellement.

La tête eut l'air perplexe.

— Bandes de s... salauds ! bégaya-t-elle.

Sal haussa les épaules.

— Je ne fais que protéger les intérêts de mon candidat ; vous venez de le menacer. C'est vous deux qui avez commencé.

— Ici George, dit rapidement la voix. Voilà ce que nous voulons. Écoute ça, Walt : il faut que Jim Briskin monte à la Porte d'Or et se fasse photographier en public. (Il ajouta, satisfait de lui :) Bonne idée, hein ? Pigé, Sal ? Briskin arrive ici, avec tous les médias à ses basques, et il passe un moment avec l'une des filles ; ce sera excellent pour son image de marque parce que ça prouvera qu'il est normal... et pas une espèce de refoulé. Vous en bénéficierez donc. Et quand il sera là, il pourra même nous féliciter. Une touche finale remarquable, mais en option. Par exemple, il dirait que l'intérêt de la nation exige...

— Il ne marchera jamais, fit Sal. Il lui faudra d'abord perdre les élections.

Plaintive, la tête déclara :

— On lui donnera la fille qu'il voudra ; Seigneur ! on en a cinq mille !

— Aucune chance. Si c'était à moi que vous faisiez cette offre, je n'hésiterais pas une seconde. Mais pas Jim. C'est... un vieux-jeu (c'était une bonne manière de le définir, finalement). Un puritain. Un vestige du XX^e siècle, si vous voulez.

— Ou du XIX^e siècle, dit la tête d'un ton venimeux.

— Dites tout ce que vous voudrez, opina Sal. Jim s'en moquera. Ses convictions sont inébranlables ; il considère que ce satellite est... indigne de l'homme. La façon dont tout est ordonné ici, boum, boum... mécaniquement, sans touche personnelle, sans rencontre humaine sur des fondements humains... Vous dirigez une usine automatisée ; je ne m'y oppose pas et la plupart des gens ne s'y opposent pas parce que ça fait gagner du temps. Ce n'est pas le cas de Jim ; c'est un sentimental.

Deux bras droits firent un geste menaçant tandis que la tête criait :

— Merde ! ça suffit ! On ne peut pas être plus sentimental qu'ici ! Il y a de la musique de fond dans chaque chambre... Les

filles apprennent le prénom du client et elles sont *obligées* de l'appeler par ce prénom, et rien d'autre ! Peut-on être plus sentimental, pour l'amour de Dieu ? Qu'est-ce que vous voulez ? (La voix aiguë continua de hurler :) Une noce avant et un divorce après pour que ce soit légal, ou quoi ? Ou bien est-ce que vous voulez qu'on apprenne à coudre aux filles, et qu'on leur fasse porter blouse et culottes bouffantes, et qu'on paie pour voir leur cheville, ou quoi ? Écoutez, Sal ! La voix baissa d'un ton, devint menaçante, effrayante. Écoutez, Sal Heim, répéta-t-elle. Nous connaissons notre boulot et nous ne voulons pas vous apprendre le vôtre. Dès ce soir, nos présentateurs vont faire l'article pour Schwarz dans chaque émission, au beau milieu de ce magnifique tableau où les filles... enfin, vous savez à quoi je fais allusion. Oui, je veux parler de ce truc-là. Et on va faire une véritable campagne. On va assurer la réélection de Bill Schwarz. (La voix ajouta :) Et assurer la défaite totale et complète de ce traître de Col !

Sal se tint coi. Un long silence régna dans le grand bureau.

— Aucune réponse, Sal ? Vous ne réagissez pas ?

— Je suis monté pour voir une fille qui me plaît, répondit Sal. Sparky Rivers, elle s'appelle. J'aimerais aller la retrouver maintenant.

Il se sentait las. Elle est différente des autres... du moins de celles que j'ai essayées. Il se frotta le front et murmura :

— Non, je suis trop fatigué, maintenant. J'ai changé d'avis. Je vais partir.

— Si elle est aussi douée que vous le dites, vous n'aurez aucune énergie à déployer. La tête rit de son trait d'esprit. Faites descendre ici une petite nommée Sparky Rivers, ordonna-t-elle en appuyant sur un bouton du bureau.

Sal Heim, morose, dodelina de la tête. Il y avait du vrai là-dedans. Et après tout, c'était pour cela qu'il était venu ici : pour ce remède apprécié depuis la plus haute antiquité.

— Vous travaillez trop, fit la tête avec perspicacité. Que se passe-t-il, Sal ? Seriez-vous en train de *perdre* ? Vous avez manifestement besoin de notre aide. De toute urgence, en fait.

— Tu parles, Charles ! Ce dont j'ai besoin, c'est de six semaines de repos, et pas ici. Je devrais prendre un taxi pour

l'Afrique et aller chasser les araignées, ou le gibier à la mode du moment.

Avec tous ses problèmes, il avait un peu perdu le contact.

— C'est fini, les grosses araignées-fouisseuses, lui apprit la tête. Ce sont de nouveau les papillons de nuit, maintenant.

Le bras droit de Walt se tendit vers le mur où Sal aperçut, sous verre, trois énormes cadavres irisés exposés sous une lampe à ultraviolets qui en révélait les couleurs variées.

— C'est moi qui les ai pris, dit la tête pour se morigéner aussitôt :

— Non, c'est moi. C'est toi qui les as vus, mais c'est moi qui les ai mis dans le bocal.

Sal Heim resta silencieusement assis en attendant Sparky Rivers tandis que les deux habitants de la tête se disputaient pour savoir lequel avait capturé les papillons africains.

Aux alentours de N'York, Tito Cravelli, le grand détective privé aux services onéreux – et à la peau noire – passa à son interlocutrice les découvertes que son ordinateur Altac 3-60 avait tirées des données qu'il lui avait fournies. C'était une excellente machine.

— Quarante hôpitaux, précisa-t-il. Quarante transplantations l'année dernière. Statistiquement, il est *improbable* que la Banque d'organes vitaux des Nations unies ait disposé d'un nombre aussi important d'organes dans une période aussi courte, mais cela est possible. En d'autres termes, nous n'avons rien obtenu.

Mme Myra Sands lissa soigneusement sa jupe puis alluma une cigarette.

— Nous allons en choisir au hasard cinq ou six parmi ces quarante interventions. Je veux que vous passiez au crible chacune d'elles : Combien de temps vous faut-il ?

Tito calcula silencieusement.

— Disons deux jours. Il me faudra rendre visite à quelques personnes. Naturellement, si je peux m'en charger en partie au téléphone...

Il aimait utiliser les services de la *Videophone Corporation of America* ; cela signifiait qu'il pouvait rester à côté de son

Altac 3-60. Et lorsque quelque chose se produisait, il pouvait injecter les données et obtenir une appréciation instantanée. Il respectait le 3-60 ; il avait eu des problèmes financiers lorsqu'il l'avait acheté, un an auparavant. Et il n'avait aucune intention de le laisser au repos si la chose était possible. Mais parfois...

La situation était délicate. Myra Sands n'était pas femme à supporter les incertitudes ; pour elle, tout devait être noir ou blanc, soit A soit non-A. Myra utilisait comme personne le principe aristotélicien du tiers exclu. Tito l'admirait. Myra était une belle femme d'une quarantaine d'années, d'une grande distinction, les cheveux clairs, les jambes d'un galbe impeccable ; elle était élégamment assise en face de lui dans son costume de grenouille lunaire. Son menton pointu révélait – aux yeux de Tito, du moins – la rectitude, l'aspect terre à terre de sa personnalité. Myra était avant tout femme d'affaires ; en tant qu'autorité américaine en avortements thérapeutiques, elle recevait des honoraires importants et jouissait du respect de tous – et elle en était consciente. Elle pratiquait depuis des années. Tito respectait quiconque vivait de façon aussi indépendante ; après tout, lui aussi était son propre patron, ne dépendait de personne, d'aucune organisation ni entité économique. Elle et lui avaient quelque chose en commun. Quoiqu'elle eût refusé de le reconnaître. Myra Sands était incroyablement snob ; pour elle, Tito Cravelli n'était qu'un employé qu'elle avait engagé pour découvrir – ou plutôt pour établir – certains renseignements sur son mari.

Il ne pouvait imaginer pourquoi Lurton Sands l'avait épousée. À coup sûr, il avait dû y avoir conflit – psychologique, social, sexuel, professionnel – depuis le début.

Il est vrai qu'il est impossible d'expliquer l'étrange alchimie qui lie hommes et femmes, les embrassant parfois quatre-vingt-dix ans dans la haine et les souffrances mutuelles. Dans son métier, Tito en avait assez vu pour suffire à une vie de géronte.

— Appelez l'hôpital Lattimore à San Francisco, lui ordonna Myra de sa voix cassante et autoritaire. En août, Lurton y a transplanté une rate pour un commandant de l'armée de Terre ; je crois qu'il s'appelait Walleck ou un nom bizarre comme ça. Je me rappelle que Lurton avait – comment dirai-je ? – bu un petit

coup de trop. C'était le soir et nous étions en train de dîner. Lurton a lâché de sacrés trucs. Sur le « prix trop élevé » de la rate. Vous savez, Tito, que les prix de la BOV sont strictement fixés par les Nations Unies et qu'ils ne sont pas élevés ; ils sont trop bas, en fait – ce qui est la raison principale pour laquelle la banque manque si souvent de certains organes. Non pas tant à cause du manque de donneurs que de l'existence d'un nombre bien trop important de receveurs.

— Humm, fit Tito en prenant des notes.

— Lurton disait tout le temps que si la BOV montait un peu ses prix...

— Vous êtes sûre qu'il s'agissait d'une rate ? l'interrompt Tito.

— Oui.

Myra opina sèchement en exhalant des banderoles de fumée grise qui montèrent en spirale vers la lampe placée derrière elle, pour former un nuage dans la lumière artificielle du bureau. Dehors, il faisait maintenant nuit ; il était dix-neuf heures trente.

— Une rate, récapitula Tito. En août de cette année. À l'hôpital général Lattimore de San Francisco. Un commandant de l'armée de Terre nommé...

— Je me demande à présent si ce n'était pas plutôt Wozzeck. À moins que ce ne soit le nom d'un compositeur d'opéras ?

— C'est un opéra. De Berg. Que l'on joue rarement, de nos jours. Il souleva le récepteur du vidéophone. Je vais appeler la réception de Lattimore ; il n'est que seize heures trente, là-bas.

Myra se leva et erra nerveusement dans le bureau, frottant ses mains gantées en un geste qui irritait Tito et l'empêchait de se concentrer.

— Avez-vous dîné ? lui demanda-t-il en attendant d'obtenir son numéro.

— Non. Mais je ne mange jamais avant huit heures et demie ou neuf heures ; il est barbare de manger plus tôt.

Tito lui demanda :

— Puis-je vous emmener dîner, madame Sands ? Je connais un coin arménien formidable, au *Village*. La nourriture y est préparée par des humains.

— Des humains ? Par opposition à quoi ?

— Aux cuisines automatisées, murmura Tito. Vous n'avez jamais mangé dans un autorestos ? (Après tout, les Sands étaient riches ; il était possible qu'ils ne connussent que la nourriture préparée par des humains.) Personnellement, je ne peux pas sentir les autorestos. Ce qu'on y mange est toujours si prévisible ! Jamais brûlé, jamais... Il s'interrompt ; sur l'écran venaient d'apparaître les traits miniatures d'une employée de Lattimore. Mademoiselle, ici les Experts-conseils en Recherche sur les Facteurs vitaux, de N'York. Je voudrais avoir des renseignements sur une opération réalisée sur un certain commandant Wozzeck ou Walleck en août dernier, une transplantation de rate.

— Attendez, fit soudain Myra. Maintenant, je me rappelle ; ce n'était pas une rate, c'étaient des îlots de Langerhans ; vous savez, cette partie du pancréas qui contrôle la production de sucre dans le corps. Je m'en souviens parce que Lurton s'est mis à m'en parler en me voyant mettre deux cuillerées de sucre dans mon café.

— Je vais voir, fit la fille de Lattimore en entendant Myra. (Elle se tourna vers ses fichiers.)

— Ce que je veux découvrir, lui dit Tito, c'est la date exacte à laquelle cet organe a été obtenu de la BOV des Nations Unies. S'il vous est possible de me donner ce détail...

Habitué à être patient, il attendit. Son travail nécessitait absolument cette qualité précieuse entre toutes, intelligence y compris. La jeune personne ne tarda pas à déclarer :

— Un colonel Weiswasser a subi une transplantation d'organe le 12 août. Des îlots de Langerhans obtenus de la BOV le jour précédent, le 11 août. Le docteur Lurton Sands a procédé à l'opération et a bien sûr certifié l'origine de l'organe.

— Merci, mademoiselle. (Il interrompit la communication.)

— Le bureau de la BOV est fermé, lui dit Myra comme il commençait à composer le numéro. Il vous faudra attendre jusqu'à demain.

— Je connais quelqu'un qui s'y trouve, dit Tito en continuant à pianoter.

Il finit par obtenir Gus Anderson, son contact à la banque d'organes de l'O.N.U.

— Gus, ici Tito. Vérifie pour moi le 11 août de cette année. Ilots de Langerhans ; d'accord ? Regarde si le chirurgien en question en a pris ce jour-là.

Son contact revint presque aussitôt avec le renseignement.

— Exact, Tito ; ça marche. 11 août, îlots de Langerhans. Transférés par fourgon à Lattimore, San Francisco. Opération de routine.

Tito Cravelli, exaspéré, raccrocha. Au bout d'un instant, Myra Sands, qui continuait à arpenter le bureau, s'exclama :

— Mais je *sais* qu'il a obtenu illégalement des organes. Il n'a jamais refusé quelqu'un, et vous savez qu'ils n'ont pas tant d'organes dans cette banque... Il faut qu'il soit allé les chercher ailleurs. Et il le fait encore ; je le sais !

— Le savoir et le prouver sont deux choses...

Myra se retourna brutalement et lui lança :

— En dehors de la banque de l'O.N.U., il ne pourrait se fournir qu'à un seul endroit.

— Entendu, opina Tito. Mais, ainsi que l'a dit votre avocat, vous feriez bien de vous appuyer sur des preuves ; autrement, il vous poursuivra pour diffamation privée et publique, et le reste. Il y serait forcé. Vous ne lui laisseriez pas le choix.

— Ça ne vous plaît pas ?

— Je ne suis pas obligé d'aimer cela. Mais peu importe.

— Vous pensez toutefois que je m'engage sur un terrain dangereux ?

— Bien sûr. Même s'il est vrai que Lurton Sands...

— Ne dites pas *même si*. C'est un fanatique et vous le savez pertinemment ; il s'identifie si parfaitement à son image de sauveur qu'il s'est coupé de la réalité. Il a probablement commencé à partir d'un rien, lors d'une situation qu'il a jugée exceptionnelle ; il lui fallait un organe et il l'a pris. Et la fois suivante...

Elle haussa les épaules. Ce fut plus simple encore. Et ainsi de suite.

— Je vois.

— Je crois savoir ce qui nous reste à faire. Ce qu'il *vous* reste à faire. Commencez donc à plancher là-dessus : Découvrez exactement de quel organe la banque est actuellement à court. Puis créez une situation d'urgence ; que quelqu'un dans un hôpital fasse appel à Lurton pour ce genre de transplantation. Je me rends compte que ça coûtera une fortune, mais je suis prête à faire face à la dépense. Vous voyez ?

— Je vois.

En d'autres termes, prendre Lurton Sands au piège. Parier sur sa détermination de sauver la vie d'un mourant... Faire de sa philanthropie l'instrument de sa perte. Quelle façon de gagner sa vie ! songea Tito. À chaque jour, sa peine... c'est difficile à admettre. Surtout lorsqu'on se trouve impliqué dans une histoire pareille !

— Je sais que vous pouvez y arriver, lui dit Myra avec conviction. Vous êtes doué ; vous avez de l'expérience. N'est-ce pas ?

— Oui, madame Sands. J'ai de l'expérience. Oui, je peux sûrement le piéger. Le mener par le bout du nez. Ce ne devrait pas être trop difficile.

— Veillez à ce que votre « patient » lui offre suffisamment d'argent, dit Myra d'un ton sec et amer. Lurton mordra si l'appât financier est important ; c'est ça qui l'intéresse – en dépit de ce que vous et tout le public pouvez imaginer. Je sais ce que je dis. J'ai vécu assez longtemps avec lui et partagé ses pensées les plus intimes pour le savoir. (Elle sourit un court instant.) C'est triste sans doute que ce soit moi qui vous dise comment agir, mais j'y suis bien obligée. Nouveau sourire froid et excessivement dur.

— J'apprécie votre aide, dit Tito, glacial.

— Non. Vous pensez que j'essaie de me venger. Par pure méchanceté.

Tito déclara :

— Je n'ai pas d'opinion à ce sujet ; j'ai seulement faim. Peut-être ne mangez-vous pas avant huit heures et demie ou neuf heures, mais moi, j'ai des spasmes pyloriques et il faut que je mange aux environs de sept heures. Veuillez m'excuser. Il se leva et repoussa son fauteuil. Je veux fermer boutique.

Il ne renouvela pas son invitation à dîner.
Myra Sands récupéra sac et manteau et demanda :
— Avez-vous retrouvé Cally Vale, et si oui, où ?
— Impossible, fit Tito, plutôt mal à l'aise.
Myra le fixa et lança :
— Mais pourquoi ne pouvez-vous la retrouver ?
— Il faut bien qu'elle soit *quelque part* ! (Elle avait l'air de ne pas en croire ses oreilles.)
— Les huissiers n'ont pas fiait mieux, lui fit remarquer Tito. Mais je suis sûr qu'elle reparaitra pour le procès.
Lui aussi se demandait pourquoi son personnel ne parvenait pas à retrouver la maîtresse de Lurton Sands ; après tout, il n'y avait qu'un nombre limité d'endroits où pouvait se dissimuler quelqu'un, et les procédés de détection, surtout durant les deux dernières décennies, s'étaient développés jusqu'à atteindre une perfection presque surnaturelle.
— Je commence à croire, dit Myra, que vous n'êtes pas si excellent que ça. Je me demande si je ne devrais pas confier l'affaire à quelqu'un d'autre.
— C'est votre droit le plus strict.
Son estomac se convulsa et une série de spasmes lui contractèrent le pylore. Il se demanda s'il allait jamais parvenir à dîner ce soir.
— Vous devez retrouver mademoiselle Vale. Elle connaît tous les dessous de ses activités. C'est pour cela qu'il la cache... en fait, le cœur qui bat dans sa poitrine, c'est lui qui le lui a procuré.
— D'accord, madame Sands, opina Tito, et il grimaça intérieurement sous l'effet de la douleur croissante...

Le jeune homme aux cheveux noirs et à la peau extrêmement sombre déclara timidement :

— On est venus vous voir, Madame Sands, parce qu'on a entendu parler de vous dans le journal. Ils disent que vous êtes excellente et que vous acceptez aussi les gens qui n'ont pas beaucoup d'argent.

Il ajouta :

— On n'a pas du tout d'argent, pour l'instant, mais on pourra peut-être vous payer un peu plus tard. Myra Sands répondit brusquement :

— Ne vous inquiétez pas de ça pour le moment. Elle examina le mari et la femme. Voyons. Vous vous appelez Art et Rachael Chaffy, n'est-ce pas ? Asseyez-vous tous les deux, et parlons un peu, d'accord ?

Elle leur lança son sourire professionnel accueillant et chaleureux ; il était réservé à ses clients et à personne d'autre, pas même à son mari, à son « ex-mari » – ainsi qu'elle appelait déjà Lurton. D'une voix douce, Rachael dit :

— Nous avons essayé de devenir cryos, mais on nous a dit d'aller d'abord voir un conseiller.

Elle s'expliqua :

— Je... eh bien, vous voyez, je ne sais pas comment, mais je me suis retrouvée enceinte. Je suis désolée. Elle baissa craintivement la tête, honteuse, les joues écarlates. C'est dommage qu'on n'ait plus comme avant le droit de se suicider, murmura-t-elle. Parce que ça résoudrait tout.

— Cette loi était mauvaise, déclara fermement Myra. Tout imparfaite que soit la congélation, elle est quand même préférable à l'ancienne forme d'autodestruction individuelle. Où en est votre grossesse, mon petit ?

— Un mois et demi environ, répondit Rachael Chaffy en levant légèrement la tête.

Elle parvint à affronter le regard de Myra ; pendant un moment du moins.

— Alors, l'avortement ne présente aucun problème. C'est de la routine. On pourra commencer à midi, aujourd'hui même, et ce sera fini à six heures. Dans l'une des cliniques d'avortements gratuites du gouvernement situées dans le secteur. Un instant s'il vous plaît !

Sa secrétaire avait ouvert la porte du bureau et essayait d'attirer son attention.

— De quoi s'agit-il, Tina ?

— Un appel urgent, madame Sands.

Myra alluma son vidéophone. Sur l'écran, les traits de Tito Cravelli apparurent ; il avait l'air essoufflé.

— Madame Sands, dit Tito, désolé de vous importuner si tôt à votre cabinet. Mais certains systèmes de détection que nous avons utilisés ont mené leur enquête et ont abouti à une conclusion. J'ai pensé que vous désireriez être tenue au courant. Cally Vale ne se trouve pas sur Terre. Ce fait a été établi. Et de façon définitive.

Il se tut alors en attendant sa réaction.

— Alors, elle a émigré, fit Myra en tentant de s'imaginer la délicate Cally Vale, cette exaspérante petite chose mièvre, projetée dans l'environnement rude de Mars ou Ganymède.

— Non, dit Tito Cravelli avec détermination et en dodelinant de la tête. On a vérifié bien sûr. *Cally Vale n'a pas émigré*. Ça n'a aucun sens, mais il en est ainsi. Pas étonnant que nous n'avancions point ; nous sommes face à une situation impossible.

Il n'avait pas l'air heureux. Ses traits s'affaissèrent, son expression se fit plus morose encore.

— Si elle n'est pas sur Terre et si elle n'a pas émigré, fit Myra, c'est que... La chose lui parut ! soudain évidente ; pourquoi n'y avaient-ils pas pensé depuis le début, quand Cally avait disparu ? Elle est entrée dans un entrepôt du gouvernement. C'est une cryo ! reprit Myra.

C'était la seule possibilité.

— Nous y pensons, dit Tito, toujours sans enthousiasme. J'admets que cela est possible, mais je n'y crois pas une seconde. Je pense plutôt qu'ils ont trouvé quelque chose d'autre, de plus original. J'y mettrais ma main à couper, et tout le reste... Le ton de Tito se faisait plus tranchant : il n'hésitait plus. Mais nous vérifierons tout de même les entrepôts du Dép. de la SSS, les quatre-vingt-quatorze qui existent. Ça prendra deux ou trois jours. En attendant... Il aperçut les jeunes époux Chaffy, qui attendaient en silence. Mais je pourrai vous en parler plus tard ; il n'y a rien qui presse.

Peut-être ce que prétendent les journaux est-il vrai, songea Myra. Il est possible que Lurton l'ait tuée. Elle ne pourra donc être citée comme témoin par Frank Fenner.

— Croyez-vous que Cally Vale soit morte ? demanda-t-elle de but en blanc à Tito.

Elle oubliait le jeune couple assis en face d'elle ; pour l'instant, ils n'avaient aucune importance ; ceci comptait bien davantage.

— Je ne suis pas à même de..., commença Tito.

Myra l'interrompt ; elle raccrocha et l'écran s'éteignit. Je ne suis pas à même de le dire, acheva-t-elle à la place de Tito. Mais qui donc, alors ? Lurton ? Peut-être qu'il ne sait même pas où se trouve Cally. Elle l'a peut-être laissé tomber. Et si elle était partie pour le satellite des Moments de Félicité de la Porte d'Or rejoindre cette armée de filles, sous un nom d'emprunt ? Avec délices, Myra y réfléchit, imaginant la maîtresse de son ex-mari en créature de Thisbe ; asexuée, mécanisée, automatisée. Qu'est-ce que ce sera, Cally ? Un, deux, trois ou quatre ? Seulement, ce n'est pas à toi de choisir. C'est à eux. À tous les coups. Myra éclata de rire. Voilà où tu devrais être, Cally, songea-t-elle. Pour le restant de ta vie, pour les deux cents années à venir.

— Pardonnez-moi cette interruption, dit Myra au jeune couple assis en face d'elle. Veuillez continuer.

— Eh bien, fit Rachael d'un air gêné, Art et moi trouvons que... On a réfléchi, pour l'avortement, et on n'en veut plus. Je ne sais pas pourquoi, madame Sands. Je sais qu'on devrait. Mais c'est impossible.

Il y eut un long silence.

— Je ne vois pas pourquoi vous êtes venus ici. Si vous vous êtes déjà décidés... De toute évidence, d'un point de vue pratique, vous allez devoir en passer par-là ; vous avez probablement peur... Après tout, vous êtes très jeunes. Mais je n'essaie pas de vous convaincre. Une décision semblable ne peut être prise par autrui.

À voix basse Art déclara :

— On n'est pas effrayés, madame Sands. Ce n'est pas ça. On... eh bien, on aimerait avoir le bébé. C'est tout.

Myra Sands ne sut que dire. Dans toutes ses années de pratique, elle n'avait jamais rien entendu de tel : cela la laissait sans voix.

Elle pressentait que ce serait une mauvaise journée. Cela et le coup de téléphone de Tito déjà, c'en était trop. Et de si bonne heure ! Il n'était pas encore neuf heures.

Dans la cave des Translateurs Pethel – Ventes & Maintenance, le dépanneur Rick Erickson se préparait pour la deuxième journée consécutive, à pénétrer à l'intérieur du translateur défectueux du docteur Lurton Sands Jr. Il n'avait toujours pas découvert ce qu'il cherchait.

Il n'avait pas l'intention d'abandonner pour si peu. Une intuition lui disait qu'il touchait au but. Cela ne saurait tarder.

Derrière lui, une voix lança :

— Qu'est-ce que tu fabriques, Rick ?

Erickson sursauta et se retourna. À la porte de l'atelier se tenait son employeur, Darius Pethel, pesant dans le costume de laine marron foncé typiquement *géronte* qu'il avait coutume de porter.

— Écoute, répondit Erickson. C'est le décampeur du docteur Sands. Tu peux toujours rire, mais sa maîtresse doit se trouver là-dedans.

— Quoi ? fit Pethel en éclatant de rire.

— Je suis sérieux. Je ne crois pas qu'elle soit morte, même si j'ai suffisamment parlé à Sands pour savoir qu'il pourrait la tuer au besoin. C'est bien le genre de type à faire cela. Et d'ailleurs personne ne l'a retrouvée, même Mme Sands. C'est normal

qu'on ne puisse la retrouver puisque le translateur de Sands se trouve ici, bien à l'abri. Lui le sait, mais *eux non*. Et il ne tient pas à le récupérer, quoiqu'il puisse dire ; ce qu'il veut, c'est qu'on l'oublie dans cette cave.

Pethel le fixa et lâcha :

— Saligaud ! C'est ça que tu fabriquais ? Je te paie pour élaborer des théories policières ?

— C'est important ! répliqua Erickson. Même si tu n'en tires aucun argent ! Merde ! peut-être que si ; si j'ai la chance de la découvrir, tu pourras peut-être la revendre à Mme Sands.

Après une pause, Darius Pethel haussa philosophiquement les épaules.

— D'accord. Jette un coup d'œil. Si jamais tu arrives à la retrouver...

À côté de Pethel, le vendeur Stuart Hadley apparut. Il demanda dans un souffle :

— Qu'est-ce qu'il y a, Dar ? (Réjoui et curieux, comme toujours.)

— Rick est à la recherche de la maîtresse du docteur Sands, dit Pethel.

Il fit un signe en direction du translateur.

— Elle est jolie ? demanda Hadley. Bien rembourrée ? (Il avait l'air affamé.)

— Tu as vu sa photo dans les journaux, répondit Pethel. Elle est mignonne. Autrement, pourquoi crois-tu que le toubib aurait mis son mariage en danger si elle n'avait rien d'exceptionnel ? Allez, Hadley ; j'ai besoin de toi en haut. On ne peut pas rester ici tous les trois : quelqu'un va filer avec la caisse.

Il commença à monter l'escalier.

— Et elle est là-dedans ? fit Hadley, l'air interdit, en se penchant pour regarder à l'intérieur du translateur. Je ne la vois nulle part.

Darius Pethel s'esclaffa.

— Moi non plus. Et Rick non plus, mais il cherche quand même – et c'est moi qui paie. Bon Dieu ! Écoute, Rick ; si tu la retrouves, ce sera ma maîtresse, parce que tu es mon employé et que c'est moi qui paie !

Tous trois éclatèrent de rire.

— O.K., opina Rick, qui était à quatre pattes, en train de frotter la surface du tube avec la pointe d'un tournevis. Vous pouvez toujours rire, et j'admets que c'est cocasse. Mais je continue. Évidemment, la brèche ne peut être visible ; autrement, le docteur Sands n'aurait pas osé laisser ce truc ici. Il pense peut-être que je suis ballot, mais pas tant que ça. Oh ! il l'a bien cachée !

— La « brèche », répéta Pethel.

Il fronça les sourcils et redescendit deux ou trois marches jusqu'au sous-sol.

— Tu veux parler de quelque chose de semblable à ce que Henry Ellis avait découvert et il y a des années ? Cette ouverture dans la paroi qui menait à l'Israël antique ?

— Israël, elle est belle, plaisanta Rick en continuant sa tâche.

Près de l'entrée, son œil averti distingua une légère irrégularité, une déformation. Il se pencha un peu plus et tendit la main...

Ses doigts tâtonnants traversèrent la paroi du tube et disparurent.

— Seigneur ! fit Rick. Il fit remonter sa main à demi-invisible le long du tube sans rencontrer tout d'abord de résistance, puis il toucha l'extrémité supérieure de la brèche. Je l'ai découverte, dit-il. Il se retourna, mais Pethel était parti. Darius ! hurla-t-il, mais aucune réponse ne vint. Qu'il aille se faire voir ! lança-t-il furieux, à Hadley.

— Tu as découvert quoi ? demanda Hadley en s'avancant prudemment à l'intérieur du tube. Tu veux dire que tu as découvert cette bonne femme ? Cally Vale ?

La tête la première, Rick Erickson se glissa dans la faille.

Il s'étala de tout son long en battant des bras ; puis heurta le sol et jura. Il ouvrit les yeux et aperçut, au-dessus de sa tête, un ciel bleu pâle garni de quelques nuages miteux. Et tout autour de lui, une prairie. Des abeilles, ou ce qui ressemblait plus ou moins à des abeilles, bourdonnaient dans des fleurs blanches à longue tige aussi grandes que des soucoupes. L'air semblait sucré, comme si les fleurs avaient imprégné l'atmosphère même.

M'y voilà donc, se dit-il. Je suis passé ; voilà où le docteur Sands a caché sa maîtresse pour l'empêcher de témoigner en faveur de sa femme durant le procès, ou l'audience... peu importe comment on appelle cela. Il se leva avec précaution. Derrière lui, il distingua une lueur imprécise : le point de contact avec le tube du translateur resté au sous-sol du magasin de Kansas City. Je n'ai pas intérêt à me perdre, se dit-il, méfiant. Sinon, je risque de ne plus pouvoir revenir et cela pourrait tourner mal.

Quel est cet endroit ? Il faut que je le découvre, et tout de suite !

La gravité est celle de la Terre. Ce doit être la Terre, alors, décida-t-il. Loin de nous ? Loin de nous dans l'avenir ? Tout ça vaut une fortune ; au diable la maîtresse de ce type ! au diable Sands et ses problèmes personnels – tout ça ne compte plus ! Avidement, il effectua un tour d'horizon rapide, à la recherche d'un signe d'habitation, de quelque chose d'animal ou d'humain ; quelque chose qui lui dirait à quelle époque il se trouvait, dans le passé ou l'avenir. Un tigre à dents de sabre, peut-être. Ou un trilobite. Non, c'était déjà trop tard pour les trilobites ; à cause des abeilles. Voilà la brèche que cherche le Développement Terrien depuis maintenant trente ans, se dit-il. Et le petit salaud qui l'a découverte, l'utilise pour ses petites manigances, pour cacher sa poule ! Quelle époque ! Erickson se mit à avancer, pas à pas...

Au loin, une silhouette se profila.

Abritant ses yeux de la luminosité céleste, Rick Erickson essaya de distinguer de quoi il s'agissait. Un homme primitif ? De Cro-Magnon ou du même genre ? Un habitant des dômes géants de l'avenir, peut-être ? Il cligna des yeux : c'était une femme ; il le vit à sa chevelure. Elle portait un pantalon et courait vers lui. Cally ! songea-t-il. La maîtresse du docteur Sands qui se précipite vers moi ! Elle doit me prendre pour Sands. Effrayé, il s'arrêta ; qu'est-ce que je vais faire ? se demanda-t-il. Je devrais peut-être faire demi-tour pour y réfléchir. Il se mit à revenir dans la direction d'où il venait.

Du coin de l'œil, il distingua le bras de la femme qui se levait rapidement.

Non, songea-t-il, pas ça !

Il trébucha en essayant de trouver le petit cerceau brumeux qui reliait les deux milieux et donnait dans le tube du translateur.

L'éclat rouge du rayon laser passa par-dessus sa tête. Tu m'as manqué, songea-t-il, terrorisé. Mais... ! Il tâtonna désespérément à la recherche de l'entrée, la découvrit et se mit à la franchir. Mais le coup d'après... *Le coup d'après !*

— Non ! hurla-t-il sans la regarder. Sa voix fit écho dans la plaine fleurie aux abeilles bourdonnantes.

Le second rayon l'atteignit dans le dos. Il tendit la main, la vit traverser la brume pour disparaître ensuite. Sa main était sauvée, mais pas lui. Elle l'avait touché ; oui, trop tard, maintenant, trop tard pour lui échapper. Pourquoi n'a-t-elle pas attendu ? se demanda-t-il. Pour savoir qui j'étais ? Elle a dû avoir peur.

Le laser tira à nouveau. Il le toucha à la base du cou, et ce fut fini. Il ne retournerait pas, non, il ne rentrerait pas à l'abri du tube.

Rick Erickson était mort.

De l'autre côté du tube, dans le translateur du docteur Sands, Stuart Hadley attendait nerveusement, puis il vit les doigts de Rick Erickson jaillir de la paroi proche du sol ; les doigts se crispèrent, et Hadley se baissa pour saisir Erickson par le poignet. Comprenant que Rick essayait de revenir, il le tira de toutes ses forces par le bras.

C'est un cadavre qu'il attira jusqu'à lui dans le tube.

Horrifié, Hadley se releva en chancelant ; il aperçut les deux trous bien nets et comprit qu'Erickson avait été tué avec un fusil laser, à une certaine distance, probablement. Il sortit du tube en trébuchant, tendit la main vers les commandes du translateur et coupa le courant ; le miroitement de l'anneau d'entrée s'évanouit et il sut alors – ou espéra – que ceux, quels qu'ils fussent, qui avaient assassiné Rick Erickson ne pourraient le suivre.

— Pethel ! hurla-t-il. Descends ici ! Il courut à l'établi d'Erickson et toucha l'intercom. Reviens au sous-sol, lança-t-il, Erickson est mort !

Darius Pethel fut soudain à côté de lui, examinant le corps du réparateur.

— Il doit l'avoir trouvée, marmonna Pethel, frissonnant, le visage terreux. Eh bien, il a payé le prix de sa curiosité ; oui, il l'a chèrement payé.

— On ferait bien d'appeler la police.

— Oui. L'air absent, Pethel dodelina de la tête. Bien sûr. Je vois que tu l'as éteint. C'est bien. On ferait mieux de ne plus y toucher. Le pauvre gars, le malheureux ; voilà où ça l'a mené d'avoir été assez malin pour tout deviner. Regarde, il a quelque chose dans la main.

Il se pencha et ouvrit la main d'Erickson.

Les doigts inertes étaient crispés sur une motte d'herbe.

— Aucune transorg ne peut plus le sauver, fit Pethel. Le rayon l'a atteint à la tête. Le cerveau a été touché. Dommage ! Il jeta un coup d'œil à Stuart Hadley. De toute façon, le meilleur chirurgien en transorg, c'est Sands, et il ne ferait rien pour sauver Erickson. Ça, tu peux le parier !

— Un lieu où il y a de l'herbe, murmura Hadley en palpant le contenu de la main du mort. Où cela peut-il être ? Pas sur Terre. Pas de nos jours, du moins.

— Ce doit être le passé, fit Pethel. Nous avons donc le voyage temporel. N'est-ce pas magnifique ? Le chagrin déformait son visage. Un début formidable : un brave gars mort ! Combien y en aura-t-il encore ? Tu te rends compte que ce type tient tellement à sa réputation qu'il laisse ça se produire ? Peut-être que Sands n'est pas au courant ; peut-être a-t-elle reçu ce laser pour se protéger. Pour le cas où les flics privés de Myra Sands viendraient la chercher. De toute façon, on n'est pas sûrs que c'est elle qui a fait ça ; ça pourrait être n'importe qui, et pas du tout Cally Vale. Qu'en savons-nous ? Tout ce que nous savons, c'est qu'Erickson est mort. Et qu'il y avait quelque chose de fondamentalement mal à faire ce qu'il a fait.

— Tu peux laisser à Sands le bénéfice du doute, si tu veux, mais pas moi. Hadley se leva alors et prit une profonde

inspiration. On appelle la police, maintenant ? Téléphone-leur ; moi, je ne suis plus capable de parler. Vas-y, Pethel, d'accord ?

En chancelant, Darius Pethel s'avança vers le téléphone placé sur l'établi d'Erickson, la main tâtonnant maladroitement, comme s'il avait perdu le sens du toucher. Il prit le combiné, puis se tourna vers Stuart Hadley et déclara :

— Attends. C'est une erreur. Tu sais à qui on doit téléphoner ? À l'usine. Il faut qu'on dise au Développement Terrien ce qui s'est passé ; c'est ça qu'ils recherchent. Ils viennent en premier.

Hadley, le fixant, répondit :

— Je... ne suis pas d'accord.

— C'est plus important que ce que tu penses ou ce que je pense, plus important que Sands et Cally Vale, que nous tous. Darius Pethel se mit à composer un numéro. Même si l'un de nous est mort. Cela importe peu. Tu sais à quoi je pense ? À l'émigration. Tu as vu l'herbe dans la main d'Erickson. Tu sais ce que ça veut dire. Au diable cette fille de l'autre côté, que ce soit elle ou non qui a tué Erickson. Au diable nos sentiments, nos émotions – tous autant que nous sommes. Il fit un geste. Et toutes nos existences mises bout à bout.

Stuart Hadley comprit obscurément. Ou crut comprendre.

— Mais elle tuera probablement la prochaine personne qui...

— C'est le DT qui se préoccupera de ça, dit brutalement Pethel. C'est leur problème. La compagnie possède sa propre police, des gardes armés pour les patrouilles ; on les y enverra d'abord. Sa voix était faible et rauque. Qu'ils perdent quelques hommes, et alors ? La vie de millions de personnes est en jeu, maintenant. Tu saisis ça, Hadley ? *Hein ?*

— Oui, oui, opina Hadley.

— De toute façon, continua Pethel plus calmement, c'est du ressort du DT puisque ça s'est produit dans l'un de leurs translateurs. Disons que c'est un accident ; considérons ça ainsi. Inévitable et horrible. Entre un anneau d'entrée et un de sortie. Il faut naturellement que la compagnie soit mise au courant.

Il tourna le dos à Hadley puis, reportant son attention sur le vidéophone, appela Leon Turpin, directeur du DT.

— Je pense que je t'ai préparé quelque chose qui ne va pas te plaire, déclara Salisbury Heim à son candidat présidentiel James Briskin. J'ai parlé à George Walt...

Jim Briskin lâcha aussitôt :

— Rien à faire. Je ne veux rien d'eux. Je sais ce qu'ils désirent et c'est exclu, Sal.

— Si tu ne veux pas avoir affaire à George Walt, dit posément Heim, il me faudra démissionner de mon poste de directeur de campagne. Je ne peux en supporter davantage, en particulier depuis ton discours sur la bio-adaptation des planètes. Les choses s'annoncent déjà trop mal ; on ne peut pas se mettre à dos Georges Walt, par-dessus le marché.

— Il y a pire, dit Jim Briskin après un silence. Et tu n'en as pas entendu parler. Bruno Mini m'a envoyé un télégramme. Il a été enchanté de mon discours et il va venir ici pour – ainsi qu'il le dit – « joindre ses forces aux miennes ».

— Mais tu peux toujours...

— Mini a déjà parlé à la presse. Il est donc trop tard pour garder le secret. Désolé.

— Tu vas perdre.

— Alors c'est entendu, je perdrai.

— Ce qui me tape le plus sur les nerfs, fit Heim amèrement, c'est que, même si tu gagnais ces élections, tu ne pourrais pas agir selon ton bon plaisir ; un seul homme ne peut apporter autant de transformations. Le satellite des Moments de Félicité de la Porte d'Or restera en place ; les cryos resteront en place ; ainsi que le nonovulid et les conseillers en avortements – tu pourras grignoter un peu ça et là, mais tu...

Il s'interrompit, car Dorothy Gill venait de s'approcher de Jim Briskin.

— Un appel pour vous, monsieur Briskin. Le monsieur déclare que c'est urgent et qu'il ne vous fera pas perdre de temps. Vous ne le connaissez pas, à ce qu'il dit, aussi n'a-t-il pas donné son nom.

Elle ajouta :

— C'est un Col. Cela vous dit quelque chose ?

— Non. Mais je vais quand même lui répondre.

Il était manifestement heureux de mettre fin à sa conversation avec Sal ; le soulagement se lisait sur son visage.

— Apportez le téléphone ici, Dotty.

— Oui, monsieur Briskin.

Elle disparut et fut bientôt de retour avec le vidéophone.

— Merci.

Jim Briskin appuya sur le bouton d'attente et le libéra : l'écran s'alluma. Un visage apparut, beau et basané, appartenant à un homme au regard perçant, bien habillé et manifestement surexcité. Qui est-ce ? se demanda Sal Heim. Je le connais. J'ai déjà vu une photo de lui quelque part.

Il le reconnut alors. C'était ce grand détective de N'York qui travaillait pour Myra Sands ; il s'appelait Tito Cravelli, et c'était un vrai dur. Que voulait-il à Jim ?

Sur l'écran Tito Cravelli déclara :

— Monsieur Briskin, je voudrais déjeuner avec vous seul à seul. J'ai à discuter de quelque chose avec vous ; c'est d'une importance vitale pour vous, je puis vous le garantir.

Il ajouta avec un regard en direction de Sal Heim :

— À ce point vitale que je ne désire voir personne avec vous.

Peut-être est-ce une tentative d'assassinat, songea Sal Heim. Quelqu'un, un fanatique du PUR, envoyé ; par Verne Engel et son ramassis de dingues.

— Tu ferais mieux de ne pas y aller, Jim, lui conseilla-t-il à haute voix.

— Sans doute. Mais j'irai quand même.

Briskin demanda à l'image sur l'écran :

— À quelle heure et où ?

Tito Cravelli répondit :

— Il y a un petit restaurant dans les bas-quartiers de N'York, à la hauteur des numéros 500 sur la Cinquième Avenue ; j'y mange toujours quand je me trouve à N'York – la nourriture y est préparée à la main. Ça s'appelle *Chez Scotty*. Cela vous convient-il ? Disons à treize heures, heure de N'York.

— Entendu. *Chez Scotty* à treize heures. J'y serai.

Il ajouta avec aigreur :

— Ils servent donc les Cols ?

— Tout le monde sert les Cols, quand je suis là, fit Tito.

Il interrompit la communication ; l'écran s'éteignit.

— Je n'aime pas ça, dit Sal Heim.

— On est fichus de toute façon, lui rappela Jim. Tu n'as pas dit ça il y a une minute ? Il sourit. Je pense que le temps est venu de saisir la moindre chance, Sal. Quelle qu'elle soit. Même celle-ci.

— Qu'est-ce que je vais dire à George Walt ? Ils attendent. Je suis censé organiser une rencontre dans les vingt-quatre heures ; c'est-à-dire avant dix-huit heures ce soir. Sal Heim sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea le front. Après ça...

— Après ça, ils lanceront une campagne systématique contre moi.

Sal opina du chef.

— Tu peux dire à George Walt que dans mon discours de Chicago, je préconiserai aujourd'hui la fermeture de leur satellite. Et si je suis élu...

— Ils sont déjà au courant. Il y a eu une fuite.

— Il y en a toujours.

Jim n'avait pas l'air troublé.

Plongeant la main dans la poche de sa veste, Sal produisit une enveloppe cachetée.

— Voici ma démission. (Il la portait déjà sur lui depuis quelque temps.)

Jim Briskin prit l'enveloppe ; sans l'ouvrir, il la plaça dans la grande poche de sa veste.

— J'espère que tu regarderas mon discours de Chigaco, Sal. Il sera très important.

Il lança un sourire désolé à son ex-directeur de campagne ; des rides profondes révélaient la peine extrême qu'il ressentait à voir leurs relations rompues. La rupture avait été longue à venir ; elle avait hanté toutes leurs discussions, ces derniers temps.

Mais Jim avait bien l'intention de continuer. Et d'agir en dépit de tout.

5

Dans le jetaxi qui le menait *Chez Scotty*, Jim Briskin songeait : du moins n'aurai-je pas à blaguer sur Lurton Sands ; je n'ai plus à suivre les conseils de Sal dans tous les domaines, parce que s'il n'est plus mon directeur de campagne, il ne peut me dire ce que je dois faire. C'était un soulagement, dans une certaine mesure. Mais à un niveau plus profond, Jim Briskin se sentait intensément malheureux. Je vais avoir des problèmes à m'en tirer sans Sal, se rendit-il compte. Je ne peux *pas* me débrouiller tout seul.

Mais c'était déjà fait. Sal, accompagné de sa femme Patricia, était retourné chez lui, à Cleveland, prendre un repos qu'il attendait depuis longtemps. Quant à Jim Briskin, accompagné de son rédacteur de discours Phil Danville et de son agent de presse Dorothy Gill, il se dirigeait dans l'autre sens, vers N'York, ses petites boutiques, ses petits restaurants, ses vieilles résidences délabrées et tous les bureaux microscopiques et démodés où s'effectuaient continuellement d'obscur transactions. C'était un monde qui intriguait Jim Briskin, mais dont il savait peu de choses ; il avait été à l'abri de celui-ci la majeure partie de sa vie.

Assis à côté de lui, Phil Danville dit :

— Il reviendra peut-être, Jim. Vous connaissez Sal quand il craque ; il explose littéralement. Mais après une semaine de repos...

— Pas cette fois-ci.

La rupture était trop fondamentale.

— Au fait, fit Dorothy, avant de partir, Sal m'a dit qui est ce type que vous allez rencontrer. Sal l'a reconnu ; est-ce qu'il vous l'a dit ? C'est Tito Cravelli, d'après lui. Vous savez, le détective de Myra Sands.

— Non. Je ne savais pas.

Sal ne lui avait plus rien dit ; la période où Sal Heim le faisait bénéficier de son expérience était terminée, elle avait reçu le coup de grâce.

Il fit une brève escale au quartier général libéro-républicain de N'York pour y déposer Phil Danville et Dorothy Gill, et se rendit seul à son rendez-vous avec Tito Cravelli *Chez Scotty*.

Le détective, l'air nerveux et tendu, l'attendait dans un box au fond du restaurant.

— Merci, monsieur Briskin, lui dit Tito Cravelli quand il s'assit en face de lui. Cravelli avala à la hâte ce qui restait dans sa tasse de café. Cela ne prendra pas longtemps. Je désire beaucoup en échange de mon information. Je veux que vous me promettiez que lorsque vous serez élu – et vous le serez à cause de ceci – vous me ferez entrer dans votre gouvernement.

Il se tut alors.

— Grands dieux ! fit doucement Jim. Rien que cela ?

— J'y ai droit. Comme prix de cette information. Je l'ai découverte parce que quelqu'un travaille pour moi à... Il s'interrompit brutalement. Je veux le poste de ministre de la Justice ; je crois que je pourrai faire l'affaire... Je crois que je serai un bon Garde des Sceaux. Sinon, vous pourrez toujours me démettre de mes fonctions. Mais il faut que vous me donniez la chance de m'y essayer.

— Dites-moi quelle est votre information. Je ne puis faire de promesse avant de l'avoir entendue.

Cravelli hésita.

— Une fois que j'aurai parlé... Mais vous êtes honnête, Briskin. Tout le monde sait cela. Il y a une façon de se débarrasser des cryos. Vous pouvez les ramener à la vie active complète.

— Où ça ?

— Pas ici. C'est évident. Pas sur Terre. L'agent qui travaille pour moi et qui l'a découverte est un employé du Développement Terrien. Qu'est-ce que cela vous suggère ?

Après une pause, Jim Briskin répondit :

— Ils ont trouvé une brèche.

— C'est une petite entreprise qui l'a découverte. Un revendeur de Kansas City qui réparait un translateur

défectueux. Ils sont en quelque sorte tombés dessus. Le translateur est maintenant au siège du DT et il est examiné par les ingénieurs de l'usine. On l'a amené à l'Est il y a deux heures ; ils ont agi immédiatement, aussitôt que le revendeur les a eu contactés. Ils savaient ce que cela représentait.

Il ajouta :

— Comme vous et moi, et mon agent.

— Où mène cette brèche ? À quelle époque ?

— À aucune époque, de toute évidence. La conversion semble s'être produite en termes spatiaux, autant qu'on puisse le déterminer. Planète de la même masse que la Terre, atmosphère similaire, faune et flore bien développées, mais ce n'est pas la Terre – ils ont dressé une carte céleste, et relevé la position des étoiles. Dans quelques heures, ils sauront probablement de quel système solaire il s'agit. C'est apparemment loin, très loin d'ici. Trop loin pour les vaisseaux spatiaux – du moins pour un certain temps. Cette brèche devra donc être utilisée pendant les décennies à venir. La serveuse vint prendre la commande de Jim.

— Un synca Perkin, marmonna-t-il d'un air absent.

La serveuse repartit.

— Cally Vale est là-bas, fit Tito Cravelli.

— Quoi ?

— Le toubib l'a envoyée de l'autre côté. C'est pour ça que mon agent m'a contacté ; ainsi que vous le savez, je suis chargé de rechercher Cally pour la présenter comme témoin à charge au procès. Une belle pagaille : elle a abattu au laser un employé de ce revendeur de Kansas City, son seul et unique réparateur agréé et expérimenté. Il était parti de l'autre côté en exploration. Dommage pour lui. Mais dans le contexte général de...

— Oui, reconnut Jim Briskin.

Cravelli avait raison ; le coût était mineur. Si l'on considérait les millions – et potentiellement les milliards – de vies en jeu.

— Naturellement, le DT a décrété cela *top secret*. Ils ont installé un énorme dispositif de sécurité ; j'ai eu de la chance d'obtenir ce tuyau. Si je n'avais pas déjà un agent derrière leurs lignes...

Cravelli fit un grand geste.

— Vous serez dans mon ministère. Au poste de ministre de la Justice. Cet arrangement ne me plaît guère, mais je crois qu’il s’impose.

Ça en vaut la peine, se dit-il. Largement. Pour moi comme pour tout le monde sur Terre, cryos et non cryos. Pour nous tous.

Soudain soulagé, Tito Cravelli exultait :

— Ouf ! Je ne peux y croire ; c’est formidable ! Il tendit la main, mais Jim l’ignora ; il avait beaucoup trop de choses en tête pour songer à féliciter Tito Cravelli.

Sal Heim est parti un peu tôt, se dit Jim. *Il aurait dû se cramponner encore un peu*. C’était un sale coup pour l’intuition politique de Sal ; au moment crucial, elle avait oublié de se manifester.

Assise dans son bureau, la conseillère en avortements Myra Sands feuilletait de nouveau le rapport concis de Tito. Mais déjà, au-dehors, une machine à journaux couinait la nouvelle de la découverte de Cally Vale ; celle-là avait été rendue publique par la police.

Je ne pensais pas que vous y parviendriez, Tito, se dit Myra. Eh bien, je me suis trompée. Vous méritiez bien vos honoraires, tout exorbitants qu’ils étaient.

Ce sera un sacré procès, songea-t-elle avec satisfaction.

D’un bureau voisin, sans doute celui du courtier de la porte d’à côté, le bruit amplifié de la voix d’un homme s’éleva, pour être presque aussitôt ramené à un niveau plus raisonnable. Quelqu’un venait d’allumer la TV pour voir le candidat présidentiel libéro-républicain prononcer son nouveau discours.

Peut-être devrais-je écouter aussi, décida-t-elle, et elle tendit la main pour mettre en marche le poste encastré dans son bureau.

Le poste chauffa, puis les traits sombres et tendus de James Briskin apparurent sur l’écran. Elle fit pivoter son siège face au téléviseur et écarta momentanément le rapport de Tito. Car tout ce que disait James Briskin était devenu important ; il avait de grandes chances d’être le futur président.

— ... une action initiale de ma part, disait Briskin, et que beaucoup risquent de désapprouver, mais que je chéris profondément ; cette action sera d'attaquer en justice le prétendu satellite des Moments de Félicité de la Porte d'Or. Il y a quelque temps que je songe à ce problème ; il ne s'agit pas d'une décision hâtive de ma part. Il y a plus vital encore : je pense que le moment viendra où le satellite de la Porte d'Or ne sera plus qu'un archaïsme. C'est le mieux que nous puissions attendre. Le rôle de la sexualité dans notre société retrouvera sa fonction biologique : facteur de natalité plutôt que fin en soi.

Oh ! vraiment ? songea malicieusement Myra. Et comment, exactement ?

— Je vais vous révéler une information qu'aucun de vous ne connaît, continua Briskin. Notre vie sera différente grâce à elle... à tel point, en fait, que personne ne pourrait actuellement en apprécier totalement toutes les implications. Une nouvelle possibilité s'est offerte à l'émigration. Le Développement Terrien...

Le vidéophone de Myra sonna. Irritée, elle jura, baissa le volume sonore de son téléviseur et décrocha le récepteur placé sur son bureau.

— Ici Mme Sands, dit-elle. Veuillez rappeler dans quelques instants, s'il vous plaît. Je suis très occupée, actuellement.

C'était le jeune homme aux cheveux bruns, Art Chaffy.

— On se demandait ce que vous aviez décidé, marmotta-t-il sur un ton d'excuse. Mais il ne raccrocha pas. Ça a beaucoup d'importance pour nous, madame Sands.

— Je sais, Art, mais accordez-moi encore quelques minutes, une demi-heure, peut-être...

Elle s'efforçait de saisir ce que disait James Briskin à la TV ; elle parvenait presque à comprendre le murmure de ses paroles. Quelle était cette information ? Où allaient-ils émigrer ? Dans un milieu vierge ? C'était obligatoire, bien sûr. Mais où ? se demandait Myra. Est-ce que vous allez tirer de votre manche un monde vierge, monsieur Briskin ? Parce que j'aimerais voir ça ; oui, ça vaudrait le coup d'œil.

— D'accord, fit Art Chaffy. Je vous rappellerai, madame Sands. Et je suis désolé de vous avoir importunée. (Il raccrocha.)

— Vous devriez écouter le discours de Briskin, murmura Myra en refaisant pivoter son fauteuil face au téléviseur ; elle se pencha, tourna le bouton, et la voix de Briskin recouvra sa force. Vous et les vôtres, se dit-elle.

— ... et suivant les rapports que je reçois, disait Briskin lentement et gravement, son atmosphère est à peu près identique à celle de la terre, et sa masse est similaire.

Grands dieux ! se dit Myra Sands. Si c'est le cas, je serai au chômage. Son cœur palpitait douloureusement. On n'aurait plus besoin de courtiers en avortements. Franchement, je n'en suis pas mécontente, décida-t-elle. C'est une tâche dont j'aimerais voir le bout – pour de bon.

Les mains serrées l'une contre l'autre, elle écouta le reste de l'important discours de Chicago.

Mon Dieu, songea-t-elle. Cette découverte, c'est un pas historique. Si tout cela est vrai. Si ce n'est pas un coup de pub électorale. Elle savait intimement que c'était vrai. Car Jim Briskin n'était pas homme à inventer une chose pareille.

À la filiale californienne d'Oakland du département américain de la Sécurité Sociale Spéciale, Herbert Lackmore écoutait également le discours de Chicago du candidat présidentiel Jim Briskin, retransmis sur toutes les chaînes de TV par le satellite LR.

Il va être élu, maintenant, réalisa Lackmore. On aura fini par avoir un président col, ainsi que je le redoutais. Et, si ce qu'il dit est vrai, cette histoire de possibilité d'émigration sur un monde intact avec une faune et une flore semblables à celles de la Terre, cela signifie que les cryos vont être réveillés. En fait, se rendit-il compte avec un frisson d'effroi, cela signifie qu'il n'y aura plus de cryos. Plus un seul ! Cela signifiait donc la disparition du travail de Herb Lackmore. Et sur-le-champ.

À cause de lui, se dit Lackmore, je vais être en chômage ; je vais me trouver dans la même situation que tous les Cols qui défilent ici chaque jour. Je serai semblable à un gamin de dix-neuf ans, noir, mexicain ou portoricain, sans but ni espérance.

Tout ce que j'ai construit pendant toutes ces années... balayé par ça ! Complètement !

Les doigts tremblants, Herb Lackmore ouvrit l'annuaire et en tourna les pages.

Il était temps de contacter – et de rejoindre – cette organisation de Verne Engel qui s'appelait le PUR. Car le PUR ne resterait pas tranquillement assis à ne rien faire, pas si le PUR croyait en la même chose que Herb Lackmore.

Il était désormais temps que le PUR fit quelque chose. Et pas nécessairement sur un plan non violent ; il était trop tard pour utiliser la non-violence. Il fallait maintenant quelque chose de plus radical. De bien plus radical. La situation avait pris une orientation tragique qui nécessitait une rectification par action prompte et directe.

Et s'ils ne le font pas, je m'en chargerai. Je n'ai pas peur ; je sais que c'est nécessaire, pensa Herb.

Sur l'écran de TV, le visage de Jim Briskin était sombre tandis qu'il déclarait :

— ... fournira un exutoire naturel aux pressions biologiques qui s'exercent sur chacun de nous dans cette société. Nous serons enfin libres de...

— Tu sais ce que ça veut dire ? fit George de George Walt à son frère Walt.

— Je sais. Ça veut dire que ce crétin de Sal Heim n'a rien fait, rien du tout ! Écoute Briskin ; je vais appeler Verne Engel et m'arranger avec lui. Avec lui, on pourra s'entendre.

— D'accord, fit George en dodelinant de leur tête commune.

Il garda l'œil sur l'écran du téléviseur tandis que son frère composait un numéro au vidéophone.

— Tout ce temps perdu avec Sal Heim, grommela Walt, puis il se tut lorsque son frère lui donna un coup de coude pour lui faire comprendre qu'il voulait écouter le discours de Chicago. Pardon, s'excusa Walt en tournant son œil vers l'écran du vidéophone.

Thisbe Olt apparut à la porte de leur bureau, vêtue d'une robe de peau de faon avec des bandes transparentes grossissantes.

— M. Heim est de retour, leur annonça-t-elle. Il désire vous voir. Il a l'air... abattu.

— Nous n'avons plus rien à dire à Sal Heim, lança George furieux.

— Qu'il retourne sur Terre, ajouta Walt. Dorénavant, le satellite lui est fermé ; il ne peut rendre visite à aucune de nos filles, à quelque prix que ce soit. Qu'il crève lentement de frustration ; ça lui apprendra !

George lui fit observer d'un ton acide :

— Heim n'aura plus besoin de nous, si Briskin dit la vérité.

— Il dit bien la vérité, fit Walt. Briskin est trop stupide pour mentir ; il en est incapable.

Son appel avait atteint son correspondant. Sur l'écran vidéo apparut l'image miniature de l'un des larbins prétoriens de Verne Engel, vêtu de l'uniforme voyant, vert et argent, du PUR.

— Je désire parler directement à Verne, fit Walt en utilisant la bouche commune au moment où George allait adresser quelque remarque à Thisbe. Dites-lui que c'est Walt, à bord du satellite.

— Va-t'en, dit George à Thisbe lorsque Walt eut fini. On est occupés.

Thisbe leur jeta un coup d'œil rapide puis referma derrière elle la porte du bureau.

Le visage sévère de Verne Engel se matérialisa sur l'écran en tremblotant.

— Je vois que vous... ou tout au moins une moitié de vous... regarde cet agitateur de Briskin. Comment avez-vous décidé quelle moitié m'appellerait et laquelle écouterait le Col ?

Les traits déformés d'Engel se tordirent en un rictus de dérision.

— Écoutez... ça suffit ! rétorquèrent simultanément George Walt.

— Désolé. Je ne voulais pas vous offenser, fit Engel, mais son expression demeura inchangée. Eh bien, que puis-je faire pour vous ? Soyez brefs vous en prie ; j'aimerais aussi suivre la harangue de Briskin.

— Vous allez avoir besoin d'aide, dit Walt à Engel. Si vous voulez stopper Briskin ; ce discours va lui faire faire un bond en

avant et je ne crois pas que des émissions concertées issues de notre satellite – ainsi que nous en avons discuté – puissent suffire. Son discours est bien trop malin. N'est-ce pas, George ?

— Certainement, fit George, l'œil fixé sur l'écran de TV. Et il s'améliore à chaque seconde. Il ne fait que commencer ; c'est un authentique magnétiseur. Il est formidable !

L'œil sur l'écran vidéo, Walt reprit :

— Vous avez entendu les déclarations de Briskin à notre sujet ; vous avez certainement entendu cette partie-là : tout le pays l'a entendue ! Le programme planétaire de Bruno Mini ne suffit pas, il a fallu aussi qu'il s'en prenne à nous. De grands projets pour un Col, mais il est évident que ses conseillers l'imaginent capable d'en venir à bout. C'est encore à voir ! Quels sont vos plans, Engel ? En ce moment crucial ?

— J'ai des plans, j'ai des plans, leur assura Engel.

— Toujours la non-violence ?

Il n'y eut aucune réponse audible, mais le visage d'Engel se déforma bizarrement.

— Montez à la Porte d'Or, dit Walt, et bavardons. Je pense que mon frère et moi pourrions faire une donation en faveur du PUR, disons quelque chose comme dix ou onze millions. Ça vous plairait ? Vous devriez pouvoir acheter tout ce que vous voulez avec cet argent.

Engel, devenu tout pâle sous le coup de la surprise, bredouilla :

— B... bien sûr, George, à moins que ce ne soit Walt.

— Montez ici dès que vous le pourrez, alors, lui commanda Walt, et il raccrocha. Je crois qu'il le fera, dit-il à son frère.

— Un type pareil n'est capable de rien, dit amèrement George.

— Alors, pour l'amour de Dieu, qu'est-ce qu'on fait demanda Walt.

— On fait ce qu'on peut. On aide Engel, on le pousse à coups de pied s'il le faut. Mais on ne fonde pas nos espoirs sur lui, pas entièrement du moins. On agit de notre côté, c'est plus sûr. Et il faut qu'on soit sûrs ; c'est trop sérieux. Ce Col a bel et bien l'intention de nous faire fermer boutique.

Les deux yeux se tournèrent vers l'écran de TV, et George et Walt s'assirent ensemble sur leur sofa spécial pour écouter la fin du discours.

Dans le luxueux appartement qu'il occupait à Reno, le docteur Lurton Sands était absorbé devant son téléviseur, tandis que le candidat col James Briskin prononçait son discours de Chicago. Il savait ce que cela signifiait. Il n'y avait qu'un endroit où Briskin avait pu trouver « un monde vierge et luxuriant ». De toute évidence, Cally avait été découverte.

Lurton Sands alla jusqu'à son bureau et sortit d'un tiroir un petit pistolet laser qu'il glissa dans la poche de sa veste.

C'est ahurissant, songea Sands. Il a tourné tous mes problèmes à son avantage – je l'ai manifestement sous-estimé.

On va me priver maintenant de toutes ces vies que j'aurais pu sauver, comprit Sands. À cause de cela. Et c'est Briskin le responsable... Il a ôté de mes mains le pouvoir de guérir, il a compromis les forces mises en œuvre pour le bien de l'homme.

Sands vidéophona à la compagnie de jetaxis de la ville.

— Je veux un taxi pour Chicago. Dès que possible.

Il donna son adresse puis quitta son appartement et entra dans l'ascenseur. Tous ces gens qui nous traquent, moi et Cally, qui veulent notre peau, songea-t-il. Myra et ses détectives, la presse... Voilà que Jim Briskin maintenant s'allie avec eux. Comment a-t-il pu faire cela ? N'ai-je pas montré à tout le monde ce que je pouvais accomplir pour l'humanité ? *Briskin le sait très bien* ; ce ne peut être pure ignorance de sa part.

Sands réfléchissait à toute allure. Briskin ne pouvait désirer réellement la mort des malades. Tous ceux qui m'attendent, qui ont besoin de mon aide... une aide que plus personne, après ma mort, ne pourra leur apporter.

Touchant son laser dans sa poche, Sands lança d'une voix sinistre :

— Comme on peut se méprendre sur les gens... On peut vous avoir si facilement, songea-t-il. Vous tromper délibérément. Oui, délibérément.

Le jetaxi se rangea le long du trottoir et ouvrit sa porte coulissante.

Lorsqu'il eut terminé son discours, Jim Briskin se carra dans son fauteuil et sut que cette fois-ci, il avait fini par faire du beau boulot. C'était le meilleur discours de sa carrière politique, et, sous certains rapports, le seul à être vraiment honnête.

Et maintenant ? se demanda-t-il. Sal est parti, et Patricia avec lui. J'ai blessé les frères unicéphales George Walt, puissants et immensément riches, sans parler de Thisbe elle-même... et le Développement Terrien, qui n'est pas non plus à négliger, sera furieux que sa découverte ait été rendue publique. Mais tout cela n'a aucune importance. Pas plus que mon engagement à faire d'un détective privé bien connu mon Garde des Sceaux ; même cela n'est pas important. C'était mon devoir de prononcer ce discours dès que Tito Cravelli m'a fourni cette information. Et... c'est exactement ce que j'ai fait. À la lettre. Sans tenir compte des conséquences.

Phil Danville s'approcha et lui donna une tape amicale dans le dos.

— Une belle pagaille, Jim. Vous vous êtes vraiment surpassé !

— Merci, Phil, murmura Jim Briskin.

Il se sentait las. Il salua les caméramen d'un signe de tête, puis, accompagné de Phil Danville, il alla se joindre aux gros bonnets du parti qui attendaient au fond du studio.

— J'ai besoin d'un bon verre, déclara Jim aux gens présents qui lui tendaient chaleureusement la main. Je le mérite bien.

Je me demande ce que l'opposition va faire, maintenant, songea-t-il. Que peut dire Bill Schwarz ? Rien, en fait. J'ai soulevé le couvercle et on ne peut plus le rabattre. Maintenant que tout le monde sait qu'il y a un endroit où l'on peut émigrer, les gens vont s'y ruer. Par millions. Les entrepôts seront vidés, Dieu merci. Ils auraient dû l'être il y a belle lurette.

Domage, songea-t-il soudain, que je ne l'aie pas appris avant de relancer publiquement le programme planétaire de Bruno Mini. J'aurais pu éviter ça... en même temps que la rupture avec Sal. Mais ce qui est fait, est fait. Enfin, se dit-il, *je vais être élu*.

Dorothy Gill lui dit doucement :

— Jim, je crois que ça y est.

— Oui, je crois bien, opina Phil Danville en arborant un sourire d'extase. Qu'est-ce que tu dis de cela, Dotty ? Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, hein ? Comment as-tu mis la main sur cette information à propos du DT, Jim ? Ça a dû te coûter...

— Oui. Ça ne m'a que trop coûté. Mais je serais prêt à payer le double.

— À propos de bon verre, dit Phil, il y a un bar, au coin ; je l'ai remarqué en venant. Allons-y.

Il se dirigea vers la porte et Jim Briskin le suivit, les mains enfoncées dans les poches de son manteau.

Il découvrit que le trottoir était encombré d'une foule de gens qui lui faisaient des signes et l'acclamaient ; il leur rendit leurs saluts en remarquant qu'il y avait des Blancs aussi bien que des Cols parmi eux. Un bon signe, songea-t-il, tandis que le petit groupe s'avancait pas à pas à travers la presse, les policiers municipaux de Chicago leur frayant un passage jusqu'au bar qu'avait repéré Phil Danville.

À travers la foule, une petite rouquine vêtue d'un pyjama d'intérieur en fourrure de wub à la mode chez les filles du satellite de la Porte d'Or se glissa péniblement jusqu'à lui.

— Monsieur Briskin... lança-t-elle, hors d'haleine.

Il s'arrêta à contrecœur en se demandant qui elle était et ce qu'elle désirait. L'une des filles de Thisbe Olt, de toute évidence.

— Oui ? fit-il en lui souriant.

— Monsieur Briskin, reprit la petite rousse essoufflée, on raconte quelque chose à bord du satellite – George Walt sont en combine avec Verne Engel, le type du PUR. Elle saisit anxieusement le bras de Jim et l'arrêta. Ils vont vous assassiner ou quelque chose comme ça. Soyez prudent, je vous en prie. (Son visage était tendu par l'inquiétude.)

— Quel est votre nom ? lui demanda Jim.

— Sparky Rivers. Je... j'y travaille, monsieur Briskin.

— Merci, Sparky. Je me souviendrai de vous. Un jour, je vous donnerai peut-être un poste de ministre. Il continua à lui sourire, mais elle ne lui rendit pas la politesse. Je ne fais que plaisanter. Ne soyez pas si abattue.

— Je crois qu'ils vont vous tuer.

— Peut-être bien.

Il haussa les épaules. C'était dans le domaine du possible. Il se pencha en avant et déposa un baiser rapide sur le front de Sparky.

— Prenez soin de vous aussi, lui dit-il, et il se remit à avancer en compagnie de Phil Danville et Dorothy Gill.

Au bout d'un moment, Phil demanda :

— Qu'allez-vous faire, Jim ?

— Rien. Que puis-je faire ? Attendre, je suppose. Aller boire ce verre.

— Il va falloir vous protéger, dit Dorothy Gill. Si quoi que ce soit vous arrive... que ferons-nous, alors ? Nous autres ?

Jim Briskin répondit :

— L'émigration sera toujours là, même sans moi. Vous pourrez toujours réveiller les gens congelés. Comme le dit la *Cantate 140* de Bach, *Wachet auf*. Dormeurs, éveillez-vous ! Ce devra être dorénavant votre mot d'ordre.

— Voilà le bar, dit Phil Danville.

Un policier tint la porte ouverte devant eux et ils entrèrent à la queue leu leu.

— C'était rudement gentil de la part de cette fille de m'avertir, dit Jim Briskin.

À proximité, la voix d'un homme déclara :

— Monsieur Briskin ? Je suis Lurton Sands Jr. Peut-être me connaissez-vous par les journaux de ces jours-ci.

— Oh ! oui, fit Jim, surpris de le voir ; il lui tendit la main. Je suis enchanté de faire votre connaissance, docteur Sands. Je tiens à...

— Puis-je parler, je vous prie ? fit Sands. J'ai quelque chose à vous dire. À cause de vous, ma vie et deux décennies de travail humanitaire ont été gâchées. Ne répondez rien ; je ne désire pas

discuter avec vous. Je vous le dis pour que vous compreniez pourquoi je...

Sands plongea la main dans la poche de sa veste. Il tint soudain un pistolet laser pointé directement sur la poitrine de Jim Briskin.

— Je ne comprends pas bien ce qui a pu vous choquer dans mon dévouement aux malades et vous forcer à vous tourner contre moi, mais tout le monde a fait de même ; alors, pourquoi pas vous ? Après tout, monsieur Briskin, quel meilleur but vous assigner sinon de ruiner le mien ?

Il appuya sur la détente. Le pistolet ne fonctionna pas, et Lurton Sands le fixa, incrédule.

— C'est ma femme. Il avait presque l'air de s'excuser. Elle a manifestement enlevé la cartouche d'énergie. De toute évidence, elle a pensé que j'essaierais de l'utiliser contre elle.

Il jeta le pistolet.

Au bout d'un instant, Jim Briskin demanda d'une voix rauque :

— Eh bien, et maintenant, docteur ?

— Rien, Briskin. Rien. Si j'avais eu plus de temps, j'aurais vérifié mon pistolet, mais j'ai dû faire vite pour vous trouver ici avant que vous ne partiez. C'est un discours tout à fait héroïque que vous avez prononcé là ; ça donnera certainement à la plupart des gens l'impression que vous tentez d'alléger les problèmes de l'homme... quoique vous et moi sachions bien ce qu'il en est. Au fait... Est-ce que vous réalisez que vous ne pourrez pas réveiller *tous* les cryos ? Vous ne pourrez tenir cette promesse parce qu'il y en a qui sont morts. C'est moi qui en suis responsable. Il y en a environ quatre cents.

Jim Briskin le regarda fixement.

— C'est vrai. J'ai eu accès aux entrepôts du Dep. De la SSS. Vous savez ce que ça veut dire ? Chaque organe que j'ai prélevé a entraîné la mort d'un humain... quand le moment sera venu de le réveiller, bien sûr. Mais il faut bien abattre ses cartes tôt ou tard, n'est-ce pas ?

— Vous feriez ça ?

— *J'ai fait ça*, corrigea Sands. Mais souvenez-vous de ceci : *je n'ai tué que potentiellement*. Alors qu'en échange, j'ai sauvé

quelqu'un à l'instant même, quelqu'un de conscient et de vivant dans le présent, quelqu'un dont la vie dépendait totalement de mon habileté.

Deux agents de la police de Chicago se frayèrent un chemin jusqu'à lui ; le docteur Sands, furieux, se débattit, mais les policiers le tenaient fermement, le coinçant entre eux deux. Très pâle.

Phil Danville lâcha :

— Ça... a bien failli se produire, Jim. Non ?

Il se plaça volontairement entre Jim Briskin et le docteur Sands, protégeant ainsi Briskin.

— Le cours de l'histoire vient de changer.

— Oui, parvint à dire Jim.

Il dodelina de la tête, la bouche sèche. Il se sentait résigné, au fond. Si Lurton Sands n'avait pas réussi à le tuer, il était certain que quelqu'un y parviendrait, avec le temps. C'était bien trop facile. La technologie en matière d'armement s'était trop perfectionnée dans les cent dernières années ; tout le monde le savait, et maintenant, l'assassin n'avait même pas besoin de se trouver dans le voisinage. Comme avec la magie noire, on pouvait agir à distance. Les instruments étaient bon marché et à la portée de presque tout le monde... même, ainsi que l'avait prouvé l'histoire, du menu fretin ignorant, inutile, sans ami ni fortune, ni même dessein ou cause politique précis.

L'incident avec Lurton Sands n'était qu'un signe avant-coureur.

— Eh bien ? fit Phil Danville ; puis, il soupira : Je crois qu'on n'a plus qu'à continuer. Qu'est-ce que vous voulez boire ?

— Un *Russe noir*, décida Jim au bout d'un instant. De la vodka et...

— Je sais, l'interrompit Phil.

Le visage toujours marqué par la peur et la tristesse, il se dirigea en chancelant vers le comptoir pour passer la commande. Jim déclara à Dorothy Gill :

— Même s'ils m'abattent, j'aurai fait mon devoir. Je ne cesse de me répéter cela, de toute façon. J'ai annoncé la nouvelle de la découverte du DT, et c'est suffisant.

— Vous le pensez vraiment ? demanda-t-elle. Êtes-vous à ce point fataliste à propos de vos chances ?

Elle regardait fixement Briskin.

— Oui, finit-il par répondre. Et c'était aussi bien.

J'ai comme l'impression, songea-t-il, que ce n'est pas cette fois-ci qu'un Noir accédera à la présidence.

Son contact au sein du PUR était un individu nommé Dave de Winter. De Winter s'était joint au mouvement dès sa création et n'avait cessé d'être en liaison avec Tito Cravelli. Pour l'instant, de Winter révélait à la hâte à son employeur la dernière – et très pressante – nouvelle.

— Ils vont tenter le coup ce soir. Le type qui va agir ne sera pas membre du parti, en fait. Il s'appelle Herb Lackmore ou Luckmore, et avec l'équipement qu'ils lui fourniront, il n'aura pas besoin d'être bon tireur.

De Winter ajouta :

— Il aura ce qu'ils appellent un *galet*, et ça a été payé par George Walt, les deux mutants qui possèdent la Porte d'Or.

Tito Cravelli lâcha :

— Je vois. (Mon poste de ministre de la Justice m'échappe, se dit-il.) Où puis-je trouver actuellement ce Lackmore ?

— Chez lui, à Oakland, en Californie. Il est probablement en train de dîner ; il est six heures, là-bas.

Tito Cravelli sortit de son coffre personnel un fusil laser haute puissance à lunette et démontable ; il le dissimula à l'intérieur de sa poche. Ce genre d'arme était tout à fait illégal, mais la chose importait peu, désormais ; ce que Cravelli avait l'intention de faire était contraire à la loi, quelle que fût l'arme utilisée.

Mais il était déjà trop tard pour retrouver ce Lackmore, ou ce Luckmore. Lorsqu'il aurait atteint la côte Ouest, Lackmore serait certainement parti intercepter Jim Briskin ; Cravelli et Lackmore se croiseraient sans doute. Autant repérer Briskin et se tenir à proximité pour stopper Lackmore lorsqu'il apparaîtrait. Malheureusement, Herb Lackmore n'aurait pas besoin de se montrer, avec le type d'arme que les deux mutants

lui avaient fournie. Il pouvait très bien demeurer à quinze kilomètres de là... et atteindre quand même Jim Briskin.

Il faut que George Walt le rappellent, décida Cravelli. C'est la seule méthode sûre... et encore n'est-elle que *relativement* sûre.

Il va falloir que j'aille sur le satellite, se dit-il. Tout de suite, si je veux arriver à quelque chose. Les mutants George Walt ne l'attendraient pas ; ils n'avaient aucune idée de ses liens avec Jim Briskin – du moins l'espérait-il. Il avait également trois personnes qui travaillaient pour lui à bord du satellite, trois filles. Ce qui lui donnait trois points d'attache – ou trois refuges – dans la place. Lorsqu'il se serait occupé de George Walt, cela pourrait bien lui sauver la vie.

Cela, bien sûr, si George Walt ne voulaient pas traiter avec lui, s'ils choisissaient de combattre. Dans un combat, ils auraient le dessous ; Tito Cravelli était un tireur émérite. D'autre part, il bénéficierait de l'effet de surprise.

Où se trouvait actuellement le satellite des Moments de Félicité de la Porte d'Or ? Il prit le journal et chercha la page des spectacles. S'il était, disons, au-dessus de l'Inde, il n'avait aucune chance ; il ne pourrait contacter à temps les deux frères.

Le satellite des Moments de Félicité de la Porte d'Or, suivant l'horaire du journal, se trouvait au-dessus de l'Utah. En jetaxi, il pouvait y être en trois quarts d'heure. Cela lui laissait suffisamment de temps.

— Merci beaucoup, dit-il à Dave de Winter, qui se tenait au milieu du bureau, l'air emprunté dans son splendide uniforme vert et argent du PUR. Retourne chez Engel et je reprendrai contact avec toi.

Il quitta aussitôt son bureau et dévala l'escalier. Il fut bientôt en route pour le satellite. Lorsque le jetaxi eut atterri, Cravelli se rua sur la rampe, acheta un billet à la réceptionniste nue aux cheveux d'or, puis franchit la porte n°5 pour chercher la chambre de Francy. Numéro 705, croyait-il – mais la tension lui mettait les idées sens dessus dessous. Il y avait cinq mille portes à examiner, couloir après couloir – et autour de lui, les photos animées des filles se contorsionnaient et gazouillaient en vue de capter son attention et de l'inciter à jouir de mille plaisirs.

Il faut que je consulte le catalogue du satellite décida-t-il. Son temps était précieux, mais c'était la seule solution. Il s'engagea fiévreusement dans le couloir et finit par arriver à l'immense tableau-répertoire illuminé, aux noms qui s'éclairaient et s'éteignaient tandis que les chambres se vidaient et s'emplissaient au fur et à mesure des allées et venues des clients. C'était la 507, et elle était libre. Lorsqu'il ouvrit la porte, Francy lui lança un professionnel « bonjour ! » et se redressa, puis clignant des yeux, elle le reconnut.

— Monsieur Cravelli ? fit-elle d'une voix incertaine. Que se passe-t-il ? Elle se glissa hors du lit dans sa fine chemise bon marché et s'avança, hésitante, jusqu'à lui, découvrant son corps beau et nu. Que puis-je faire pour vous ? Est-ce que vous êtes ici pour...

— Pas pour le plaisir. Boutonne cette chemise et écoute-moi. Y a-t-il un moyen de faire monter ici George Walt ?

Francy réfléchit.

— Normalement, ils ne rendent jamais visite aux nids. Je...

— Et si tu avais des ennuis ? Si un client refusait de payer ?

— Non. C'est un videur qui viendrait. Mais George Walt arriveraient s'ils pensaient que le F.B.I. ou un autre corps de police s'était déplacé pour nous arrêter. Elle désigna un bouton perdu sur le mur. Prévu pour ces cas urgents. La police est une vraie obsession chez eux. Ils sont persuadés qu'elle fera une descente ici un jour ou l'autre – ils ne doivent pas avoir la conscience tranquille. Le bouton est relié à leur grand bureau.

— Appuie sur le bouton, dit Cravelli en sortant son laser, et il s'assit sur le lit de Francy et se mit à assembler son arme.

Des minutes s'écoulèrent.

Debout à côté de la porte, mal à l'aise, attentive, Francy demanda :

— Que va-t-il se passer, monsieur Cravelli ? J'espère que personne...

— Silence ! dit-il sèchement.

La porte de la chambre s'ouvrait.

Les mutants George Walt se tenaient sur le seuil, une main sur la poignée, les trois autres serrant de petits tubes métalliques.

Tito Cravelli pointa le fusil laser.

— Je n'ai pas l'intention de vous tuer tous les deux, mais un seul. L'autre ne possédera plus qu'un demi-cerveau, un œil mort et un corps en décomposition, attaché à lui. Je ne crois pas que vous apprécieriez. Est-ce que vous pouvez me menacer de quelque chose d'aussi terrible ? J'en doute !

Après un silence, l'un d'eux – il ne savait pas lequel – demanda :

— Que... désirez-vous ?

Le visage se contorsionnait, livide. Les deux yeux inquiets ne se mouvaient plus de concert, l'un fixait Tito, l'autre son fusil.

— Entrez et fermez la porte.

— Pourquoi ? demandèrent George Walt. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Entrez et vous saurez, dit patiemment Tito.

Ils s'avancèrent vers Tito, serrant toujours leurs trois petits tubes métalliques.

— Ici George, ne tarda pas à dire la tête. Qui êtes-vous ? Soyons raisonnables ; si vous êtes mécontent des services de cette femme...

— Non, tu ne vois pas que c'est un hold-up ? s'interrompit la tête au moment où l'autre frère prit le contrôle du système vocal. Il est venu nous cambrioler ; il a amené son arme, non ?

— Vous allez entrer en contact avec Verne Engel. Et il va entrer en contact avec son homme de main, Herb Lackmore. Vous allez tous les trois rappeler Lackmore. Nous agirons à partir de votre bureau ; de toute évidence, nous ne pouvons appeler à partir de ce nid. Il s'adressa à Francy :

— Vas-y, ouvre la route. Allons-y vite. Nous n'avons pas trop de temps.

Le sphincter de son pylore se mit à se contracter ; il serra les dents et ferma un instant les yeux. Un tube passa soudain au ras de sa tête en sifflant. Tito Cravelli lâcha un coup de laser sur George Walt. L'un des deux corps, touché à l'épaule, s'affaissa ; il était blessé, mais toujours vivant.

— Vous voyez ? Ce serait terrible pour celui qui survivrait.

— Oui, fit la tête en s'agitant en une caricature grotesque de dodelinement. On vous obéit, qui que vous soyez. On va appeler Engel ; on va tout arranger.

La frayeur rendait globuleux les deux yeux fixés chacun sur un point différent. Celui de droite, du même côté que la blessure du laser, était devenu opaque sous l'effet de la douleur.

— Très bien, fit Tito Cravelli.

Je peux encore être ministre de la Justice, songea-t-il. Sous la menace de son laser, George Walt se dirigèrent vers la porte.

L'arme qui avait été fournie à Herb Lackmore comprenait une coûteuse réplique des ondes encéphaliques de Jim Briskin. Il lui suffisait de la placer à quelques kilomètres de Briskin, de tourner la poignée et enfin d'appuyer sur le détonateur.

Il s'agissait à ses yeux d'un mécanisme qui procurait peu, sinon aucune satisfaction personnelle. Il n'en réaliserait pas moins le but souhaité, et c'était cela qui importait, en fin de compte. Cette arme lui assurerait également une sécurité, sinon totale, tout au moins optimale.

À cet instant, à vingt et une heures, Jim Briskin était assis dans sa chambre d'un étage du Galton Plaza Hôtel, à Chicago, en conférence avec son équipe de conseillers ; des manifestants du PUR qui défilaient devant cet hôtel de grand luxe l'avaient vu entrer et avaient averti Lackmore.

J'agirai à vingt et une heures quinze précises, décida Lackmore. Il était assis à l'arrière d'une roue qu'il avait louée, et le mécanisme assemblé se trouvait à côté de lui ; il n'était pas plus gros qu'un ballon de rugby, mais il était plutôt pesant. Son léger bourdonnement sonnait faux.

Je me demande d'où proviennent les fonds qui ont payé cet appareil, se demanda-t-il. Parce que ces trucs coûtent bonbon, à ce que j'ai lu.

Quelques minutes plus tard, il était en train de procéder aux derniers ajustements lorsque deux silhouettes sombres et massives se matérialisèrent sur le trottoir à proximité de la roue. Les silhouettes avaient l'air de porter un uniforme vert et argent qui luisait légèrement, tel un clair de lune.

Prudemment, avec une méfiance quasi surnaturelle, Lackmore fit descendre la vitre de sa roue.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il aux deux membres du PUR.

— Sors, fit brusquement l'un d'eux.

— Pourquoi ?

Lackmore resta figé et ne bougea pas. Il ne le pouvait.

— Il y a eu un changement de plans. Engel vient de nous appeler par radio. Tu dois nous rendre le *galet*.

— Non.

Visiblement, le PUR avait craqué au dernier moment ; il ne savait pas exactement pourquoi, mais le fait était là. L'assassinat n'aurait pas lieu comme prévu – c'était tout ce qu'il savait, tout ce qui l'intéressait. Il se mit rapidement à visser le détonateur.

— Engel a dit de laisser tomber ! hurla l'autre homme. Tu saisis ?

— Oui oui, je saisis, fit Lackmore tout en cherchant à tâtons le bouton de mise à feu.

La portière s'ouvrit soudain à la volée. L'un des agents du PUR le saisit par le col, le souleva de son siège et, sous une averse de coups de pied et de poing, le tira sur le trottoir. L'autre s'empara du *galet*, la précieuse arme, et dévissa rapidement le détonateur d'une main experte.

Lackmore mordait, se débattait de toutes ses forces.

Mais c'était peine perdue. L'homme avec le *galet* avait déjà disparu dans la nuit ; il s'était évanoui avec l'arme, emportant avec elle tous les sombres espoirs de Lackmore.

— Je vais vous tuer, haleta puérilement Lackmore en luttant contre le gros homme puissant qui le tenait.

— Tu ne vas tuer personne, petit, répondit l'homme, et il augmenta sa pression sur la gorge de Lackmore.

Le combat n'était pas égal ; Herb Lackmore n'avait aucune chance. Il y avait trop longtemps qu'il était assis derrière un bureau, ou debout derrière un comptoir.

Calmement, avec un plaisir évident, l'agent du PUR se mit à le réduire en chair à pâté.

Pour quelqu'un de soi-disant voué au culte de la non-violence, il s'en tira remarquablement bien.

Du bureau des deux mutants, tapissé de moquette en duvet de scarabélan de Titan, Tito Cravelli vidéophona à Jim Briskin au Galton Plaza Hôtel à Chicago.

— Est-ce que vous allez bien ? lui demanda-t-il.

L'une des infirmières du satellite des Moments de Félicité de la Porte d'Or tentait vainement de panser le frère blessé avec un greffon de synthèse ; elle travaillait en silence, Cravelli pointant toujours le laser sur eux. Francy, près de la porte, était armée d'un pistolet que Tito avait découvert dans le bureau des deux frères.

— Je vais très bien, répondit Briskin, interdit.

Il avait aperçu George Walt derrière Tito.

Tito reprit :

— Je tiens un serpent par la queue et je ne peux le lâcher. Avez-vous des suggestions ? J'ai évité votre assassinat, mais comment diable vais-je sortir d'ici ?

Il commençait à s'inquiéter sérieusement. Après avoir médité quelques instants, Briskin répondit :

— Je pourrais demander à la police de Chicago de...

— Allez-y, fit Cravelli, moqueur. Elle ne viendra pas. (Il en avait la certitude.) Sa juridiction ne s'étend pas jusqu'ici ; la chose a été testée à maintes reprises : le satellite ne fait pas partie des États-Unis, et encore moins de Chicago.

Briskin répondit :

— Très bien. Je peux vous envoyer quelques volontaires du parti pour vous aider. Ils iront où je leur dirai. Nous en avons quelques-uns qui se sont heurtés dans les rues à l'organisation d'Engel ; ils sauront sans doute exactement que faire.

— Voilà qui est mieux, fit Cravelli, soulagé.

Mais son estomac le torturait toujours ; il avait peine à supporter la douleur et il se demanda s'il y aurait moyen d'obtenir un verre de lait.

— C'est trop pour moi ; je n'en peux plus. Et je n'ai pas dîné. Qu'ils rappellent en vitesse, autrement, franchement, je vais craquer. J'avais pensé à faire quitter le satellite à George Walt, mais je crains de ne pas parvenir à les amener à la piste. Il nous faudrait rencontrer un trop grand nombre d'employés de la Porte d'Or.

— Vous êtes actuellement juste au-dessus de N'York. Il ne faudra donc pas longtemps pour qu'ils vous rejoignent. Combien en voulez-vous ?

— Au moins toute une fusée. En fait, autant que vous pouvez vous le permettre. Vous ne voulez pas perdre votre futur ministre de la Justice, n'est-ce pas ?

— Pas particulièrement.

Briskin avait l'air calme, mais ses yeux sombres brillaient. Méditatif, il tira sur sa grande moustache en guidon de vélo.

— Peut-être que je les accompagnerai, décida-t-il.

— *Pourquoi ?*

— Pour m'assurer que vous vous en tiriez.

— Vous êtes libre. Mais je ne vous le recommande pas. Le climat est plutôt brûlant, par ici. Est-ce que vous connaissez une des filles du satellite qui pourrait vous conduire jusqu'au bureau de George Walt ?

— Non. Soudain, une expression bizarre apparut sur le visage de Jim. Attendez ! J'en connais une. Elle était à Chicago aujourd'hui, mais peut-être est-elle remontée.

— Probablement. Elles montent et redescendent comme des vers luisants. Courez donc le risque, alors. Au revoir. Et ouvrez l'œil.

Il raccrocha.

Comme il se dirigeait vers le jet-bus rempli de volontaires LR, Jim Briskin se trouva face à deux silhouettes familières.

— Tu ne peux pas aller sur le satellite, lui dit Sal Heim en l'arrêtant. À ses côtés, Patricia, l'air soucieux, frissonnait dans son long manteau sous le vent vespéral qui soufflait des lacs. C'est trop dangereux... Je connais George Walt mieux que toi – tu te rappelles ? Après tout, je t'avais préparé un arrangement avec eux ; ce devait être ma contribution.

— Si tu y vas, Jim lui dit-elle, tu ne reviendras pas. Je le sais. Reste ici, avec moi.

Elle saisit son bras, mais il s'écarta.

— Il faut que j'y aille, lui dit-il. Mon homme de main s'y trouve et il faut que je desserre l'étau ; il a trop fait pour moi pour l'abandonner là-haut.

— J'irai à ta place, dit Sal Heim.

— Merci.

C'était une offre honnête et généreuse. Mais... il devait payer Tito Cravelli en retour de ce qu'il avait accompli ; de toute évidence, il lui fallait s'assurer personnellement que Tito sortît sain et sauf du satellite de la Porte d'Or. C'était aussi simple que ça.

— Le mieux que je puisse t'offrir, c'est de nous accompagner. Il parlait d'un ton ironique.

— Très bien, opina Sal. Je viens avec toi.

Il s'adressa à Pat :

— Toi, tu restes ici. Si nous revenons, ce devrait être bientôt – ou bien nous ne reviendrons pas. Allons-y, Jim.

Il monta les marches du jet-bus et rejoignit les autres.

— Prends garde à toi, dit Pat à Jim Briskin.

— Qu'as-tu pensé de mon discours ? lui demanda-t-il.

— J'étais dans ma baignoire ; je n'en ai entendu qu'une partie. Mais je *crois* que c'est ton meilleur. Sal l'a également dit, et il l'a entendu en entier. Il sait maintenant qu'il a commis une terrible erreur ; il aurait dû rester avec toi.

— Dommage en effet.

— Tu ne dis rien du genre « mieux vaut tard... »

— D'accord. Mieux vaut tard que jamais.

Il se détourna et suivit Sal Heim à l'intérieur du jet-bus. Il l'avait dit, mais ce n'était pas vrai. Trop de choses s'étaient passées ; quand il est trop tard, il est trop tard. Lui et Sal étaient séparés pour toujours. Et tous deux le savaient... ou plutôt le redoutaient. Ils recherchaient instinctivement un rapprochement sans avoir la moindre idée de la façon de procéder.

Tandis que le jet-bus s'élevait rapidement en pivotant sur lui-même, Sal se pencha vers Jim et lui dit :

— Tu as accompli beaucoup de choses depuis la dernière fois que je t'ai vu, Jim. Je désire te féliciter. Et je ne fais pas d'ironie. Loin de là.

— Merci, dit rapidement Jim Briskin.

— Mais tu ne me pardonneras jamais de t'avoir donné ma démission au moment où je l'ai fait, hein ? À vrai dire, je ne puis vraiment t'en vouloir.

Sal se tut alors.

— Tu aurais pu être ministre des Affaires étrangères, dit Jim.
Sal opina.

— Le vent souffle où il veut. De toute façon, j'espère que tu gagneras, Jim. Je sais que oui, après ce discours ; c'était certes un chef-d'œuvre de promesses à tout le monde – un milliard de poules dorées à un milliard de pots dorés. Inutile de dire que je pense que tu seras un superbe président. Un dont on pourra vraiment être fiers. Il lui lança un sourire chaleureux. J'espère que je ne te dégoûte pas ?

Le satellite des Moments de Félicité se trouvait droit devant eux ; au centre du terrain d'atterrissage en forme de sein, le mamelon rose qui clignotait guida leur véhicule, invitation mammaire faisant des signes à chacun. Le principe du Yin, en plein espace, gonflé à une proportion cosmique.

— C'est un miracle que George Walt puissent marcher, dit Jim. De la façon dont ils sont unis à la base du cou. Ça doit être rudement inconmode.

— Où veux-tu en venir ?

Sal avait maintenant l'air tendu et irritable.

— Nulle part. Mais l'on pourrait penser que l'un aurait sacrifié l'autre depuis longtemps, pour le caractère pratique de la chose.

— Tu ne les as jamais vus ?

— Non. (Briskin n'avait jamais été sur le satellite.)

— Ils s'aiment bien.

Le jet-bus se plaça sur le terrain d'atterrissage du satellite ; la rotation de celui-ci provoquait un flux magnétique continu suffisant pour retenir des petits engins et Jim Briskin songea : c'est là que nous avons commis une erreur. Nous n'aurions jamais dû laisser cet endroit devenir attractif – dans tous les sens du terme. Cela avait été stupide de leur part, mais il n'avait guère eu le choix en la circonstance. Peut-être Pat a-t-elle raison, pensa-t-il. Peut-être que Sal Heim et moi, nous ne reviendrons jamais. Cette idée ne le séduisait guère ; le satellite de la Porte d'Or n'était pas du tout le genre d'endroit où il désirait finir ses jours. Quelle ironie que je doive y aller maintenant pour la première fois, dans ces circonstances, se dit-il.

Les portes coulissèrent avec l'arrêt du jet-bus.

— Nous y voilà, dit Sal Heim en se levant rapidement. Et on y va !

Il accompagna les volontaires du parti en direction de la sortie la plus proche. Au bout d'un instant, Jim Briskin suivit le mouvement.

À la porte d'entrée, la jolie réceptionniste de service – une brune dévêtue – leur lança de toutes ses dents un sourire éclatant.

— Vos billets, s'il vous plaît.

— Nous sommes nouveaux, lui dit Sal Heim en sortant son portefeuille. Nous paierons en liquide.

— Y a-t-il une fille à qui vous désiriez rendre visite en particulier ? demanda-t-elle en plaçant l'argent dans sa caisse.

Jim Briskin répondit :

— Une fille qui s'appelle Sparky Rivers.

— *Vous tous ?* La réceptionniste cligna les yeux puis haussa élégamment ses épaules nues. Très bien, messieurs. *De gustibus non disputandwn est.* Porte 3. Attention où vous marchez et ne vous bousculez pas, s'il vous plaît. Elle est dans la chambre 395.

Elle indiqua la porte 3 et le petit groupe marcha dans cette direction.

Derrière la porte 3, Jim Briskin aperçut des rangées de panneaux brillants et dorés ; au-dessus de certains luisaient des lumignons et il comprit que ces chambres ne contenaient aucun client. Sur chaque porte se trouvait la photo animée de la fille correspondante ; les images les interpellaient, enjôleuses, suppliantes, tandis qu'ils poursuivaient leur chemin, à la recherche de la porte 395.

— Bonjour !

— Salut, beau gosse.

— Viens vite. Je t'attends...

— Alors, comment vas-tu, toi ?

Sal Heim lança :

— C'est par là. Mais tu n'as pas besoin d'elle Jim ; je peux te mener jusqu'à leur bureau.

Est-ce que je peux te faire confiance ? se demanda silencieusement Jim Briskin.

— Très bien, fit-il. (Et il espéra avoir fait le bon choix.)

— Cet ascenseur, dit Sal. Appuie sur le bouton C.

Il entra dans l'ascenseur ; le reste du groupe le suivit se serrant au maximum. Plus de la moitié dut rester dans le couloir.

— Suivez-nous, leur lança Sal. Dès que vous le pourrez.

Jim toucha le bouton C et la porte de l'ascenseur coulissa en silence.

— Je suis déprimé, dit-il à Sal. Je ne sais pas pourquoi.

— C'est cet endroit. Ça ne te convient pas du tout, Jim. Par contre, si tu étais représentant en cravates, en porcelaines ou en mobiles poreux, là, ça te plairait. Tu y serais tous les jours, si ta santé te le permettait.

— Je ne crois pas. Quel que fût mon travail.

C'était contraire à son éthique — son esthétique — personnelle. La porte de l'ascenseur s'écarta en coulissant.

— Nous y voilà. Voici le bureau particulier de George Walt, annonça Sal prosaïquement.

Il sortit de l'ascenseur.

— Salut George Walt, lança-t-il.

Les deux mutants étaient assis à leur grand bureau en merisier, sur le large sofa spécial. L'un des corps était flasque comme un sac vide et l'un des yeux était glauque et éteint, comme fixé sur le néant. D'une voix aiguë, la tête lança :

— Il est en train de mourir ! Je pense même qu'il est mort ; vous savez qu'il est mort !

L'œil en vie regarda avec malveillance Tito Cravelli qui se tenait avec son fusil laser de l'autre côté de la pièce. En désespoir de cause, l'une des mains vivantes poussa le bras inerte et pendant de l'autre corps.

— Dis quelque chose ! cria la tête.

Avec d'énormes difficultés, le corps vivant se mit sur pied ; son compagnon, silencieux, se balançait contre lui et, horrifié, il repoussa le pesant sac sans vie.

Un faible spasme de vie agita le sac pendillant ; il n'était pas tout à fait mort. Sur le visage du frère indemne apparut un fol

espoir. Il se mit aussitôt à trébucher grotesquement en direction de la porte.

— Cours ! bêla la tête en tentant maladroitement l'évasion. Tu peux y arriver ! lança-t-elle à son compagnon encore en vie.

La créature à quatre jambes si bizarrement assemblée renversa à la porte les volontaires surpris ; ils s'affalèrent en un cafouillage indescriptible, les mutants parmi eux, poussant des cris d'orfraie tandis que le corps blessé entraînait sous lui le corps valide.

Jim Briskin plongea vers George Walt au moment où ceux-ci se redressaient. Il saisit un bras et tint bon.

Le bras se détacha.

Briskin continua à le tenir tandis que George Walt trébuchaient pour sortir dans le couloir. Il baissa alors les yeux sur le bras.

— Ce truc est artificiel. Il le tendit à Sal Heim.

— En effet, opina froidement Sal.

Il jeta le bras et se lança rapidement à la poursuite de George Walt ; Jim l'accompagna et ils suivirent ensemble les mutants le long du couloir à l'épaisse moquette. L'organisme à trois bras se déplaçait avec peine, se heurtant lorsque les deux corps s'écartaient l'un de l'autre pour se rabattre ensuite brutalement. Il s'écroula et Sal Heim saisit le corps de droite par la taille.

Le corps tout entier se détacha, bras, jambes et tronc. Mais sans la tête. L'autre corps – avec la tête unique – si incroyable que cela pût paraître, parvint à se relever et repartir.

George Walt n'étaient pas du tout des mutants. C'étaient – il était – un individu normalement constitué. Jim Briskin et Sal le regardèrent s'éloigner, les deux jambes fonctionnant vigoureusement, les bras en balancier.

Au bout d'un long moment, Jim déclara :

— Sor... sortons d'ici.

— D'accord.

Jim opina du chef et se retourna vers les volontaires du parti qui étaient sortis un à un dans le couloir. Tito Cravelli émergea du bureau, le fusil à la main ; il aperçut le tronc manchot qui avait été une moitié des mutants et leva rapidement les yeux

avec un air de compréhension tandis que la portion restante disparaissait à un tournant du couloir.

— Nous ne les rattraperons plus, dit Tito.

— Nous ne *le* rattraperons plus, corrigea amèrement Sal Heim. Je me demande lequel des deux était synthétique, George ou Walt ? Et pourquoi avait-il fait ça ? Je ne comprends pas.

Tito répondit :

— Il y a longtemps, l'un d'eux a dû mourir.

Les deux hommes le regardèrent fixement.

— Bien sûr, fit calmement Tito. Ce qui s'est produit aujourd'hui a déjà dû arriver auparavant. C'étaient bel et bien des mutants, unis depuis la naissance, puis l'un des corps a péri et le survivant a rapidement fait construire la portion synthétique. Il n'aurait pu subsister seul sans cet arrangement symbiotique, car le cerveau... Il s'interrompt. Vous avez vu ce que ça a fait au survivant, à l'instant ; il a terriblement souffert. Imaginez ce que ça a dû être la première fois...

— Mais il a survécu, lui fit remarquer Sal.

— Tant mieux pour lui, dit Tito sans ironie. Franchement, j'en suis heureux pour lui ; il le mérite. Il s'agenouilla et inspecta le tronc. On dirait que c'est George. J'espère qu'il pourra le faire reconstruire à temps. Il se releva. Remontons jusqu'au terrain ; j'ai envie de quitter les lieux. Il frissonna. Et alors, je prendrai un verre de lait chaud écrémé. Un grand.

Les trois hommes suivis par la masse des volontaires revinrent jusqu'à l'ascenseur. Personne ne les arrêta. Dieu merci, le couloir était libre. Sans même une image pour les enjôler et leur jeter des œillades.

Lorsqu'ils furent de retour, Pat Heim, qui les attendait, dit aussitôt :

— Dieu merci ! Elle enlaça son mari et celui-ci la serra très fort contre lui. Que s'est-il passé ? Ça m'a semblé si long et, en fait, ça n'a pas été long du tout ; vous n'êtes restés absents qu'une heure.

— Je te raconterai plus tard, dit rapidement Sal. Pour l'instant, j'ai envie de me reposer.

— Peut-être devrais-je cesser de prôner la fermeture du satellite de la Porte d'Or, dit soudain Jim.

— Quoi ? fit Sal, sidéré.

— Je me suis peut-être montré trop dur. Trop puritain. Je préférerais ne pas lui ôter son moyen de subsistance ; j'ai l'impression qu'il l'a mérité.

Pour l'instant, il se sentait tout engourdi, incapable de réfléchir véritablement. Mais ce qui l'avait le plus frappé, le plus transformé, ce n'était pas la vue de la séparation de George Walt en deux entités, l'une artificielle, l'autre réelle. C'était la révélation de Lurton Sands à propos des cryos endommagés.

Il y avait réfléchi et avait tenté de découvrir une échappatoire. De toute évidence, s'il fallait éveiller les cryos mutilés, autant que ce fut en dernier lieu. À ce moment-là, des organes de rechange seraient peut-être disponibles dans la banque d'organes de l'O.N.U. Mais il existait une autre possibilité, et il venait juste d'y penser. *L'existence double de George Walt prouvait que des organes entièrement artificiels pouvaient fonctionner.* Et cela laisse un espoir aux victimes de Lurton Sands, songea Jim Briskin. Il serait possible de traiter avec George Walt ; on le – ou plutôt les – laisserait tranquilles s'ils révélaient le secret de fabrication de leurs extraordinaires composants artificiels. C'était très probablement l'œuvre d'une firme ouest-allemande ; c'étaient les cartels dont l'expérience en ce domaine était la plus avancée. Mais ce pouvaient être également des ingénieurs sous contrat qui résidaient de façon permanente sur le satellite. En tout cas, quatre cents vies, c'était beaucoup, et elles méritaient quelques efforts. Elles méritaient n'importe quel arrangement avec George Walt, décida-t-il.

— Allons boire quelque chose de chaud, dit Pat. Je gèle. La clef en main, elle se dirigea vers la porte principale du quartier général du parti libéro-républicain. On se fera du café synthétique non toxique, à l'intérieur.

Tandis qu'ils attendaient que le café chauffe, Tito demanda :

— Pourquoi ne pas laisser le satellite périliter de lui-même ? Avec l'émigration, son marché se réduira *petit à petit*. C'est un peu ce que vous avez laissé entendre dans le discours de Chicago.

— J’y étais déjà allé, ainsi que tu le sais, fit Sal. Et ça ne m’a pas tué. Tito aussi, et ça ne l’a ni perverti ni tué.

— D’accord, d’accord, fit Jim. Si George Walt me laissent tranquille, je ferai de même en retour. Mais s’ils continuent à m’attaquer, ou s’ils ne veulent pas traiter pour la fabrication d’organes artificiels... il sera alors nécessaire d’agir. De toute façon, ce sont ces quatre cents cryos qui comptent avant tout.

— Le café est prêt, dit Pat en commençant à le verser.

Sal Heim en sirota quelques gouttes et dit :

— Il a l’air bon.

— Oui, opina Jim.

En fait, la tasse de café brûlant, synthétique et non toxique comme de bien entendu (seuls les Cols en dortoir des classes les plus basses buvaient du vrai café) était juste ce qu’il lui fallait. Il se sentit bien mieux.

Quoique l’heure fût des plus tardives, Myra Sands s’était décidée à appeler Art et Rachael Chaffy à leur dortoir. Elle était arrivée à une décision en ce qui les concernait, et le moment était venu de leur en faire part.

Lorsque l’appel vidéophonique eut atteint leur cabine publique, Mme Sands déclara :

— Désolée de vous déranger à cette heure, monsieur Chaffy.

— Ça ne fait rien, dit Art, l’air ensommeillé. Visiblement, ils étaient déjà couchés. De quoi s’agit-il ?

— Je pense que vous devriez foncer et avoir votre bébé.

— Vraiment ? Mais...

— Si vous aviez écouté le discours de Jim Briskin à Chicago, vous sauriez pour quelle raison. On aura bientôt besoin de nouvelles familles ; tout a changé. Je vous conseille donc de vous présenter au Développement Terrien pour obtenir la permission d’émigrer avec leur nouveau système. Autant que vous soyez parmi les premiers. Vous le méritez bien.

Interdit, Art Chaffy lâcha :

— Émigrer ? Vous voulez dire qu’ils ont fini par trouver un endroit ? On n’est plus obligés de rester ici ?

— Allez acheter un journal, fit patiemment Myra. Sortez tout de suite et trouvez-en un ; cherchez une machine à journaux et

lisez son discours. Il sera en première page. Ensuite, faites vos paquets.

Le DT va devoir vous accepter, se disait-elle, sûre de son fait. Après le discours de Jim Briskin, ils ne peuvent faire autrement.

— Chic, merci, madame Sands, marmonna Art Chaffy, tout époustouflé. Je vais en parler tout de suite à Rachael ; je vais la réveiller. Et... merci de nous avoir appelés.

— Bonne nuit, monsieur Chaffy. Et bonne chance. Satisfaite, Myra raccrocha.

Domage, songea-t-elle, qu'il n'y ait pas moyen de fêter ça. Malheureusement, plus personne n'est debout à cette heure-ci. Parce que c'est ça qu'il faudrait : une fête à tout casser.

Du moins pourrait-elle aller se coucher ce soir avec la conscience tranquille. Peut-être pour la première fois depuis des années.

Depuis soixante-dix ans, Leon Turpin dirigeait le grand groupe industriel qui comprenait l'entreprise du Développement Terrien. Turpin était un *géronte*, il avait cent deux ans et était toujours mentalement vigoureux quoique physiquement frêle. Pour un homme de son âge, le problème se situait dans le domaine des accidents imprévisibles ; une hanche fracturée ne se ressouderait jamais et le clouerait définitivement au lit.

Heureusement, aucun accident semblable ne lui était encore arrivé et, selon son habitude, c'est à huit heures qu'il arriva aux bureaux administratifs du DT, situés à Washington DC. Son chauffeur le déposa devant son entrée personnelle et il fut emporté par son ascenseur jusqu'à son étage personnel et sa constellation de cabinets à travers lesquels il se déplaçait en fauteuil tricycle électrique durant les heures de travail.

Ce jour-là, le vieux chef du DT avait peine à cacher sa nervosité tandis que l'ascenseur le montait au vingtième étage. La nuit dernière, il avait entendu quelqu'un, une sorte de candidat politique, discuter de ce que, jusqu'alors, Turpin avait pensé être le plus grand secret de sa corporation. On venait de passer les chaînes au TD. Anxieux, Leon Turpin tenta d'imaginer le moyen par lequel la fuite s'était produite. La politique est l'ennemie des entités économiques, médita-t-il. De nouvelles lois, des impôts de plus en plus lourds, des ingérences... et maintenant, ceci. Alors qu'en fait, il n'avait même pas eu l'occasion d'examiner cette nouvelle découverte.

Aujourd'hui, il se rendrait sur les lieux de ce pas en avant technologique. Il lui serait peut-être possible, si la chose était sans danger, de passer de l'autre côté.

Turpin aimait à voir ces choses-là de ses propres yeux. Autrement, il ne pouvait bien saisir ce qui se passait.

En sortant de l'ascenseur, il aperçut son assistant Don Stanley qui s'avavançait vers lui.

— Est-ce qu'on peut traverser ? demanda-t-il à Stanley. Est-ce que c'est sans danger ? Je veux voir ça.

Il sentait un profond désir monter en lui. Stanley, un homme corpulent, chauve, avec des lunettes d'écaille, répondit :

— Avant que vous fassiez ça, monsieur Turpin, je voudrais vous montrer les photographies d'étoiles qui y ont été prises. Il saisit le bras de Turpin. Asseyez-vous, monsieur, et discutons de ceci.

Déçu, Turpin déclara :

— Je ne veux pas voir de carte céleste ; je veux y aller.

Il s'assit cependant à côté de Stanley qui ouvrit une grande enveloppe en papier bulle.

— D'après ces cartes du ciel, dit Stanley, il s'avère qu'à l'origine, nous avons mal apprécié la situation.

— C'est la Terre, fit Leon Turpin. (Il se sentait fortement découragé.)

— Oui.

— Passée ou à venir ?

Stanley se frotta la lèvre inférieure et répondit :

— Ni l'une ni l'autre. Si vous examinez la carte que...

— Répondez-moi.

Il ne pouvait déchiffrer la carte céleste ; ses yeux n'étaient plus assez bons.

— Allons-y plutôt, dit Stanley, et je ferai de mon mieux pour vous expliquer. C'est absolument sans danger ; nos ingénieurs ont étayé la connexion, l'ont agrandie et renforcée, et nous envisageons d'augmenter la puissance énergétique.

— Vous êtes bien sûr que nous reviendrons ? demanda Turpin, grincheux. On m'a dit qu'une fille a tué quelqu'un.

Don Stanley répondit :

— Nous l'avons capturée. Un groupe de policiers de la compagnie est passé de l'autre côté ; heureusement, elle n'a pas tenté de lutter contre eux. Elle est à N'York, maintenant. C'est la police de l'État de New York qui la détient. Il aida Turpin à se remettre sur pied. En ce qui concerne cette carte du ciel, j'ai l'impression d'être un Babylonien quand je me mets à parler de

« corps célestes » et de leurs positions, mais... Il jeta un coup d'œil à Turpin. Il n'y a rien qui puisse la distinguer d'une photographie prise de notre côté du tube.

Ce que cela signifiait, Leon Turpin ne pouvait le dire. Il lâcha donc :

— Je vois, et il dodelina posément de la tête.

Il savait que son vice-président et son personnel administratif, Stanley compris, finiraient par tout lui expliquer.

— Je vais vous dire qui nous avons choisi pour vous accompagner de l'autre côté. Pour plus de sécurité, nous avons engagé Frank Woodbine.

Impressionné, Leon Turpin répondit :

— Bonne idée. C'est ce fameux explorateur spatial, n'est-ce pas ? Celui qui a été à Alpha du Centaure et à Proxima et... Il ne pouvait se rappeler le troisième système solaire qu'avait visité Woodbine ; non, sa mémoire n'était plus ce qu'elle avait été. C'est un expert dans la visite des autres planètes, acheva misérablement Turpin.

— Vous serez en bonnes mains, opina Stanley. Et je crois que Woodbine vous plaira. Il est compétent et intègre, bien que l'on ne sache jamais à l'avance ce qu'il va dire. Woodbine voit le monde d'une manière très personnelle.

— Ça me plaît. Bien sûr, vous avez averti nos gens des Relations publiques que Woodbine se trouve maintenant sur notre registre de paie.

— Absolument. Tous les médias auront envoyé des équipes pour vous observer avec Woodbine. Ne vous inquiétez pas, monsieur Turpin ; votre voyage de l'autre côté sera un événement.

Enthousiasmé, Leon Turpin gloussa de plaisir.

— Terrible ! Je crois que vous avez fait du bon travail, Don. Ce sera une aventure d'aller... Il s'interrompit, de nouveau embarrassé. Où avez-vous dit que c'est ? C'est la Terre, je comprends ça. Mais...

— Ce sera plus simple de vous le montrer que de vous en parler. Attendons donc d'y être.

— Oui, bien sûr.

Leon Turpin avait découvert qu'il était profitable de faire ce que lui disait Don Stanley ; il avait une confiance aveugle dans le jugement de Stanley. Et, avec l'âge, cette confiance augmentait encore. Au deuxième sous-niveau de l'usine du DT de Washington, Leon Turpin rencontra l'explorateur spatial Frank Woodbine dont il avait tant entendu parler. À sa très grande surprise, Woodbine était un homme svelte et coquet. Son visage était vif avec une petite moustache gominée et des yeux toujours en mouvement. Lorsqu'ils se serrèrent la main, celle de Woodbine était douce et légèrement moite.

— Comment êtes-vous devenu explorateur ? lui demanda Turpin de but en blanc ; il était trop âgé, trop expérimenté, pour tourner autour du pot.

Bégayant légèrement, Woodbine répondit :

— De mauvais gênes. Amusé, Turpin se mit à rire.

— Mais vous êtes doué. Tout le monde le sait. Que savez-vous de l'endroit où nous allons ?

Il avait aperçu le translateur où la brèche était ouverte. Il était entouré de chercheurs du DT, d'ingénieurs... et de gardes armés.

— Je sais peu de choses, répondit Woodbine. J'ai étudié les cartes célestes qui ont été réalisées, et je ne discute pas le fait qu'il s'agit de la Terre ; c'est une certitude.

Woodbine portait son lourd scaphandre blindé, avec casque, réserve d'oxygène, fusées à propulsion, compteurs, appareillage d'analyse atmosphérique et, bien sûr, le système de communication. Il était toujours représenté de la sorte ; tout le monde l'attendait ainsi.

— Ce n'est pas à moi de décider en la matière ; c'est à vos géologues.

Étonné, Turpin se tourna vers Don Stanley.

— Je ne savais pas que nous avions des géologues.

— Dix, répondit Stanley.

— Vos astrophysiciens ont fait ce qu'ils ont pu. Maintenant que le satellite d'observation a été lancé... Voyant que Turpin ne comprenait pas, il expliqua :

— Ce matin, un satellite *Queen Bee* est passé de l'autre côté avec une fusée, et il a été placé sur orbite ; il envoie déjà des images télévisées de ce qu'il aperçoit.

— C'est exact, ajouta Don Stanley. Jusqu'à présent, il fonctionne parfaitement. De cette hauteur, nous pouvons en apprendre plus en une heure sur ce monde que cinquante expéditions de surface en une année. À ces données, nous ajouterons bien sûr une analyse géologique ; c'est ce à quoi se référait Woodbine. Nous avons emprunté un botaniste à l'université de Georgetown – il y est déjà, et il est en train d'examiner des plantes. Il y a aussi un zoologue qui va nous arriver de Harvard ; il ne devrait plus tarder. Après une pause, Stanley dit, l'air songeur :

— Et nous avons contacté les départements de sociologie et d'anthropologie de l'université de Chicago, au cas où nous en aurions besoin.

— Hmmm, fit Turpin.

Qu'est-ce que ça voulait dire, ça, pour l'amour de Dieu ? Il était perdu. De toute façon, Stanley et Frank Woodbine semblaient avoir la situation bien en main ; de toute évidence, il n'y avait pas à s'inquiéter. Si lui ne saisissait pas parfaitement la situation, eux l'avaient fait.

— J'ai hâte d'être de l'autre côté, dit Woodbine. Je n'y suis pas encore allé, Turpin ; on m'a demandé de vous attendre.

— Alors, allons-y, dit impatiemment Turpin. Ouvrez la route.

Il se dirigea vers le translateur. Frank Woodbine alluma un cigare.

— Entendu. Mais ne soyez pas trop déçu, Turpin, si on se retrouve chez nous. Il est possible que ce soit qu'une porte ouverte sur notre propre monde, une connexion avec quelque coin éloigné, disons l'extrême Nord de l'Inde où il paraît qu'arbres et herbes poussent encore à l'état sauvage. À moins que ce ne soit un sanctuaire d'oiseaux en Afrique. Il grimaça un sourire. Voilà qui dérangera mon bon ami Briskin, si c'est le cas.

— Briskin ? répéta Leon Turpin. J'ai entendu parler de lui. Oh ! Oui ; c'est ce politicien.

— C'est lui qui a fait ce fameux discours, dit Don Stanley en les accompagnant parmi la petite foule d'ingénieurs et de chercheurs jusqu'à l'entrée circulaire du translateur.

Lâchant des nuages de fumée grise, Woodbine franchit l'anneau d'entrée et pénétra dans le tube. Stanley le suivit en aidant Leon Turpin. Tous trois furent aussitôt suivis par une équipe de cameramen, de machines reporters autonomes et de reporters humains. Déjà les yeux et les oreilles des médias étaient à l'œuvre, rassemblant les données, enregistrant, transmettant les informations à tout va. Woodbine ne semblait pas embarrassé, mais Leon Turpin se sentait légèrement irrité. Bien sûr, la propagande était nécessaire, mais pourquoi ces reporters devaient-ils les serrer de si près ? Je suppose que cela les intéresse aussi, admit-il. Ils font leur travail. On ne peut les blâmer ; c'est quelque chose de considérable, surtout avec la présence de Woodbine. Il ne serait pas venu si ce n'était pas important. Et ils le savent.

Parvenu à la moitié du tube du translateur, Frank Woodbine s'entretint avec l'ingénieur du DT, puis il s'accroupit. Le cigare en avant, il rampa la tête la première à travers la paroi du tube et disparut.

— Que je sois pendu ! fit Turpin, interdit. Est-ce que je peux passer par là. Don ? Je veux dire... Cela a bien été examiné, m'avez-vous dit ?... C'est sans danger ?

Avec l'aide de trois ingénieurs du DT, Turpin parvint à s'agenouiller et à ramper laborieusement derrière Woodbine. Comme un gosse, se dit Turpin, éprouvant à la fois crainte et plaisir. Il y a quatre-vingt-dix ans que je n'ai plus rien fait de tel. La paroi du tube frémissait devant lui.

— Vous êtes là-dedans, Frank ? lança-t-il en s'avancant avec précaution.

La lueur frémissante disparut au-dessus de lui et il vit alors un ciel bleu et une file horizontale de grands arbres.

Le saisissant par les épaules, Woodbine le remit sur pied, tout droit sur le sol couvert d'herbe. L'air était empli de senteurs bizarres. Perplexe, Leon Turpin inhala ; ces parfums étaient anciens et familiers, mais il ne pouvait mettre un nom sur eux. J'ai déjà éprouvé cela une fois dans mon enfance, se dit-il. Au

XX^e siècle. Oui, c'est certainement la Terre ; rien d'autre ne pouvait sentir de la sorte. Ce n'est pas une planète étrangère. Mais était-ce bon ou mauvais signe ? Il l'ignorait.

Woodbine se pencha et cueillit une petite fleur blanche.

— Voilà un volubilis.

Devant eux, des ingénieurs s'occupaient d'un récepteur mobile à hautes fréquences ; ils étaient sans doute en communication avec le satellite *Queen Bee* en orbite. Le radar de la camionnette principale tournait lentement, formant un spectacle étrange dans ce paysage pastoral.

— Nous sommes particulièrement intéressés par ce qu'il rapporte de la face sombre, dit Don Stanley. C'est là qu'il est actuellement.

Woodbine lui jeta un coup d'œil et dit :

— Vous parlez des lumières ?

— Oui.

— Les lumières de quoi ? s'enquit Turpin.

— S'il y a des lumières, répondit patiemment Stanley, quelle qu'en soit la situation et la quantité, cela veut dire que l'endroit est habité par une race intelligente.

Il ajouta :

— Il a déjà découvert des routes sur la face éclairée. Ou au moins ce qui semble être des routes. Le QB est loin d'être le meilleur satellite d'observation ; en fait, il a été choisi pour sa facilité et sa rapidité de lancement. Il sera naturellement suivi dans quelques jours par un équipement beaucoup plus étudié.

— S'il existe ici une véritable société, dit Woodbine, l'importance en sera énorme du point de vue anthropologique. Mais cela va tourner mal pour Jim Briskin. Tout son discours présupposait sans raison que cette planète était libre et prête à la colonisation. Je ne sais trop qu'espérer ; personnellement, j'aimerais voir ces cryos dégelés et amenés ici, mais...

— Oui, fit Turpin. Nous avons dépensé une fortune pour ces traductrices, il y a des décennies, et nous n'en avons jamais rien tiré. Woodbine, *où pensez-vous que nous soyons ?*

— À vous de le deviner, Turpin, fit Woodbine avec un rictus aux lèvres. Après tout, ce sont vos employés qui ont construit le translateur. En fait, vous l'avez inventé. Je n'agis pas suivant

des théories *a priori* ; je suis un homme de terrain. Il me faut assembler une grande quantité d'informations pour déterminer ce qui se passe. Il fit un grand geste. Comme pour ces gens qui nous ont suivis.

Derrière eux, les reporters avaient fait leur apparition, toujours impatients de scruter tout ce qui était en vue. Ils n'avaient pas l'air tellement déroutés par ce qu'ils avaient découvert jusqu'à présent.

— Je me fiche des cryos, dit franchement Turpin. Il ne voyait pas l'utilité de cacher ses convictions personnelles. Et vous pouvez être sûr que je me fiche de ce qui arrivera à ce politicien dont je ne me rappelle plus le nom. Briskin ou Briskman – vous savez, celui qui a fait le discours. Ce n'est pas mon problème ; j'ai à m'inquiéter d'autres choses. Par exemple...

Il s'interrompt, car un ingénieur du système de communication s'avance vers eux, abandonnant pour un instant l'appareillage qui poursuivait le satellite.

— Peut-être ce type va-t-il nous renseigner. Mais je dirai une chose encore : lorsque je regarde autour de moi, tout ce que je vois, c'est de l'herbe et des arbres ; donc, l'endroit est habité, ses occupants n'ont certainement pas le contrôle total de l'environnement. Ce qui pourrait laisser place à une colonisation limitée.

L'ingénieur déclara respectueusement :

— Monsieur Turpin, vous ne me connaissez pas, mais je m'appelle Bascolm Howard ; je travaille pour vous, et cela depuis des années. C'est pour moi un grand honneur de vous annoncer que le satellite a recueilli des lumières diversement distribuées sur la face sombre de cette planète. Il ne subsiste aucun doute ; ce sont des ensembles d'habitations. En d'autres termes, des villes.

— Eh bien, voilà, fit Stanley.

— Pas du tout, dit sèchement Woodbine. S'adressant à Howard :

— Où se trouvent ces concentrations de lumières ? Où sont-elles censées être ?

Howard fronça les sourcils.

— Je ne vois...

— À Londres ? fit Woodbine. Paris ? Berlin ? Varsovie ? Moscou ? Dans les grands centres ?

— Il y en a aux bons endroits. Mais d'autres, non. Par exemple, il n'y a pas de lumière sur les îles Britanniques et il devrait en apparaître un nombre colossal. De plus l'image retransmise au-dessus de l'Afrique en montre un grand nombre. Beaucoup plus qu'il ne devrait y en avoir. Mais dans l'ensemble, il y en a un nombre nettement inférieur à celui auquel nous sommes habitués ; nous l'avons remarqué aussitôt. Peut-être un tiers ou un quart de la normale.

— La normale d'où ? fit Woodbine. De chez nous ? Mais nous ne sommes pas chez nous, n'est-ce pas ? Ou est-ce que vous n'y croyez pas ? Suivant quelle théorie procédez-vous ? Où vous imaginez-vous être ?

S'empourprant, Howard répondit :

— Ce n'est pas mon travail de déterminer où nous sommes ; on m'a dit de venir ici et d'installer un système de communication avec le QB, et c'est ce que j'ai fait. Le nombre de rotations est suffisant pour nous donner la certitude que nous sommes sur Terre ; nous avons vu les silhouettes des masses continentales habituelles et de toutes les îles. Personnellement, je me contente d'accepter le fait patent qu'il s'agit de notre propre monde, quoique légèrement modifié ; notamment en ce qui concerne les amas lumineux. De plus, nous n'avons pas pu recevoir de transmission d'un satellite autre que notre *Queen Bee*. Aucune onde hertziennne.

— Sur quelles fréquences ? demanda Woodbine.

— Sur toutes les fréquences. À partir de la bande de trente mètres.

— Rien ? s'entêta Woodbine. Rien du tout ? C'est impossible ! À moins que nous ne soyons retournés avant les débuts de la radio. Il jeta un coup d'œil à Stanley et Turpin. Avant 1900. Mais même dans ce cas, le Royaume-Uni devrait être éclairé ; c'est l'un des secteurs les plus peuplés du monde, et ce depuis les années 1900... et même depuis des siècles ! Je ne comprends pas.

— Les couches nuageuses ? demanda Stanley à Howard. Peut-être masquent-elles la surface ?

— C'est possible, dit Howard. Mais cela n'expliquerait pas la concentration de lumières sur le continent africain. Rien n'explique cela.

— Nous avons dû avancer dans le futur, dit Stanley.

— Alors, pourquoi cette absence de transmissions quelle que soit la fréquence ? s'enquit Woodbine.

— Peut-être n'utilisent-ils plus les ondes hertziennes, fit Stanley. Peut-être qu'ils communiquent par télépathie ou quelque chose de cet acabit dont nous ne savons rien.

— Mais, la carte céleste... Les astrophysiciens ont nettement prouvé que l'époque est la même que la nôtre. Nous sommes contemporains de ce monde, que cela nous plaise – et que nous puissions trouver une théorie – ou non. Acceptons les faits tels qu'ils sont. Pourquoi perdre du temps en conjectures ? Tout ce que nous avons à faire c'est prendre physiquement contact avec ces lieux éclairés et nous obtiendrons des réponses. Il avait l'air extrêmement impatient. Amenez un véhicule quelconque, un mini-jet, peut-être, et partons !

Stanley répondit :

— Nous avons déjà un petit jet-car. Depuis le début, nous avons l'intention de fournir à M. Turpin une vue aérienne. Après tout, les lieux, quels qu'ils soient, lui appartiennent.

Woodbine renifla et dit :

— Le gouvernement y trouvera peut-être à redire. Surtout si Briskin est élu, ce qui est, je crois, certain.

— Nous en reparlerons devant les tribunaux, dit Turpin. C'est du socialisme typique, une ingérence bureaucratique de l'État dans le système de la libre entreprise ; nous en avons assez ! De toute façon, le DT et le DT seul détient le moyen de parvenir jusqu'ici. À moins que le gouv féd n'ait l'intention de s'emparer du translateur.

— Très probablement, fit Woodbine. Du moins, ça ne saurait tarder, après l'arrivée de Briskin au pouvoir. Même Bill Schwarz le désirerait ; il n'est pas si bête que ça !

Turpin lança, tout hérissé :

— Écoutez, Woodbine, vous travaillez pour le DT, pour l'instant. Notre opinion est la vôtre, que ça vous plaise ou non. L'endroit appartient à la compagnie et personne ne viendra ici

sans la permission du DT. Je parle pour vous aussi, fit Turpin en se tournant vers les reporters. Alors, attention à ce que vous faites !

— Un instant, dit Howard. Les autres m'appellent.

Il se précipita vers son poste près de l'appareillage de communication. Il ne tarda pas à être de retour, une expression de perplexité peinte sur le visage.

— On ne recueille aucune lumière en Australie. Mais il y en a une concentration remarquable en Asie du Sud-Est et dans le désert du Gobi. Ce sont les plus importantes concentrations. Et dans toute la Chine. Mais rien au Japon.

— Où nous trouvons-nous, à la surface de la planète ? demanda Woodbine. Suivant le QB ?

— En Amérique du Nord, sur la côte Est. Près du Potomac. Là où est situé le complexe central du DT – ou du moins dans le voisinage, à une quinzaine de kilomètres près.

— Il n'y a pas de DT ici, fit Woodbine. Pas plus que de Washington. Voilà qui règle la question. Nous n'avons pas franchi une porte circulaire pour nous retrouver dans quelque coin reculé de notre propre monde. C'est peut-être la Terre, mais il est évident que ce n'est pas notre Terre. Dans ce cas, à qui est-elle ? Et combien y a-t-il de Terres.

— Je croyais qu'il n'y en avait qu'une, fit Turpin.

— Et on pensait jadis qu'elle était plate, lui rappela Woodbine. On en apprend chaque jour. J'aimerais grimper dans ce car tout de suite, si personne ne s'y oppose, et commencer à explorer les lieux. Cela vous convient-il, Turpin ?

— Oui, fit Turpin, impatient. Que pensez-vous que nous trouverons, Frank ? Est-ce plus, ou moins passionnant que l'exploration des planètes dans d'autres systèmes solaires ? Il gloussa d'un air entendu. Je constate que vous êtes surexcité, Frank ; vous avez mordu.

Haussant les épaules, Woodbine répondit :

— Pourquoi pas ? Il s'avança vers le véhicule ; Leon Turpin et Stanley le suivirent. Je n'ai jamais laissé entendre que j'étais blasé ; je ne suis pas près de m'endormir sur le sujet.

— Je sais ce que c'est ! s'écria Leon Turpin sur un ton survolté. Écoutez : c'est une Terre parallèle, dans un autre

univers ; vous saisissez ? Il y en a peut-être des centaines, toutes semblables physiquement, mais avec une histoire et une évolution différentes.

Woodbine lança d'un ton acide :

— C'est ça, ne montons pas dans ce car ; restons donc sur place, fermons les yeux et élaborons des théories.

Mais je sais que j'ai raison, se dit Leon Turpin. J'ai parfois un instinct très sûr ; c'est comme ça que je me suis élevé jusqu'à la présidence du DT. Frank Woodbine ne va pas tarder à s'en rendre compte, et il va devoir s'excuser. Je vais attendre sans rien dire.

Woodbine et Stanley aidèrent le vieillard à pénétrer dans l'habitable. La porte glissa dans son logement ; l'appareil s'éleva dans les airs et traversa le vaste pré en direction des grands arbres.

Si c'est vrai, réalisa Turpin, alors le DT possède une Terre tout entière. Et, puisque je contrôle le DT, ce que Don Stanley a dit est vrai ; la Terre m'appartient. Cette Terre-ci, du moins. Mais n'en vaut-elle pas une autre ? Elles sont toutes également réelles.

Se frottant les mains d'excitation, Turpin lança :

— N'est-ce pas une magnifique terre vierge ? Regardez cette forêt, là, en bas ; regardez tout ce bois !

Et des minerais, pensa-t-il, plein d'espoir. Peut-être n'y a-t-il jamais eu de houille extraite ni de puits de pétrole forés. Tous ces métaux, tous ces gisements, sont peut-être encore enfouis, sur cette Terre-ci, à la différence de la nôtre, où tout ce qui a de la valeur a été extrait depuis longtemps.

Je préfère posséder celle-ci que la nôtre, se dit encore Turpin. N'importe quand. Qui voudrait d'un monde épuisé, entièrement exploité pendant des dizaines de siècles ?

— J'irai jusqu'à la cour suprême, dit-il à voix haute. Avec les cerveaux juridiques les plus doués du monde. J'investirai toutes les ressources financières du DT là-dedans, même si la compagnie doit en souffrir. Cela en vaudra la peine.

Stanley et Woodbine lui jetèrent tous deux un regard acerbe.

Au-dessous d'eux, juste devant, s'étendait un océan. C'était évidemment l'Atlantique, décida Turpin. Du moins cela

ressemblait-il à l'Atlantique. Il baissa les yeux sur le rivage et n'aperçut que des arbres. Aucune route, aucune ville – en fait, aucun signe d'habitation humaine quelconque. Comme c'était avant l'arrivée de ces putains de Pèlerins, se dit-il. Mais il n'apercevait non plus aucun Indien. Etrange ! En supposant qu'il eût raison, en supposant qu'il s'agît d'une Terre parallèle à la leur, pourquoi était-elle à ce point sous-peuplée ? Par exemple, qu'était-il advenu des peuples qui vivaient en Amérique avant la venue des Blancs ?

Les Terres parallèles pouvaient-elles différer à ce point et être toujours considérées comme parallèles ? Divergentes serait plus approprié, décida-t-il. D'un seul coup, la voix rauque de Don Stanley s'éleva.

— Woodbine, quelqu'un est en train de nous suivre.

Turpin regarda derrière eux, mais ses yeux n'étaient pas assez perçants ; il ne distinguait rien dans l'azur éclatant du ciel matinal. Woodbine, lui, sembla l'apercevoir ; il grogna, quitta les commandes et se leva pour mieux regarder. L'appareil continua en pilote automatique.

— Il perd du terrain, dit Stanley. On le laisse en arrière. On tourne pour s'en approcher ?

— À quoi ça ressemble-t-il ? demanda Turpin, plein d'appréhension. On ferait bien de ne pas trop s'en approcher ; il pourrait nous abattre.

L'idée d'un atterrissage en catastrophe le hantait : il n'était que trop conscient de la fragilité de ses os. Un atterrissage maladroit mettrait fin à son existence. Et il n'en désirait pas la fin, pour l'instant. C'était le pire des moments.

— Je fais demi-tour, dit Woodbine en revenant aux commandes.

Un instant plus tard, le jet-car rebroussait chemin.

Turpin put alors apercevoir l'autre objet dans le ciel. Il ne s'agissait visiblement pas d'un oiseau ; aucune aile ne battait et, de toute façon, il était trop grand. Il savait, voyait de ses propres yeux, qu'il s'agissait d'une construction artificielle, d'un véhicule humain.

Ledit véhicule s'éloigna aussi vite qu'il le put.

Woodbine annonça :

— Il ne faudra pas longtemps ; il est très lent. Vous savez à quoi il ressemble ? À un bateau, oui, il ressemble bigrement à un bateau ! Il a une coque et des voiles. C'est un bateau volant ! Il éclata d'un rire sec. C'est absurde !

Oui, songea Turpin. Ça a l'air tout à fait grotesque. C'est un miracle qu'il puisse rester en l'air. On pouvait être maintenant sûr que le véhicule aérien en forme de bateau descendait en cercles concentriques de plus en plus petits, les voiles pendant mollement. Il n'y avait qu'une seule personne à bord du bateau. Il la voyait en train de manœuvrer frénétiquement les commandes de son appareil. Était-ce pour le faire atterrir ou le maintenir en l'air ? Turpin l'ignorait, mais de toute façon, le véhicule était sur le point d'atterrir... ou de s'écraser.

Il atterrit. Dans une vaste prairie, à l'écart des arbres.

Tandis que le jet-car amorçait sa descente, la silhouette sauta hors du véhicule et détala à l'abri du bosquet le plus proche.

— Nous l'avons effrayé, dit Woodbine en posant expertement son appareil à côté de l'engin abandonné. De toute façon, nous pouvons examiner son vaisseau ; voilà qui devrait pas mal nous renseigner, nous dire pratiquement tout ce que nous désirons savoir.

Il ouvrit brutalement la porte et sauta sur le sol. Sans attendre Stanley ni Turpin, il se précipita vers l'étrange véhicule.

Tandis qu'il s'extrayait de l'habitacle, Don Stanley murmura :

— On dirait qu'il est en bois.

Il se laissa tomber sur le sol et rejoignit rapidement Woodbine.

Je ferais bien de rester ici, décida Leon Turpin. Il serait trop dangereux pour moi d'essayer de descendre ; je pourrais me casser une jambe. De toute façon, c'est leur travail, d'examiner cette machine volante. C'est pour ça que je les ai engagés.

— C'est bien du bois, dit Stanley dont la voix parvenait à Turpin au milieu du bruissement du vent dans les arbres voisins. Et une voile en tissu ; je crois que c'est de la toile.

— Mais qu'est-ce qui le fait marcher ? dit Woodbine en en faisant le tour. Est-ce simplement un planeur ? Pas de force motrice ?

— Il est certain que l'individu était timoré, dit Stanley.

— À quoi croyez-vous que ressemble le jet-car aux yeux d'une personne non avertie ? Plutôt horrible, non ? Il a quand même eu le courage de nous suivre un certain temps.

Woodbine était monté sur le véhicule et en scrutait l'intérieur. C'est du contre-plaqué, dit-il soudain. Très fin. Il a l'air extrêmement solide. Il frappa la coque du poing.

Stanley examina l'arrière du vaisseau et se releva en disant :

— Il a un moyen de propulsion. On dirait une turbine. Ou un compresseur. Regardez un peu.

Leon Turpin vit Frank Woodbine et Stanley examiner la machinerie qui faisait mouvoir l'appareil.

— Qu'est-ce que c'est ? cria Turpin. Sa voix sonnait faiblement à l'air libre.

Aucun des deux autres ne lui prêta attention. Il se sentait mal à l'aise et de mauvaise humeur. Il changea nerveusement de position en ayant hâte qu'ils reviennent.

— Apparemment, dit Woodbine, la turbine ou ce qui y ressemble lui donne une poussée qui le lance. Ensuite, il plane un moment. Puis le pilote rallume la turbine et il reçoit une nouvelle poussée. Poussée, glisse, poussée, glisse et ainsi de suite. Une putain de façon de se rendre d'un endroit à un autre. Bon Dieu ! il lui faut peut-être atterrir à la fin de chaque vol plané. Serait-ce possible ? Ça semble incroyable.

— Comme un écureuil volant. Il se tourna vers Woodbine. Vous savez, la turbine aussi est en bois.

— C'est impossible. Elle prendrait feu.

— On peut gratter la peinture. (Il avait ouvert un canif et commençait à écailler la coque.) Je crois que c'est de la peinture d'amiante ; de toute façon, elle résiste à la chaleur. Et dessous, c'est encore du bois. Je me demande quel est le carburant. Il abandonna la turbine et se mit à faire le tour de la coque. Ça sent le pétrole. Je crois qu'il utilise du pétrole. Les turbines et les diesels de la fin du XX^e siècle utilisaient tous du pétrole de qualité inférieure : ce n'est donc pas impossible.

— Vous n'avez rien remarqué de spécial, à propos du pilote ?

— Non. On était trop loin. Je pouvais à peine le distinguer.

Songeur, Woodbine déclara :

— Il était comme bossu. Je l'ai remarqué quand il s'est enfui.
Il était très nettement courbé.

Tard dans la nuit, Tito Cravelli était assis dans son petit appartement en face d'un feu authentique, sirotant du scotch et du lait et relisant le rapport que son contact au Développement Terrien lui avait fait parvenir un peu plus tôt dans la soirée.

Sa platine magnétophone jouait doucement l'une des pièces pour chambre d'écho du grand compositeur du milieu du XX^e siècle : Harry Parch. L'instrument, que Parch appelait « le butin de guerre », se composait de chambres d'écho, d'une râpe, d'une scie musicale modernisée et d'obus d'artillerie vides suspendus pour vibrer à des fréquences différentes. Tandis qu'une basse contrainte accompagnait le butin de guerre, l'une des inventions en bambou creux de Parch, semblable à un marimba, battait une mesure compliquée. Ces temps-ci, c'était un morceau très populaire.

Mais Cravelli n'écoutait pas. Son attention était absorbée par le rapport des activités du DT.

Le vieux Leon Turpin en personne était passé de l'autre côté par l'intermédiaire du translateur défectueux, en compagnie d'un certain nombre de représentants, de la firme et de la presse. Turpin s'était arrangé pour se débarrasser des reporters et faire une sortie en jet-car. Ils avaient découvert quelque chose lors de cette sortie et l'avaient précautionneusement ramené au DT ; on l'examinait maintenant dans les laboratoires. Le contact de Cravelli ne savait pas exactement de quoi il s'agissait.

Un point n'en restait pas moins certain. L'objet qui avait été ramené était un artefact. Il était d'origine humaine.

Apparemment, Jim Briskin allait passer pour un idiot. On va émigrer – forcer les cryos à émigrer – dans une région déjà occupée ! Dommage que Jim n'y ait pas songé. Ou plutôt, dommage que moi je n'y aie pas songé.

On a été trompé par la première impression, songea-t-il. L'endroit *paraissait* désert, et il *paraissait* favorable à l'émigration.

Eh bien, on n'y peut plus rien, maintenant. Jim a prononcé son discours ; on a pris des engagements. Il va nous falloir aller de l'avant en espérant qu'on pourra quand même s'en tirer. Bon sang ! Si seulement nous avions attendu un jour de plus !

Peut-être pouvons-nous les tuer ? songea-t-il. Leur refiler une maladie par exemple, pour qu'ils tombent comme des mouches.

Il s'en voulait de telles pensées. Mais la chose était claire dans son esprit. Nous avons terriblement besoin de place, se rendit-il compte. Il faut qu'on l'obtienne, et peu importe le reste. Peu importe la manière. Mais Jim sera-t-il d'accord ? Il est si doux, nom d'un chien !

Il faut qu'il soit d'accord, se dit Cravelli. Autrement, c'en est fini... de nous, politiquement, et des cryos pour de bon.

Tandis qu'il relisait le rapport plutôt maigre, le numéro de sa chambre fut soudain composé ; à l'entrée de la résidence, quelqu'un attendait la permission de lui rendre visite. Cravelli déposa le rapport et traversa la pièce jusqu'au circuit audiovidéo qui reliait son appartement à la porte principale.

— Qui est-ce ? demanda-t-il prudemment. (Comme toujours, il se méfiait des visiteurs nocturnes.)

— C'est moi... Earl, lui apprit son interlocuteur. Il n'y avait cependant aucune image ; l'homme se tenait délibérément hors de vue. Est-ce que vous êtes seul ?

Aussitôt, Cravelli répondit :

— Tout à fait.

Il appuya sur un bouton et, quinze étages plus bas, la porte s'ouvrit automatiquement pour laisser entrer Earl Bohegian, son contact au DT.

— Il te va falloir passer devant le concierge, lui dit Cravelli. Aujourd'hui, le mot de passe de l'immeuble est « Pomme de terre ».

Quelques minutes plus tard, Bohegian, un homme brun à l'air sombre, qui approchait de la soixantaine, pénétrait dans l'appartement. Il s'assit avec un soupir face à Tito Cravelli.

— Tu veux une bière ? Tu as l'air fatigué.

— Avec plaisir ! Oui, je suis fatigué. Je viens de quitter le DT ; je suis venu directement ici. On travaille en deux équipes d'urgence. Franchement, j'ai déjà eu de la chance de pouvoir filer ; je leur ai dit que j'avais une migraine et qu'il fallait que je parte. Les gardes ont donc fini par me laisser m'en aller.

— Qu'est-ce qui se passe ? fit Cravelli en sortant la bière de son réfrigérateur.

— C'est le truc qu'ils ont ramené ici. Ce que j'ai mentionné dans mon rapport écrit. L'artefact – ils l'ont inspecté, et c'est apparemment l'assemblage le plus incroyable dont on ait jamais entendu parler. C'est une sorte de véhicule ; j'ai fini par découvrir ça en restant dans les toilettes des administrateurs, à boire du coca et à écouter quelques bavardages. C'est en bois, sans être primitif. C'est surtout la turbine qui fiche les ingénieurs par terre. Il prit la bière avec reconnaissance et en avala une gorgée. Elle marche avec des gaz comprimés. Je ne suis pas ingénieur, tu le sais, aussi je ne peux pas te donner les détails techniques. En quelque sorte, les gaz comprimés arrivent à geler l'eau enfermée dans une chambre spéciale. Excuse-moi, Cravelli, mais la rumeur veut que cette saloperie de machin marche... Il se mit à rire. Pardon, mais c'est trop drôle ! Ça marche à la dilatation glaciale. L'eau gèle, se dilate sous forme de glace et pousse un piston avec une force énorme, puis la glace fond – tout cela se produit très vite – et les gaz se dilatent à nouveau, ce qui donne une autre poussée au piston qui redescend dans le cylindre. De la glace ! Est-ce que tu avais déjà entendu parler d'une source d'énergie pareille ?

— C'est plus rigolo que la vapeur, non ?

Riant aux larmes, Bohegian opina du chef.

— Oui, bien plus rigolo que la vapeur. Parce que c'est vachement inconfortable. Et si inefficace ! Tu devrais voir ça ! C'est incroyablement compliqué, surtout au vu de la poussée minable qui est finalement appliquée. Le véhicule glisse sur des patins, pas des roues, et il s'élève dans l'air, mais pour quelques instants seulement. Ensuite, il plane en direction du sol. C'est une sorte de fusée en bois et à voiles. C'est ça qu'ils construisent de l'autre côté du translateur défectueux. Voilà leur technologie.

Quelle sorte de civilisation est-ce là ? Il finit son verre de bière et le reposa. On raconte au DT que l'un des meilleurs ingénieurs est monté dedans, qu'il l'a littéralement fait partir à la manivelle, et qu'il est parvenu à voler dans le labo pendant quinze ou seize secondes à une hauteur d'environ 1,20 mètre, à hauteur de ceinture.

— Ton rapport, fit Cravelli en le sortant une nouvelle fois, dit que les cartes célestes réalisées par les astrophysiciens du DT prouvent que la planète est la Terre, sans l'ombre d'un doute.

Earl Bohegian redevint alors sérieux.

— Oui, et c'est la Terre d'aujourd'hui. Il n'y a pas voyage dans le temps, ne serait-ce qu'une fraction de seconde. Ne me demande pas d'explication ; eux, ils ne peuvent pas l'expliquer, et ils sont censés savoir tout ça. Je sais cependant ce que pense le vieux. D'après lui – et de toute évidence, c'est une idée bien à lui –, c'est une Terre qui a commencé comme la nôtre et qui s'en est désolidarisée pour suivre une direction différente ; du moins son évolution, son développement au niveau de la société humaine. Disons il y a dix mille ans. Peut-être plus, peut-être dès le pléistocène. De toute façon, fleurs et plantes semblent identiques aux nôtres. Et les configurations continentales ne font preuve d'aucune divergence avec les nôtres. Toutes les terres sont conformes ; donc la séparation ne doit pas être bien lointaine. Par exemple, la baie de San Francisco. Et le golfe du Mexique. Ils ne diffèrent pas des nôtres et, si je ne me trompe, ils ont pris cette forme à une époque quasi historique.

— Quelle est l'importance de leur population, d'après eux ?

— Pas très grande, certainement pas comparable à la nôtre. D'après la quantité de lumières sur la face sombre, on suppose qu'elle se chiffre en millions – au plus. Et sûrement pas en milliards. Il y a notamment des secteurs entiers qui ont l'air inhabités, du moins en se basant sur les lumières.

— Peut-être qu'il y a une guerre et qu'ils observent un *blackout*.

— Mais sur la face éclairée, il y a peu de signes de villes, rien que des petites routes et des bourgs – on en saura davantage dans un jour ou deux. Toute cette histoire est pour le moins bizarre. Du fait de l'absence totale de signaux radio, le DT

commence à croire que, bien qu'ils soient parvenus à fabriquer des sortes de turbines, ils n'ont pas découvert l'électricité. Et le fait d'employer du bois, lamellé-collé et enduit d'une couche d'amiante, tend à prouver – quoique cela semble incroyable – qu'ils n'utilisent pas de métal. Du moins dans l'industrie.

— Quel est leur langage ?

— Le DT avoue ne pas le savoir. Ils sont en train de transporter de l'autre côté des décodeurs du département linguistique, afin de pouvoir converser avec le premier autochtone qu'ils trouveront, homme ou femme. Ça devrait se faire d'un moment à l'autre. En fait, ça a déjà pu se produire depuis mon départ. Je vous le dis, ça va être *l'apologia pro sua vita* de tous les sociologues, ethnologues et anthropologues du monde. C'est en foule qu'ils vont émigrer. Et je ne les en blâme pas. Dieu seul sait ce qu'ils découvriront ! Est-il effectivement possible qu'une civilisation puisse fabriquer un appareil volant à turbine et ne possède pas ; disons, de langage écrit ? Parce que, d'après les on-dit, il n'y avait ni lettres, ni signes, ni dessins sur l'appareil, et on peut être sûr qu'ils l'ont exploré de fond en comble.

Presque en aparté, Cravelli lâcha :

— Franchement, je me fiche pas mal de ce qu'ils ont ou non fabriqué. Tant qu'il y a de la place sur cette planète pour l'immigration. Une immigration en masse, chiffrée en millions de personnes.

Tous deux burent une seconde bière, puis Bohegian partit.

Vous avez de la chance, Jim Briskin, songea Cravelli en refermant la porte derrière Bohegian. Vous avez pris un risque en prononçant ce discours, mais il est évident que vous allez mener tout cela à bien. À moins que vous ne vous refusiez à priver ces indigènes d'une partie de cette nouvelle Terre... ou à moins que ceux-ci ne possèdent quelque mécanisme qui puisse nous stopper.

Mon Dieu, ce que j'aimerais y aller ! songea Cravelli. Voir cette civilisation de mes propres yeux. Avant que nous ne la défigurions, ce qui est inévitable. Quelle expérience ! Ils se sont peut-être développés dans des domaines auxquels nous n'avons jamais songé. Scientifiquement, philosophiquement et même

techniquement, en ce qui concerne les machines et techniques industrielles, les sources d'énergie, les médicaments – en fait, dans tous les domaines, des procédés de contraception aux visions mystiques. Des livres et des cathédrales, s'il y en a, aux jouets d'enfants.

Nous prendrons sans doute l'initiative, médita-t-il, en en assassinant quelques-uns, pour plus de sûreté. Dommage que ce ne soit pas entre les mains du gouvernement ; oui, c'est vraiment dommage que ce soit la propriété d'un groupe privé. Bien sûr, quand Jim sera élu, tout cela changera. Mais Schwarz... Il ne fera rien ; il restera tranquillement assis. Et on laissera le DT agir à sa guise.

Se parlant à lui-même, Sal Heim se dit : il faut que j'organise une rencontre entre Jim Briskin et Leon Turpin, responsable du Développement Terrien. Il fallait que Jim fût photographié dans ce monde nouveau – qu'il ne se contente pas d'en parler, mais *qu'il s'y trouve*.

Et la seule façon d'établir le contact, Heim le savait, c'était de passer par l'intermédiaire de Frank Woodbine, parce que Jim et Frank étaient de vieux amis. Je vais mettre la main sur Woodbine et tout arranger, et la question sera réglée. On enverra Jim là-bas, avec Frank peut-être, et ce sera un tremplin formidable pour sa campagne. Oui, voilà ce qu'il nous faut.

— Prends le vidéophone, dit-il à sa femme Pat. Demande-leur d'appeler Frank Woodbine ; tu sais, l'explorateur de l'espace, le héros.

— Je sais.

Elle souleva le récepteur et appela les renseignements.

— On a toujours besoin d'un héros chez soi, déclara Sal, méditatif, tandis qu'il attendait. J'ai toujours espéré faire entrer Woodbine dans la campagne aux côtés de Jim. Je crois maintenant que c'est exactement le moment.

Il se sentait content de lui ; il tenait une bonne idée, et il le savait. Tout son instinct professionnel lui disait qu'il avait mis le doigt sur quelque chose, le moyen de faire d'une pierre deux coups.

À la TV, il avait vu l'excursion des reporters dans cet autre monde. En compagnie du reste de la nation, il avait contemplé le spectacle divin de ces arbres, de cette herbe, de ce ciel bleu, et il avait été ému aux larmes. C'était tout à fait ça. Après l'avoir admiré lui-même, il se rendit compte de l'ampleur de la perspicacité de Jim. Une nouvelle ère dans l'histoire de l'humanité venait de commencer, et son candidat avait vu juste depuis le départ. S'il emmenait Jim avec Woodbine, point essentiel du plan...

— Je l'ai en ligne, lui lança Pat, interrompant brusquement ses pensées. Voilà ! Elle lui tendit le récepteur. Il sait qui tu es. C'est par amitié pour Jim qu'il accepte de prendre ton appel.

— Monsieur Woodbine, dit Sal en s'asseyant en face du vidéophone, c'est extrêmement gentil de votre part de m'accorder quelques minutes. Je sais que votre emploi du temps est surchargé... Jim Briskin aimerait beaucoup visiter cet autre monde, pouvez-vous arranger la chose avec Turpin ?

Il lui expliqua alors ses raisons. C'était vital, au cas où Woodbine aurait ignoré le discours de Chicago. Mais Woodbine était parfaitement au courant ; il comprit immédiatement la situation.

— Je crois, dit prudemment Woodbine, que vous feriez mieux de dire à Jim de venir me voir à mon domicile. Ce soir, si possible. Je veux discuter avec lui de ce que nous avons découvert de l'autre côté. Avant de s'y rendre, il doit être mis au courant. Je suis sûr que le DT ne s'en formalisera pas ; dès demain, la nouvelle sera de toute façon annoncée à la presse.

— Bien, fit Sal avec une joie intense. Je vais lui dire de se précipiter chez vous.

Il remercia Woodbine avec effusion, puis raccrocha.

Voyons maintenant si je peux jouer sur la bonne corde chez Jim, se dit-il en l'appelant. Pour le faire agir. Et s'il ne voulait pas ?

— Je puis peut-être t'aider, dit Pat derrière lui. Généralement, je peux décider Jim à faire ce qui sert ses intérêts. Et cela les sert sans nul doute.

— Je suis heureux que tu voies les choses de la sorte, parce que moi, je suis sur des charbons ardents.

Il se demandait ce que le DT avait découvert dans ce monde nouveau ; c'était manifestement important. Et à en juger par la façon dont Woodbine avait parlé, Jim était de toute évidence concerné.

Hmm, songea Sal. Il se sentait un peu inquiet. Rien qu'un peu : les prémices...

Frank Woodbine s'empressa d'ouvrir lorsque l'on frappa à la porte de son appartement : son ami Jim Briskin, grand et sombre, l'air aussi lugubre que de coutume, se tenait sur le seuil.

— Ça faisait un sacré bout de temps ! lui dit-il en le faisant entrer. Viens ici ; je veux te montrer tout de suite ce qu'on a trouvé de l'autre côté. Il mena Jim à la table allongée de la salle de séjour. Leur compresseur. Il désigna une photographie. Il y a mille meilleures façons de construire un compresseur. Pourquoi ont-ils choisi la plus incommode ? On ne peut pas dire d'une culture qu'elle est primitive quand elle possède des artefacts tels que les moteurs à piston et les compresseurs à gaz. En fait, leur capacité à construire un semi-planeur les place automatiquement au-dessus de cette catégorie. Et pourtant, il y a quelque chose qui cloche. Demain, nous saurons certainement de quoi il retourne, mais j'aimerais qu'on le sache ce soir, avant d'entrer en contact avec eux.

Jim Briskin prit la photo du compresseur et l'étudia.

— Les journaux pensaient bien que vous aviez découvert ce genre de truc, quand vous avez ramené l'objet. Suivant les rumeurs, vous avez en fait...

— Oui. Les rumeurs étaient exactes. En voici une photo. Il montra à Jim la photo du planeur propulsé. Il est au sous-sol du DT. Ils sont intelligents et ils sont bêtes – je parle des gens de l'autre côté. Viens avec nous, demain ; nous allons nous installer exactement à cet endroit. Il étala une série de cartes photographiques du QB. Tu reconnais le site ? C'est la côte française. Ici... la Normandie. Une ville à eux. Ce n'est certes pas une grande ville. Mais c'est la plus importante qu'on ait pu détecter. C'est donc dans leur propre bailliage que nous les contacterons. Nous serons ainsi directement confrontés à leur

culture et à la totalité de ce qu'ils ont pu réaliser. Le DT fournit les machines linguistiques ; nous avons des anthropologues, des sociologues... Il s'interrompit. Pourquoi me regardes-tu comme ça, Jim ?

Jim Briskin répondit :

— Je pensais que c'était une planète d'un autre système solaire. La presse avait donc raison dans ses suppositions. Mais j'irai avec toi ; j'en serai heureux. Merci de me le permettre.

— Ne prends pas si mal la chose.

— Mais elle est habitée !

— Pas totalement. Mon Dieu, vois donc les choses du bon côté ! C'est un événement fabuleux, une rencontre avec une tout autre civilisation, ce que nous avons recherché dans trois systèmes solaires et pendant quatre décennies. Tu ne vas pas nous en vouloir, non ?

Après un silence, Jim répondit :

— Tu as raison, bien sûr. C'est que j'ai des difficultés à m'adapter. Donne-m'en le temps.

— Est-ce que tu regrettes d'avoir prononcé ce discours à Chicago ?

— Non.

— J'espère que ton attitude ne changera pas.

Nous avons découvert autre chose : jusqu'à présent, personne du DT n'a été capable d'en déterminer la signification. Regarde ça ! Le papier glacé brilla devant les yeux de Jim. C'était dans le planeur, enfoncé dans un coin ; manifestement dissimulé. Dans un petit sac de cuir.

— Des pierres ? fit Jim en scrutant la photo.

— Des diamants. Bruts, non taillés. Comme on les trouve dans le sol. On peut en conclure que ces gens-là apprécient les pierres précieuses mais ne savent ni les tailler ni les polir. Sous ce rapport, ils ont donc au moins quatre ou cinq mille ans de retard sur nous. Que dire d'une culture qui construit un planeur propulsé, avec moteur à piston et compresseur, mais qui ne sait pas tailler et polir les pierres ?

— Je... ne sais pas.

— Nous emporterons des pierres taillées, demain. Des diamants, des opales, une bague en or avec un gros rubis offerte

par la femme de l'un des vice-présidents de DT. Et nous emporterons également ceci. Il montra à Jim une feuille de papier enroulée : un schéma très simple de turbine. Et ceci ! Il lâcha un autre rouleau sur la table : c'était un schéma de moteur à vapeur de taille moyenne qui était utilisé dans les mines vers 1880. Notre but principal est naturellement de ramener ici quelques-uns de leurs experts techniques, s'ils en possèdent. Turpin veut leur faire faire le tour du DT, pour les impressionner. Ensuite, il y aura probablement N'York.

— Le gouvernement a-t-il tenté de s'immiscer dans l'affaire ?

— Je crois que Schwarz a demandé à Turpin qu'un tas de spécialistes de différents ministères puissent nous accompagner. Je ne sais pas ce qu'a décidé le vieux ; c'est lui le patron. Après tout, le PT peut refermer la connexion dès qu'il le désire. Schwarz le sait fort bien.

— Te risquerais-tu à une estimation du niveau de leur civilisation par rapport à notre chronologie ?

— Bien sûr. Entre 3000 avant Jésus-Christ et 1920 après Jésus-Christ. Cela répond-il à ta question ?

— On ne peut donc pas l'évaluer sur une échelle comparable à la nôtre.

— On le saura dès demain. Ou plutôt – et c'est à cela que je m'attends, Jim – on saura qu'ils sont à ce point différents de nous qu'ils pourraient aussi bien vivre sur une planète d'un tout autre système solaire, ce qui te plairait bien. Une race totalement extra-terrestre.

— Avec six jambes et un exosquelette, murmura Jim.

— Sinon pire. Quelque chose qui rendrait George Walt parfaitement banals. Tu sais ce qu'on devrait faire ? Emmener George Walt avec nous ! Dire à ces gens-là que George Walt est notre dieu, que nous l'adorons et qu'ils auraient intérêt à faire de même, autrement il pleuvra de méchants atomes et ils mourront de leucémie.

— Il est probable qu'ils n'en sont pas encore à l'énergie atomique. Industriellement ou militairement.

— D'après moi, dit tranquillement Frank, ils disposent d'une bombe atomique tactique en bois.

— C'est impossible ! C'est une blague ! Tu plaisantes !

— Je ne plaisante pas... je suis seulement terriblement inquiet. Dans notre monde, personne n'a jamais imaginé que l'on pouvait construire avec du bois une machine moderne aussi sophistiquée, alors que ces gens-là y sont parvenus. S'ils ont pu faire cela — Dieu sait combien de temps il leur a fallu — ils sont maintenant capables de construire n'importe quoi. Du moins, c'est ce qu'il me semble. C'est avec un serrement de cœur que je poserai demain le jet-car en Normandie, et je suis allé sur plus de systèmes solaires que tout autre être humain ; n'oublie pas cela ! J'ai vu beaucoup de mondes étrangers.

Jim Briskin, l'air sombre, reprit la photo du moteur en bois et l'étudia de nouveau.

— Bien sûr, je ne cesse de me répéter : *regarde ce qu'on va apprendre*, ajouta Frank. Et regarde ce qu'ils vont apprendre de nous !

— Oui, il faut qu'on considère ça comme une occasion unique ! (Le ton de Briskin était grave.)

— Tu sais tout aussi bien que moi qu'il *y a quelque chose qui sonne faux. Effroyablement faux.*

Jim Briskin opina du chef.

Au milieu de la nuit, Don Stanley, l'assistant de Leon Turpin, fut réveillé par la sonnerie de son vidéophone. Il s'assit, hébété, puis parvint à retrouver le récepteur dans le noir.

— Oui ? fit-il en allumant une lampe ; dans le lit, sa femme continuait à dormir.

Sur l'écran apparut le visage de l'un des plus éminents chercheurs du DT.

— Monsieur Stanley, nous vous appelons à la place de M. Turpin. Il faut qu'un des administrateurs soit mis au courant de ça. La nervosité rendait saccadée la voix du chercheur. Le QB est tombé.

— Quoi ? (Stanley ne parvenait pas à se concentrer.)

— Ils l'ont abattu. Dieu sait comment ! Il y a juste dix minutes. On ne sait trop si on doit en lancer un autre ou attendre. Stanley répondit :

— Peut-être n'est-ce qu'une erreur de fonctionnement du satellite. Peut-être est-il toujours là-haut, mais muet.

— Il n'est plus là-haut ; nous avons un certain nombre d'instruments qui nous le confirment. Vous savez, abattre un satellite en orbite, cela nécessite une technologie militaire bigrement précise ; ça n'a rien de facile.

Toujours à moitié endormi, Don Stanley vit comme dans un rêve, un arc gigantesque avec une corde tendue sur des kilomètres. Il chassa cette image de son esprit et dit :

— Nous ne devrions peut-être pas envoyer Woodbine là-bas, demain matin. Cela peut tourner mal.

— C'est vous et M. Turpin qui décidez. Mais, tôt ou tard, il nous faudra établir le contact avec eux, n'est-ce pas ? Pourquoi pas maintenant ? Étant donné leur réaction avec le QB, il me semble qu'on ne peut se permettre d'attendre. Il *faut* leur faire abattre leurs cartes.

— On y va, alors, décida Stanley, mais nous ferons accompagner Woodbine par des policiers de la compagnie. Et nous resterons constamment en contact radio avec lui.

— Des policiers de la compagnie, fit le chercheur avec dédain. Ce qu'il faut à Woodbine, c'est l'armée des États-Unis.

— Nous ne voulons pas que le gouvernement se mêle de cela, dit sèchement Stanley, Si le DT ne peut contrôler la situation, nous coupons le translateur et fermons cette connexion. Et on laisse tout tomber.

Il était sur les nerfs. Voilà qui plaçait toute l'affaire sous un jour nouveau. Ils ont descendu le QB, se répétait-il. Ces gens ne sont en retard en aucune façon – ou du moins en aucune façon notable. On ne pourra pas leur échanger l'Amérique du Nord contre un panier de verroterie. Il se rappela le sac en cuir rempli de diamants bruts découverts dans le planeur. Peut-être ne savent-ils pas tailler et polir les pierres, mais ils savent ce qui a de la valeur. Il y a une différence capitale entre se balader avec un sac de diamants bruts et, disons, un sac de coquillages.

— Il y a toujours une équipe de l'autre côté, n'est-ce pas ? Vous ne les avez pas rappelés ?

— Ils y sont toujours, mais ils sont prêts, prêts à accueillir l'aube et les universitaires, les machines linguistiques et tous ces trucs qu'on leur a promis.

— On ne veut pas de bagarre avec ces gens-là même s'ils ont eu notre satellite. Le DT veut connaître leur technologie, leur savoir-faire. Ne gâchons pas tout ça, d'accord ?

— D'accord, acquiesça le chercheur, et bonne chance.

Don Stanley raccrocha, resta un instant assis, puis se leva et alla dans la cuisine de son appartement se préparer quelque chose à manger.

Demain sera une journée importante, se dit-il. Je voudrais bien y aller, mais vu ce qui se passe, je crois que je vais rester ici. Après tout, je suis un homme de tête, pas un homme de terrain. C'est aux autres de faire ça ! Aux gens comme Woodbine, qui sont payés pour prendre des risques. C'est exactement pour ça qu'on l'a engagé.

Il n'enviait pas Woodbine.

Il lui vint tout à coup à l'esprit que le vieux Leon Turpin pouvait très bien lui donner l'ordre de les accompagner. Auquel cas il lui faudrait obéir... ou perdre son emploi. Et cela n'avait rien de drôle, ces temps-ci, de perdre son emploi.

Son appétit avait disparu. Il quitta la cuisine, et retourna au lit, morose, sachant qu'avec de telles pensées en tête, il n'allait sans doute pas pouvoir se rendormir.

Ce fut effectivement le cas.

Puisque le translateur défectueux lui appartenait de droit, on ne pouvait refuser à Darius Pethel le droit de passer de l'autre côté avec le groupe de savants qui partirait dans la matinée. Portant une chemise blanche soigneusement repassée et amidonnée ainsi qu'une cravate neuve, il se présenta à huit heures précises au siège social du DT, à Washington DC. Il se sentait confiant. Les gens du DT le traitaient avec déférence depuis qu'il leur avait remis le translateur défectueux. Après tout, il pouvait le récupérer s'il voulait – c'était du moins ce qu'il s'imaginait.

Deux représentants de la compagnie, aussi nerveux l'un que l'autre, l'avaient conduit au vingtième étage, jusqu'au bureau de M. Turpin. Il était désormais seul.

Le président du conseil d'administration du DT n'impressionna pas Darius Pethel.

— 'jour, monsieur Turpin, dit-il en entrant. J'espère que je ne suis pas en retard.

Il ne savait pas trop où se réunissait le petit groupe. Probablement dans les laboratoires souterrains à proximité du translateur.

— Mmm ? fit le vieillard en le regardant de côté, son cou ridé se tordant comme celui d'un dindon. Ah oui ? Pedal !

— Pethel.

— Alors, vous voulez être au courant de tout, hein ? (Leon Turpin l'étudia avec un petit sourire amusé.)

— Je ne veux pas perdre le contact. Après tout, il m'appartient, fit remarquer Darius.

— Oh, oui, nous ne cessons d'y penser, Pethel. Vous êtes d'une importance vitale dans tous ces événements. Vous serez utile pour cette mission, puisque vous êtes un homme d'affaires ; vous pourrez établir des relations commerciales avec

ces gens. En fait, nous espérons que vous leur vendrez des translateurs. Leon Turpin se mit à rire. Très bien, monsieur Pethel. Descendez aux labos et rejoignez le groupe ; faites comme chez vous. Faites ce qui vous plaira. Quant à moi... je reste ici. Un voyage de l'autre côté suffit, pour un homme de mon âge ; je suis sûr que vous le comprenez.

Conscient de ce qu'on s'était moqué de lui, Darius Pethel quitta le bureau de M. Turpin et prit l'ascenseur qui descendait. Bouillant intérieurement, il se dit : *je peux avoir de l'importance dans cette affaire*. Les gens de cette espèce de Terre parallèle ont certainement plus besoin que nous d'un moyen de transport perfectionné. Après tout, d'après les présentateurs de la TV, ils ont l'air en retard sur nous. On parlait d'un bateau ou d'un avion primitif. Quelque chose d'archaïque chez nous depuis des siècles.

L'ascenseur l'amena aux étages inférieurs du bâtiment, placés sous bonne garde, et il trouva son chemin dans les couloirs pour aller au laboratoire principal en suivant les instructions peintes sur les murs.

Lorsqu'il ouvrit la porte du labo, il se trouva face à un homme qu'il avait vu à maintes reprises à la télévision. C'était James Briskin, le candidat présidentiel libéro-républicain, et Pethel s'arrêta, impressionné et surpris.

— Prenons-en une de vous devant l'entrée, disait un photographe à Briskin. Pouvez-vous y aller, s'il vous plaît ?

Obligé, Briskin s'avança jusqu'au translateur. C'est le grand moment, se dit Pethel. Notre futur président se trouve ici avec moi. Je me demande ce qui se passerait si je lui disais bonjour. Est-ce qu'il me répondrait ? Sans doute, parce qu'il est en pleine campagne ; après son accession au poste, il n'y sera plus forcé.

Pethel dit humblement à Jim Briskin :

— Bonjour, monsieur Briskin. Vous ne me connaissez pas, mais je vais voter pour vous. (Il venait de se décider ; la vue de Briskin en chair et en os venait de le décider.) Je m'appelle Darius Pethel.

Briskin lui jeta un coup d'œil et répondit :

— Bonjour, monsieur Pethel.

— Ce translateur m'appartient, lui expliqua Pethel. J'ai découvert la fissure, la porte sur l'autre univers. Ou plutôt, c'est mon réparateur Rick Erickson qui l'a fait. Mais il est mort.

Il ajouta :

— C'est affreux. J'étais sur place quand ça s'est passé.

Un représentant du DT apparut aux côtés de Jim Briskin et lui dit :

— Nous sommes prêts à partir, monsieur Briskin. Un assez bel homme de petite taille s'avança et Darius le reconnut avec étonnement. C'était Frank Woodbine, le célèbre explorateur de l'espace. Grands dieux, se dit Pethel, et je pars avec eux !

— Jim, dit Woodbine à Briskin, nous portons tous des pistolets laser, à part toi. Tu ne crois pas commettre une erreur ?

— Hé ! lâcha fébrilement Pethel, moi, on ne m'a pas donné de pistolet !

Un employé du DT lui passa un pistolet dans son étui.

— Désolé, monsieur Pethel.

— Voilà qui est mieux, dit Darius Pethel en se demandant s'il était censé le garder à la main ou le fixer quelque part sur sa personne.

— Je n'ai pas besoin d'arme, fit Jim Briskin.

— Bien sûr que si, répliqua Woodbine. Tu veux revenir, non ?

Et, s'adressant à Pethel :

— Dites-lui qu'il lui faut une arme.

— Vous devriez en porter une, monsieur Briskin, fit Pethel avec ardeur. Personne ne sait ce que nous allons rencontrer.

À contrecœur, Briskin finit donc par accepter une arme.

— On ne devrait pas faire ça, dit-il, ne s'adressant à personne en particulier. On ne devrait pas aller à leur rencontre bardés d'armes.

Il avait l'air mélancolique.

— Avons-nous le choix ? dit Woodbine en disparaissant dans le translateur.

— Je vais avec vous, monsieur Briskin, dit Pethel. Pas avec ces savants. Il désigna le groupe qui se constituait derrière eux. Je ne parle pas leur langage ; je n'ai rien de commun avec eux.

Un homme qu'il reconnut pour être le directeur de campagne de Briskin, Salisbury Heim, se précipita pour se joindre à Briskin.

— Désolé d'être en retard. Il observa rapidement les photographes, les cameramen et la petite troupe de reporters. Vous, les gars, ne perdez pas un geste, leur lança-t-il. Compris ?

— Oui, monsieur Heim, murmurèrent-ils en s'avancant.

— C'est le moment, dit Sal Heim, et il poussa Jim Briskin en direction de l'anneau d'entrée. Allons-y, Jim.

— Êtes-vous prêt, monsieur Pethel ? demanda Jim.

— Oh ! merci ; oui, ça y est, répondit Pethel à la hâte. Quel voyage excitant, n'est-ce pas ?

— Important, surtout, dit Sal Heim.

— En fait même, historique, fit Briskin en souriant légèrement.

— Alors qu'il pénètre dans le translateur, disait un reporter TV dans son micro cravate, celui qui sera peut-être demain le président des États-Unis ne semble manifester aucun signe d'inquiétude pour sa sécurité. Préoccupé du bien-être de ceux qui l'entourent, il s'assure qu'ils comprennent bien la gravité ou – ainsi que Jim Briskin lui-même vient de le dire – la signification historique de cette mission qui risque d'être fertile en dangers. Mais l'enjeu est d'importance, et personne ne l'oublie, Jim Briskin le premier. Autre monde, autre civilisation... Qu'est-ce que cela signifiera pour l'humanité dans les siècles à venir ? C'est indubitablement ce qu'est en train de se demander Jim Briskin à l'instant même où il franchit le seuil de ce translateur plutôt laid et presque ordinaire.

Jim Briskin fit un clin d'œil à Darius Pethel. Pris à l'improviste, Pethel tenta de lui relancer son clin d'œil, mais il était trop nerveux.

— Hé, un instant, monsieur Briskin ! lança l'un des photographes. Nous voulons être sûrs de vous voir traverser la faille. Seriez-vous assez aimable pour repartir de l'anneau d'entrée, s'il vous plaît ? Les quatre derniers pas.

Obligé, Jim Briskin s'exécuta.

Le reporter de la télévision annonçait :

— Dans quelques secondes donc, le candidat présidentiel James Briskin traversera la porte qui mène à un univers dont l'on ne soupçonnait même pas l'existence il y a encore deux jours. Les autorités sont à peu près d'accord, en se basant sur les cartes célestes réalisées par le satellite *Queen Bee* aujourd'hui en panne...

Je me demande pourquoi il ne fonctionne pas, médita Pethel. Est-ce qu'il y a eu des problèmes, de l'autre côté ? Ça ne semblait pas de bon augure ; cela le mettait mal à l'aise.

De l'autre côté, au milieu d'une herbe d'un vert tendre et de petites fleurs blanches, les trente personnes montèrent à bord d'un jet-car express que les ingénieurs du DT étaient parvenus à faire passer de l'autre côté en pièces détachées. Presque aussitôt, le gros véhicule s'éleva et avança au-dessus de l'Atlantique en direction de la côte nord de la France.

Observant un vol de mouettes, Jim Briskin songea : vu de cette hauteur, ce monde ne diffère pas du nôtre. Les mouettes disparurent derrière eux. Verrons-nous des navires sur cet océan ? se demanda-t-il.

Quinze minutes plus tard, d'après sa montre, il aperçut un bateau.

Il n'avait pas l'air bien gros. Mais il était en plein océan, et c'était là l'important. Bien sûr, il était en bois : Briskin en était convaincu, comme les autres qui, dans le car, se pressaient contre les vitres et le contemplaient. Le navire n'avait pas plus de voiles que de cheminée. Qu'est-ce qui le propulse ? se demanda Jim. Encore une machine insensée ! Si ce n'est pas la dilatation de la glace, alors, c'est l'explosion de sacs en papier.

Le pilote du jet-car décrivit un cercle autour du navire ; ils purent l'observer tout à loisir, le temps de leur rapide survol tout au moins. Sur le pont, des silhouettes s'agitèrent en tous sens, puis disparurent. Le navire poursuivit sa route. Le jet-car ne tarda pas à le laisser loin derrière lui.

— Nous n'avons pas appris grand-chose, dit Dillingsworth, l'anthropologue. Combien de temps faudra-t-il avant qu'on atteigne la Normandie ?

— Encore une demi-heure, répondit le pilote.

Ils aperçurent alors un amas de petits bateaux, une flottille de pêche peut-être ; les bateaux étaient ancrés et n'avaient aucune voile. À bord, les matelots restèrent bouche bée à la vue de l'appareil, figés comme des statues. De nouveau, l'appareil plongea vers eux.

L'anthropologue demanda que l'on descendît encore davantage.

— Impossible, répondit le pilote. Trop dangereux ; on est trop chargés.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda à Dillingsworth le sociologue de l'université de Californie, Edward Marshak. Qu'est-ce que vous avez aperçu ?

Au bout d'un instant, Dillingsworth répondit :

— Dès que nous atteindrons le continent, dès que nous pourrions atterrir, faisons-le. N'attendons pas d'atteindre leurs centres urbains ; je veux qu'on se pose près du premier que nous verrons.

Les bateaux de pêche disparurent derrière eux.

Les mains tremblantes, Dillingsworth ouvrit un manuel qu'il avait emmené et se mit à en tourner les pages. Il ne permit à personne d'en voir le titre ; il resta assis seul dans un coin de l'appareil, une expression sombre et songeuse sur le visage.

Stanley, le principal représentant du DT, le questionna :

— Pensez-vous que nous devrions faire demi-tour ?

— Bon Dieu, non ! lâcha Dillingsworth.

Ce fut tout ce qu'il dit ; il ne s'expliqua pas davantage.

Le petit homme d'affaires rondouillard de Kansas City qui se tenait à côté de Jim Briskin, se pencha et lui dit :

— Il me rend nerveux ; il a découvert quelque chose et il ne veut pas en parler. C'est quand il a vu ces pêcheurs. J'observais son visage, et il a failli s'évanouir.

Amusé, Jim lança :

— Du calme, monsieur Pethel ! On a encore du chemin à faire.

— Je vais découvrir de quoi il s'agit, dit Pethel. Il se mit debout et s'avança vers Dillingsworth. Dites-moi, pourquoi vous taire ? Ça devait être rudement grave pour vous rendre muet comme une carpe. Qu'avez-vous pu voir durant ces quelques

secondes pour réagir de la sorte ? Personnellement, je ne crois pas qu'on devrait continuer...

— Voyez les choses de la sorte : si j'ai tort, ça n'a aucune importance. Si j'ai raison... Il regarda par-dessus l'épaule de Pethel en direction de Jim Briskin. Nous saurons toute la vérité avant la fin de la journée, avant notre retour.

Après un silence, Jim prit la parole.

— Ça va comme ça. Pour moi, du moins.

Furibond, Darius Pethel revint à son siège.

— Si j'avais su que ça se passerait comme ça...

— Vous ne seriez pas venu ?

— Je ne sais pas. Je suppose.

Sal Heim, très agité, lâcha :

— Je ne me rendais pas compte qu'il risquait d'y avoir du danger.

— À quoi avez-vous pensé, lui demanda l'un des reporters, lorsque le QB a été abattu ?

— Je l'ai appris quand nous sommes entrés dans cette saleté de translateur, rétorqua Sal.

Un photographe d'un des principaux journaux demanda :

— Et si on faisait un petit poker ? Paire de valets pour ouvrir, un penny la mise de départ, relance illimitée.

Au bout d'une minute, le jeu était lancé.

Loin sur l'horizon, Sal Heim cru voir quelque chose et il jeta un coup d'œil à sa montre. C'est la Normandie, se rendit-il compte. On y est presque. Il sentit sa gorge se nouer. Il avait du mal à respirer. Mon Dieu, je suis nerveux, décida-t-il. Cet anthropologue m'a vraiment ébranlé. Mais il est désormais trop tard pour faire demi-tour. On est engagés à fond ; et de toute façon, il serait mauvais, politiquement parlant, que Jim Briskin batte en retraite. Non, nous avons le devoir de continuer, que ça nous plaise ou non.

— Atterrissez, ordonna Dillingsworth au pilote sur un ton pressant.

— Faites ce qu'il dit, insista Don Stanley.

Le pilote dodelina de la tête.

Ils se trouvaient au-dessus de la campagne ; la côte s'éloignait derrière eux avec ses rouleaux écumants. Sal Heim aperçut une route. Cela ne ressemblait guère à une route, mais il était difficile de la prendre pour autre chose ; en la suivant des yeux, il aperçut au loin un véhicule, une sorte de charrette. Quelqu'un qui cheminait tranquillement sur la route vers quelque affaire routinière, observa Sal. Il distingua les roues du véhicule, ainsi que son chargement. Devant, le conducteur portait une casquette bleue. Ledit conducteur ne levait pas les yeux. De toute évidence, il n'avait pas remarqué l'appareil. Sal Heim réalisa alors que le pilote avait éteint les turbines. L'appareil planait silencieusement.

— Je vais me poser sur la route, expliqua le pilote, juste devant sa charrette.

Il déclencha un instant une rétrofusée pour freiner la chute de l'engin. Dillingsworth lâcha :

— Seigneur ! j'avais raison.

Au moment où le jet-car se posa, tout le monde s'était levé et fixait la charrette en essayant de découvrir ce que voyait l'anthropologue. La charrette s'était arrêtée. Le conducteur se redressa et considéra le véhicule et ses occupants.

Il y a quelque chose qui ne va pas chez cet homme. Il est... déformé, songea Sal Heim. Un reporter dit brusquement :

— Ça doit être les radiations, les retombées. Seigneur, il est horrible !

— Non, fit Dillingsworth. Ce ne sont pas les retombées radioactives. Est-ce que vous n'avez jamais vu ça ? Où l'avez-vous vu ? *Réfléchissez !*

— Dans un livre, répondit le petit homme d'affaires de Kansas City. C'est dans votre livre. Il désigna Dillingsworth. Vous l'avez consulté lorsque nous avons survolé les bateaux de pêche ! (Sa voix devenait aiguë.)

Jim Briskin annonça :

— Il appartient à une race pré-hominienne.

— Il appartient à une branche paléontologique des primates, fit Dillingsworth. C'est un sinanthrope, je crois, une forme assez avancée de pithécanthrope, ou homme de Pékin, comme on l'appelle. Remarquez son crâne aplati, l'énorme arcade

sourcilière qui lui barre tout le front. Le menton n'est pas développé. Ce sont des traits simiens qu'a perdus la lignée de *l'Homo sapiens*. La capacité crânienne est assez importante et proche de la nôtre. Inutile de dire que les dents sont très différentes des nôtres.

Il ajouta :

— Dans notre monde, cette branche des primates s'est éteinte au pléistocène inférieur, il y a environ un million et demi d'années.

— Est-ce que... nous avons remonté le temps ? demanda Darius Pethel.

— Non, dit Dillingsworth, irrité. Pas d'une seconde. De toute évidence, ici, *l'Homo sapiens*, soit n'est jamais apparu, soit ne s'est pas imposé pour une raison quelconque. Et le sinanthrope est devenu l'espèce dominante. Frank Woodbine lâcha :

— Oui, j'ai cru qu'il était bossu. Celui qui a sauté hier du planeur. (Sa voix tremblait.)

— C'est compréhensible, acquiesça Dillingsworth. Le sinanthrope avait une station verticale imparfaite. C'était un avantage dans les plaines où poussaient les herbes basses ; la station verticale en aurait fait une cible plus vulnérable.

Il parlait sans passion. Méthodiquement.

— Seigneur ! dit Sal Heim. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

Il n'y eut aucune réponse. De la part de personne.

Quelle pagaille ! se dit Sal Heim tandis qu'ils descendaient tous les trente du car et s'approchaient de la charrette immobilisée. Trop effrayé pour tenter de s'échapper, le conducteur continuait de les fixer, ses bras serrant une sorte de paquet. Sal remarqua qu'il portait une espèce de toge. Et ses cheveux, à la différence des reconstitutions des musées, étaient soigneusement coupés court. Quelles répercussions cela ne va-t-il pas avoir, se rendit compte Sal. Bon sang, quelle poisse !

Mais c'était pis que cela. Bien pis. Jim Briskin serait donc battu – et alors ? Ce n'était qu'une goutte d'eau dans le vase. En un éclair d'intuition, il embrassa tout ce que cela impliquait pour leur vie, et au-delà. La sienne, celle de Jim et de tout le

monde – Blancs et Cols sans distinction. Car, en matière de relations raciales, c'était une calamité absolue.

Auprès de la charrette, Dillingsworth et plusieurs employés du DT montaient rapidement une machine linguistique. De toute évidence, ils allaient tenter d'entrer en communication avec le conducteur.

Hypnotisé par l'apparition assise dans sa charrette, le petit homme d'affaires rondouillard dit à Sal, en bégayant.

— N'est-ce pas extraordinaire ? Ces quasi-humains sont parvenus à construire des routes et à fabriquer des charrettes. Et ils ont même mis au point une turbine à gaz, a dit la TV. (Il avait l'air abasourdi.)

— Ils ont eu un million et demi d'années pour ça, lui fit remarquer Sal.

— Mais c'est quand même fantastique ! Ils ont construit le navire qu'on a vu ; il traversait l'Atlantique ! Je suis sûr qu'aucun anthropologue au monde n'aurait mis un sou là-dessus – parier qu'un jour les sinanthropes pourraient créer une civilisation aussi développée que celle-ci. Je leur tire mon chapeau ; je trouve que c'est formidable ! C'est... très encourageant, vous ne croyez pas ? En quelque sorte, ça vous fait réaliser que... – il chercha ses mots – ... que si quelque chose arrive à *l'Homo sapiens*, d'autres formes de vie prendront la relève.

Cela n'encourageait en rien Sal Heim.

Le mieux que nous ayons à faire, se dit-il sombrement, c'est retourner dans notre monde et boucher ce satané trou. Ce passage entre notre univers et celui-ci. Oublier son existence et tout ce qu'on vient de voir. Mais c'est impossible, parce qu'il y aura toujours des curieux, des petits malins qui insisteront pour venir fourrer leur nez par ici au nom de la science. Et le DT : il voudra toujours jeter un coup d'œil à tous les artefacts de ce monde pour voir ce qu'il pourrait utiliser. Ce n'est donc pas si simple. On ne peut pas se contenter de fermer les yeux, de partir et de prétendre qu'il ne s'est rien passé.

— Je ne crois pas que ces quasi-humains aient accompli des merveilles, dit Sal à haute voix. Ils sont misérablement en retard sur nous, et ils ont disposé de dix fois plus de temps. Dix fois, au

moins ; vingt, peut-être : Ils n'ont pas découvert les métaux, par exemple. Rien que ça...

Personne ne lui prêtait attention. Ils entouraient tous la machine linguistique, attendant de voir ce que donnerait la tentative de communication.

— Quelle idée de vouloir parler à un demi-singe ! fit Sal, amer. Quelle utilité ?

Il marchait de long en large, ne sachant que faire. Il faut que j'éloigne mon candidat d'ici, se dit-il. Je ne puis le laisser s'associer à ceci.

Mais Jim Briskin n'avait apparemment aucune envie de partir. Il s'était avancé jusqu'à la charrette et s'adressait directement à l'homme de Pékin. Il essayait probablement de le calmer. C'était bien de Jim !

Espèce d'idiot ! songea Sal. Tu ruines ta carrière politique ; tu ne le vois donc pas ? Les ramifications de tout ceci... Suis-je le seul à les distinguer ? Elles devraient être évidentes. Elles ne l'étaient manifestement pas.

Dans le micro de la machine linguistique du DT, Dillingsworth répétait sans arrêt :

— Nous sommes des amis. Nous sommes pacifiques.

Il s'adressa à Stanley :

— Ce truc marche, oui ou non ? Nous sommes des amis. Nous venons dans votre monde avec des intentions pacifiques. Nous ne ferons de mal à personne.

— Il faut du temps, lui expliqua Stanley. Continuez. Vous voyez, il lui faut relier les images visuelles à des mots par essence, abstraits, des images qui jaillissent dans votre cerveau tandis que vous parlez, et transmettre la réplique de ces images au cerveau de...

— Je sais comment ça marche, dit brusquement Dillingsworth. J'ai seulement hâte de commencer avant qu'il ne s'échappe. Regardez, il est prêt à le faire. Il répéta dans le microphone :

— Nous sommes des amis. Nous venons en paix.

D'un seul coup, l'homme de Pékin se mit à parler. Du haut-parleur de la machine sortit un son étranglé, automatiquement

enregistré, il fut aussitôt rediffusé une fois que le magnétophone à bande se fût recalé.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda le petit homme d'affaires de Kansas City en regardant tout le monde autour de lui. *Qu'est-ce qu'il a dit ?*

Dillingsworth parlait dans le micro.

— Êtes-vous aussi notre ami ? Êtes-vous notre ami comme nous sommes les vôtres ?

Sal s'avança jusqu'à Jim Briskin, posa la main sur son épaule et dit :

— Jim, je veux te parler.

— Pour l'amour de Dieu, plus tard ! s'exclama Jim.

— Maintenant. Ça ne peut pas attendre.

Jim grommela :

— Seigneur, tu as perdu la tête, mon vieux ?

— Non, fit posément Sal. Ce sont tous les autres qui l'ont perdue. Toi y compris. Viens. Il saisit Jim par l'épaule, lui fit quitter le groupe et le mena de force jusqu'à l'autre côté de la route. Écoute, comment définis-tu l'homme ? Vas-y, définis-moi l'homme.

Jim le fixa et dit :

— Quoi ?

— Définis l'homme ! Non ? Je vais le faire, alors. L'homme est un animal qui fabrique des outils. D'accord ? Et qu'avons-nous ici ? Par exemple, la charrette, le chapeau, le paquet ou le vêtement. Sans parler du navire que nous avons vu et du planeur avec compresseur et turbine ? Des outils – chacun d'eux, dans le sens le plus général. Qu'est-ce que ça fait donc de cette putain de créature assise sur le siège de cette charrette ? Je vais te le dire : ça en fait un homme, voilà ! Il est laid, d'accord ; il a un front bas, des sourcils proéminents et peu de cervelle, d'accord. Mais il a eu assez de cervelle pour atteindre la ligne d'arrivée et se qualifier, merde ! Il a même construit des routes, quoi ! Et – Sal vibrait de rage – il a même abattu notre satellite d'observation !

— Écoute, commença Jim, lassé, ce n'est pas le moment...

— *C'est le moment ou jamais.* Il faut qu'on sorte d'ici. Qu'on retourne chez nous et qu'on ne pense plus à ce qu'on a vu ici.

Mais Sal savait bien que c'était sans espoir. Le car, par exemple, appartenait au DT, était piloté par un employé du DT à qui Sal Heim ne pouvait donner d'ordres. Stanley seul le pouvait, et Stanley n'avait manifestement pas l'intention de repartir ; fasciné, il se tenait à côté de la machine linguistique.

— Je vais te poser une question, haleta Sal. Si ce sont des hommes – et tu admetts que c'est le cas – comment leur refuser le droit de vote ?

Après un silence, Jim répondit :

— C'est vraiment ça qui t'inquiète ?

— Oui.

Se retournant, Jim partit rejoindre le petit groupe. Sans un mot. Sal Heim le regarda s'éloigner.

— Ils vont voter, s'écria Sal Heim pour lui-même. Je le vois venir. Et vous savez une chose ? Des mariages mixtes ! Entre eux et nous. Rentrons ; s'il vous plaît, rentrons. D'accord ? (Personne ne bougea.) Je ne veux pas voir ça, mais c'est plus fort que moi. Je n'y puis rien. Je suis devenu prophète. Bon sang ! ne m'en blâmez pas ; prenez-vous-en à cette chose assise sur cette charrette. C'est sa faute. Elle ne devrait même pas exister.

Le haut-parleur de la machine linguistique émit un son guttural, rauque.

— ... ami.

Fébrile, Dillingsworth se tourna vers les autres assistants et dit :

— C'était lui ; ce n'était pas un retour de ce que je lui ai envoyé.

— Ils n'ont même pas la radio, grogna Sal Heim.

Dans son bureau de N'York, le détective privé Tito Cravelli reçut une note étonnante de son contact au DT, Earl Bohegian :

Premier rapport jet-car à DT. Monde habité par grands singes.

Prenant un risque calculé. Cravelli appela le Développement Terrien par circuit vidéophonique régulier. Lorsqu'il eut obtenu le central du DT, il demanda tranquillement à parler à M. Bohegian.

— Comment peux-tu commettre la bêtise de m'appeler ouvertement ? lui demanda nerveusement Bohegian lorsque l'appel eut atteint son bureau.

— Explique ton message.

— Ce sont des singes éduqués, fit Bohegian en se penchant sur l'écran et en parlant d'une voix basse et pressante. Tu sais, le chaînon manquant.

— Des hommes primitifs, fit Tito, comprenant enfin. Il sentit son cœur s'arrêter de battre. Continue, Earl, je veux tout savoir ; continue à parler et si tu t'avises de raccrocher, je te rappellerai aussitôt, alors vas-y bon sang !

Earl Bohegian murmura :

— Le rapport a été donné au vieux Leon Turpin ; il est en train de l'examiner au vingtième étage. Ils se demandent là-haut, s'il faut ou non débrancher le translateur et reboucher la brèche. Mais je crois qu'ils ne le feront pas, d'après ce que j'ai entendu.

— Non, acquiesça Tito. Il y a trop à gagner à la laisser ouverte. Mais ils sont quand même un peu embarrassés. C'est normal ; imagine un peu : nous pensions jusqu'ici que des humains semblables à nous ne...

— Est-ce que les types du car ont spécifié de quelle variété de pré-*homo sapiens* il s'agit ? demanda Cravelli en tentant de se souvenir ce qu'il avait appris en anthropologie à l'université.

— L'homme de Pékin. Ça te semble correct ?

— C'est vachement bas. C'est l'un des plus bas sur l'échelle. Si ç'avait été celui de Cro-Magnon ou même de Néandertal...

Ce serait autre chose. Après tout, les découvertes archéologiques faites en Palestine prouvaient que *l'Homo sapiens* et l'homme de Neandertal s'étaient déjà mêlés, il y avait des dizaines de milliers d'années. Et personne n'en avait souffert ; les traits génétiques de *l'Homo sapiens* avaient dominé.

— Ils vont en ramener un. Ils en ont déjà attrapé un d'après les bavardages recueillis dans les toilettes. Ils ont établi une liaison avec lui. Il est docile, vient de me dire l'un des patrons. Complètement affolé.

— C'est normal. Ils se souviennent probablement de nous dans leur passé, ils se souviennent de s'être débarrassés de nous. De même que nous nous sommes débarrassés d'eux dans le nôtre, songea-t-il. On les a annihilés. Et maintenant, nous revoilà, reprit-il. Cela doit leur paraître de la magie noire : des fantômes vieux de cent mille ans remontant à leur propre âge de la pierre. Doux Jésus, quelle situation !

— Il faut que je raccroche. Je t'ai tout dit, de toute façon. Lorsque j'apprendrai...

— D'accord, fit Tito Cravelli en reposant le combiné.

Je me demande s'ils pourront retraverser l'Atlantique en jet-car et revenir de ce côté-ci de la brèche, s'inquiéta-t-il. Est-ce que les hommes de Pékin ne risquent pas de les attraper en route ? Excellente question !

Voilà qui causera des dégâts au cours des élections de novembre, se dit-il, maussade. Qui aurait bien pu prévoir une telle chose ? Une fois de plus, Tito Cravelli voyait son poste de ministre de la Justice lui échapper avec l'échec de Jim Briskin.

Ces mondes parallèles posent un problème épineux, réalisait-il. Je me demande combien il en existe. Des douzaines ? Avec une espèce humaine différente sur chacun ? Drôle d'idée ! Il frissonna. Seigneur ! C'est déplaisant – comme les cercles concentriques de l'enfer possédant chacun son propre supplice.

Soudain, il se prit à songer : peut-être y en a-t-il un où un type humain nous est supérieur, un dont nous ne sachions rien et qui nous domine ; un que nous avons exterminé dans notre monde dès son apparition. Rétamé, illico-presto. Quelqu'un devrait trafiquer un translateur avec ça en tête, décida Tito. Mais à ce moment-là, c'est eux qui apparaîtront chez nous comme on l'a fait dans le mignon petit univers des hommes de Pékin. Et alors, on serait fichus. On ne survivrait pas à la compétition.

De la même façon, songea-t-il, que l'homme de Pékin ne nous résistera pas longtemps. Les pauvres bougres, ils ne savent pas ce qui les attend ; leur temps est désormais compté ! Parce que leur ennemi ancestral a reparu – et au beau milieu d'eux, avec la TV, les fusées, les fusils laser, les bombes H et toutes sortes de trucs inconcevables pour leur cerveau limité. Il leur a

fallu quelque deux millions d'années pour développer leur compresseur à gaz, et à quoi cela leur servira-t-il, maintenant qu'ils sont cuits ? Eux et leur planeur en bois qui vole sur une centaine de mètres et qui retombe ensuite ? Quand je pense qu'on a des astronefs dans trois systèmes solaires !

Il se souvint alors du QB.

Comment ont-ils fait ça ? se demanda-t-il. Incroyable ! Cela semble carrément inconcevable.

Parce que même dans ce cas, ils restent à un échelon au-dessous de nous. On peut les battre avec les deux mains attachées dans le dos et un lobe frontal en moins... pour ainsi dire.

Mais son assurance l'avait abandonné et il ne se sentait plus aussi en sûreté.

Jim Briskin, se dit-il, vous feriez bien de revenir intact de cette Terre parallèle. Parce qu'il va y avoir du pain sur la planche pour tout le monde ici, et l'on va avoir besoin de quelqu'un qui a de solides épaules. Je vois bien Bill Schwarz le Boucher en train de régler ce problème... oui, je le vois bien.

Une fois de plus, il composa le numéro du DT à Washington et redemanda au standard le poste 603 d'Earl Bohegian.

— Je veux savoir le moment où Jim Briskin reviendra. Je me fous des autres ; c'est lui qui compte. Pigé, Earl ?

— Entendu, Tito, opina Bohegian.

— Est-ce que tu peux lui faire parvenir un message ? Après tout, c'est dans ton immeuble qu'il sera.

— Je peux essayer, fit Bohegian, l'air dubitatif.

— Dis-lui de m'appeler.

— D'accord, je ferai de mon mieux.

Cravelli raccrocha et se carra dans son fauteuil, puis chercha une cigarette. Il avait fait ce qu'il pouvait – pour l'instant. Il ne lui restait plus qu'à attendre le retour de Jim. Et il savait que cela risquait de durer longtemps.

Il songea alors à quelque chose d'intéressant. Maintenant, il comprenait peut-être pourquoi Cally Vale avait abattu le réparateur de translateurs avec son laser. Si elle avait rencontré un de ces hommes de Pékin, probablement avait-elle été quelque peu choquée. Dans son état, elle avait dû prendre le

réparateur pour l'un d'eux. Et après tout, la plupart des réparateurs de translateurs – ceux du moins qu'il avait connus – étaient des petits bonshommes courbés ; il était facile de comprendre son erreur, étant donné les circonstances.

Pauvre Cally, songea Tito. Coincée là-bas, soi-disant à l'abri. Quelle surprise cela a dû être pour elle quand, un jour, un de ces planeurs l'a survolée.

C'avait dû être une curieuse rencontre.

Assis à l'arrière du jet-car qui survolait l'Atlantique, l'homme de Pékin, dans sa longue toge et sa casquette de toile bleue, déclara :

— Je m'appelle Bill Smith.

C'est du moins la façon dont la machine linguistique du DT rendit son expression. C'était le mieux que pouvaient faire les circuits.

Bill Smith, songea Sal Heim. Quel nom approprié lui a donné la machine ! Aussi américain qu'une tarte aux pommes ! Pour la dixième fois, il examina tristement sa montre. Est-ce qu'on n'aura jamais fini de retraverser cet océan ? se demanda-t-il. Ça n'en avait pas l'air. Le temps, pour lui, demeurerait immobile, et il savait à qui s'en prendre ; c'était la faute de Bill Smith ! Se trouver avec lui dans ce car était pour Sal Heim un véritable cauchemar, malheureusement bien réel.

— Bonjour, Bill Smith, disait maintenant Dillingsworth dans le micro. Nous sommes heureux de vous connaître. Nous admirons votre science et vos efforts en matière de routes, de maisons, de planeurs, de navires, de moteurs et de vêtements.

En fait, où que nous regardions, nous découvrons de nouvelles preuves de l'ingéniosité de votre peuple.

La machine linguistique produisit un brouhaha de gémissements, de piailllements et de glapissements qu'écoula bouche bée l'homme de Pékin ; ses petits yeux attentifs dans l'ombre des sourcils, brillaient sous la concentration. Avec un grognement, Sal Heim se détourna et se mit à regarder par la fenêtre de l'appareil.

Quand je pense que j'ai donné ma démission pour ce petit désaccord concernant George Walt, se souvint-il. Qu'était-ce, comparé à ceci ?

S'adressant à Jim Briskin assis à côté de lui, Sal dit sur un ton mordant :

— Sois sûr que je serai très curieux d'entendre ton prochain discours. As-tu une idée de ce que tu vas dire, Jim ? Par exemple, en ce qui concerne l'émigration, compte tenu des événements.

Il attendit, mais Jim ne répondit pas ; plié en deux, Jim l'air sombre, scrutait ses doigts enlacés. Peut-être pourrais-tu dire que ce sera comme la ligne Mason-Dixon¹, continua Sal. Eux d'un côté et nous de l'autre. Bien sûr si ces Pékins sont d'accord. Et il est possible que non.

— Pourquoi devraient-ils être d'accord ? fit Jim.

— Eh bien l'autre solution que nous pouvons leur proposer, c'est l'extermination totale, si Bill Schwarz rallie l'opinion publique en ce sens.

— Il n'en est pas question. Et je sais que Schwarz m'appuierait. Ils ont autant le droit d'exister que nous, surtout de leur côté. Tu le sais, je le sais, et ils le savent.

— C'est ça que tu vas dire dans ton discours ? Que c'est leur planète – juste après avoir promis que les cryos pourraient aller s'y installer comme fermiers ?

Lentement, Jim répondit :

— Je... commence à voir ce que tu veux dire.

Son visage mince se contorsionna de colère. Conseille-moi, alors. Fais ton boulot !

— Cette planète est bien capable d'absorber soixante-dix millions de cryos. Ils iront sur le continent nord-américain. Mais il y aura des frictions. Il y aura des tués parmi les immigrants – et parmi ces êtres déformés. En gros, ce sera une répétition de la situation des premiers colons blancs dans le Nouveau Monde. Tu vois ? Les Pékins d'Amérique du Nord seront refoulés petit à petit jusqu'à ce qu'il n'en reste plus sur le continent ; ils feraient bien de s'y résigner, et toi aussi, d'ailleurs. Je veux dire que c'est inévitable.

— Et ensuite ?

¹ Ligne de démarcation aux États-Unis qui séparait le Sud du Nord. (N.d.T.)

— Et ensuite arriveront les ennuis – les vrais ennuis. Parce que tôt ou tard, il viendra à l'esprit d'un groupe ou d'une société que si nous pouvons utiliser l'Amérique du Nord, pourquoi ne pas se servir aussi de l'Europe et de l'Asie ? Et le combat qui s'est déroulé sur les deux mondes il y a cinquante ou cent mille ans se reproduira alors, mais pas avec des haches de pierre, cette fois-là. Il y aura des bombes A tactiques, des gaz paralysants, des lasers de notre côté, et du leur... Il s'arrêta et rumina... Ce dont ils se sont servis pour descendre notre QB. Qui sait ? Peut-être qu'en un million et demi d'années, ils sont parvenus à tomber sur une source d'énergie dont nous ne connaissons rien. Quelque chose qui nous échappe totalement. Est-ce que tu y as pensé ?

Jim haussa les épaules.

— Et si on les y force vraiment, il leur faudra l'utiliser contre nous. Pas le choix !

— On peut toujours leur claquer la porte au nez. Clore la connexion en éteignant le courant qui alimente le translateur.

— Mais à ce moment-là, il y aura là-bas soixante-dix millions de colons. Est-ce qu'on pourra les laisser le bec dans l'eau ?

— Bien sûr que non.

— Alors, ne parle pas de « leur claquer la porte au nez ». Ce n'est pas une solution. Dès que le premier cryo sera passé de l'autre côté, ce sera exclu. Sal réfléchit. Ce Bill Smith, c'est comme un voyage dans une soucoupe volante, pour lui. Pense à ce qu'il pourra dire à ses copains quand il retournera chez lui. S'il y retourne jamais !

— Qu'est-ce que c'est qu'une soucoupe volante ? Sal répondit :

— Au XX^e siècle, un certain nombre de gens prétendirent...

— Je me rappelle, fit Jim en hochant la tête.

— Si tu étais déjà président, si tu avais quelque autorité officielle, tu pourrais rencontrer un grand dignitaire de leur monde, en supposant qu'ils possèdent un gouvernement. Mais pour l'instant, tu n'es qu'un individu comme les autres ; tu ne peux lier ton pays à rien. Et Schwarz, si l'histoire se répète, ne fera rien non plus parce qu'il sait pertinemment qu'il ne tardera

pas à perdre son poste. Il t'abandonnera ce fardeau. Et en janvier, il sera sans doute trop tard pour agir pacifiquement.

— Phil Danville peut m'écrire un discours qui rende compte de cette situation.

Sal éclata de rire.

— Mais oui, tu parles ! *Personne* ne pourrait traduire cette situation correctement, et surtout pas un type simplet comme Phil Danville. Enfin, qu'il essaie ! Voyons comment il va s'en tirer. Disons demain soir, songea Sal. Ou après-demain, au plus tard.

Il sortit son agenda de sa poche et se mit à l'étudier.

— Je dois parler à Cleveland, dit Jim. Ce soir.

À l'arrière du jet-car, l'homme de Pékin déclarait par l'entremise de la machine linguistique :

— ... le métal est mauvais. Comme les morts, il appartient à la terre. Il fait partie du *ce qui n'est plus*, là où tout va quand le moment est venu.

— De la philosophie ! dit Sal, écœuré. Écoute-le ! (Il secoua la tête.)

— Et c'est pour cette raison que vous ne l'utilisez pas ? demanda Dillingsworth en parlant dans le micro.

— Nous avons aussi nos tabous, dit Jim à Sal. Tu t'y reprendrais à deux fois avant de boire chaque jour dans un crâne humain.

— Est-ce que les Pékins le font ? s'exclama Sal, horrifié.

— Je crois que je l'ai lu quelque part. C'est du moins ce que faisaient leurs ancêtres. Cette pratique a dû disparaître depuis.

Il ajouta :

— Ils étaient cannibales.

— Formidable ! dit Sal en se remettant à étudier son agenda. Juste ce qu'il nous fallait pour gagner les élections !

— Schwarz aurait fini par en parler.

Jetant un coup d'œil à l'océan qu'ils survolaient, Sal déclara :

— Je serai soulagé de sortir d'ici. Et tu ne me prendras pas à émigrer. Je ferais plutôt comme les tiens – j'essaierais Mars, quitte à finir par mourir de soif. Au moins, je ne me ferais pas bouffer. Et mon crâne ne servirait pas de verre de table.

Il se sentait fortement déprimé en méditant sur tout cela, et il faisait de son mieux pour fixer son attention sur l'agenda.

Comment le premier Noir président des États-Unis va-t-il s'y prendre pour s'occuper de la présence d'une planète d'hominiens qui se sont avérés capables de bâtir une civilisation bigrement bien adaptée ? se demanda Sal Heim. Une race qui, en théorie, n'aurait pas dû dépasser le stade de la pierre taillée. Mais après tout, chacun de nous a commencé par tailler des pierres. Ce qui vient d'être prouvé, c'est qu'avec le temps...

Je sais que j'ai raison, songea Sal. Il n'y a aucun fondement légal qui nous permette de refuser leurs droits civiques aux Pékins – si ce n'est, bien sûr, qu'ils ne sont pas citoyens américains.

Était-ce là l'unique barrière ? Elle était dérisoire. Quelle façon d'arrêter une invasion de la Terre : en refusant la citoyenneté aux envahisseurs !

Mais il était triste qu'il y eût là aussi une attrape. Car des citoyens US émigreraient dans ce monde-ci, celui où le jet-car vrombissait actuellement, et dans cet univers-ci, la citoyenneté américaine n'avait aucune signification ; les Pékins étaient là les premiers et pouvaient avancer leur droit de premiers occupants. Il serait donc sage, après tout, de ne pas soulever la question de la citoyenneté...

Que va-t-on faire, alors, se demanda Sal, quand les nôtres et les Pékins vont commencer à se mêler ? Accepteras-tu que ta fille épouse un Pékin ? se demanda-il, féroce. Le Ku Klux Klan avait désormais un boulot à sa mesure. Cela ne pouvait aller plus mal.

À l'entrée des Translateurs Pethel – Ventes & Maintenance, Stuart Hadley se tenait appuyé sur son balai autonome et regardait les passants. Dar Pethel étant absent ce jour-là, un poids l'avait quitté ; il pouvait faire ce qui lui plaisait.

Alors qu'il magnifiait mentalement son nouvel état par des rêveries bien choisies, une mince silhouette, celle d'une rouquine, jeune et la poitrine bien développée, s'avança soudain vers lui, le visage bouleversé.

— Ils ont fermé le satellite, dit Sparky avec une immense amertume de vaincue.

Réveillé, Hadley lâcha :

— Q... quoi ?

— George Walt, ce bon à rien déformé, nous a fichues dehors ce matin. C'est fini, là-haut. Je ne sais absolument pas pourquoi. Alors, je suis venue directement te voir. Qu'est-ce qu'on va faire ?

Du pied, elle délogea du trottoir un détritrus et le fit tomber sinistrement dans le caniveau.

Il réagit. Ce fut une superbe réaction corticothalamique ; il se redressa, alerte comme une lame de Tolède. Le temps était venu de l'une de ces décisions uniques, définitives, qui façonnent l'avenir.

— Tu as choisi le bon endroit, Sparky, lui annonça-t-il.

— Je sais, Stuart.

— On émigrera. (C'était là sa décision.) Elle leva vivement les yeux.

— Comment ? Où ? Sur *Mars* ?

— Je t'aime, lui apprit Hadley.

Il y avait énormément songé. Au diable sa femme Mary et son emploi – tout ce qui constituait le train-train de sa petite vie.

— Merci, Stuart. J'en suis heureuse. Mais explique-moi où toi et moi pouvons aller, pour l'amour de Dieu, là où on ne pourrait pas nous retrouver ?

— J'ai des contacts. Crois-moi. J'ai de ces contacts ! Tu sais où je peux nous emmener ? (En un éclair, tout s'organisa ; son plan apparut clairement, complet, dans son cerveau en effervescence.) Prépare-toi Sparky.

— Je suis prête. (Elle lui jeta un coup d'œil.)

— L'autre côté. Le monde vierge dont Jim Briskin a parlé dans son discours de Chicago. Je peux bel et bien nous y emmener – et je ne plaisante pas.

Elle était impressionnée. Ses yeux s'étaient agrandis.

— Ça alors...

— Fais donc tes malles, lui ordonna rapidement Hadley. Donne-moi ton numéro de vidéophone. Dès que les détails seront prêts, je t'appellerai et on partira pour Washington.

Il lui expliqua :

— C'est là que se trouve la connexion, pour l'instant. Au DT. Ce qui pose un léger problème, mais on y arrivera quand même.

— Comment pourra-t-on vivre, là-bas, Stuart ?

— Laisse-moi me charger de ça. (Il avait tout élaboré. Il en était ébloui, tant c'était parfait.) Au revoir... Putain de loi qui nous empêche de nous rencontrer ici ! Il ne faut pas qu'on se fasse attraper avant d'être partis.

En plus de la police, il songeait aussi à Mary. De temps à autre, sa femme lui rendait visite au magasin. Si on apercevait Sparky, tout serait terminé ; il se retrouverait marié pour le restant de sa vie, dans les deux cents ans, sans doute. Ce n'était pas une perspective agréable.

Sparky inscrivit son numéro de vidéophone à l'intérieur d'une pochette d'allumettes et la lui donna. Il la rangea respectueusement dans son porte-billets et se remit à balayer à l'aide de son balai autonome.

— Tu *balaies* ? s'exclama Sparky. Je pensais qu'on allait émigrer ; ce n'est pas ce que tu viens de dire ?

— J'attends, lui expliqua patiemment Hadley. Mon contact est à un niveau élevé. Personne ne peut traverser à moins d'avoir quelqu'un de haut placé au DT. Mon contact a carte blanche au DT ; c'est une huile. Mais il me faut l'attendre.

Il ajouta :

— Il a eu une affaire importante à traiter toute la journée au DT.

— Ding-dong, fit Sparky, impressionnée.

Il lui donna un rapide et bref baiser et la renvoya ; sa mince silhouette rétrécit sur le trottoir et finit par disparaître pour un temps. Hadley continua à balayer, réglant dans son esprit les derniers menus détails de son projet. Tout – malheureusement – dépendait de Darius Pethel. J'espère qu'il ne va pas tarder, se dit Hadley. Avant que je ne perde tout contrôle de moi-même.

Deux heures plus tard, Darius Pethel, venant du parking, apparut, le visage grisâtre. Il passa en marmonnant à côté de Hadley et disparut à l'arrière du magasin.

Quelque chose rendait Dar soucieux, observa Hadley. Un mauvais moment pour le décider, mais avait-il le choix ? Il suivit Pethel et le trouva dans son bureau, en train de suspendre sa veste au porte-manteau.

Pethel lâcha :

— Quelle journée ! Je voudrais pouvoir te dire ce qu'on a rencontré là-bas, mais c'est impossible. C'est classé top-secret ; on a tous été d'accord. Enfin, on en est revenus. C'est déjà ça !

Il se mit à enrouler ses manches et à jeter un coup d'œil superficiel au courrier de la journée étalé sur son bureau.

— Tu as vraiment pendu une épée de Damoclès au-dessus des gros bonnets du DT, fit Hadley. Tu pourrais récupérer ce translateur quand ça te plairait, si vite qu'ils en resteraient bouche bée. Que leur arriverait-il, alors ? En fait, je crois que tu es l'une des personnes les plus importantes de l'univers, pour l'instant.

Assis à son bureau, Pethel lui jeta un regard revêche.

D'une voix rauque, Stuart Hadley lança :

— Et si on le faisait, Dar ?

— Si on faisait quoi ?

— Si on le prenait pour que je passe de l'autre côté.

Pethel le fixa comme s'il eût affaire à un malade mental particulièrement répugnant.

— Sors d'ici !

Il se mit à ouvrir son courrier.

— Je suis sérieux. Je suis amoureux, Dar. Je pars. Tu peux me faire sortir d'ici – nous faire sortir d'ici tous les deux – et nous pourrons repartir à zéro.

— D'abord, tu n'as pas idée de ce qui se trouve de l'autre côté ; tu n'en as pas la moindre idée !

— Je sais ce qu'a dit Jim Briskin dans son discours.

— Briskin, lorsqu'il a fait ce discours, n'y était pas encore allé. Deuxièmement, Mary ne t...

— Je ne parle pas de Mary. Je vais partir avec quelqu'un d'autre, la première personne que j'aie jamais rencontrée qui

m'ait vraiment compris et à qui j'aie pu parler au lieu de jouer la comédie. Sparky et moi serons le premier couple à émigrer et à commencer une vie nouvelle sur un monde vierge au milieu du tube de ce translateur. N'essaie pas de m'en dissuader ; ce serait impossible. Rédige un message quelconque pour m'introduire dans les labos du DT Nous comptons sur toi, Dar. Deux vies humaines...

— Ah ! pour l'amour de Dieu ! Comment vivrez-vous, là-bas ?

— Comment a vécu Cally Vale ?

— Sands avait transporté de l'autre côté un de ces abris antiatomiques. Un abri souterrain. Rempli de provisions. C'est là qu'elle a vécu.

Hadley demanda :

— L'abri est toujours là-bas ?

— Bien sûr. Pourquoi l'aurait-on démonté ?

— Nous vivrons alors dedans. Jusqu'à ce que nous puissions construire une maison.

— Qu'arrivera-t-il quand la nourriture de l'abri sera épuisée ? En supposant que ce ne soit pas déjà le cas !

S'asseyant sur le bord du bureau de Darius Pethel, Hadley répondit :

— Je me suis renseigné. Aujourd'hui, on peut avoir pour rien une de ces unités de colonisation ; les fabricants sont au bord de la faillite parce que personne n'émigre plus. Ils sont contents de s'en débarrasser à n'importe quel prix, et l'unité comporte une unité de culture autonome, du matériel pour le forage d'un puits, des outils de base pour...

— D'accord, fit Pethel en hochant la tête. Je sais ce que contiennent ces unités de colonisation ; j'admets qu'elle peut vous permettre de vivre indéfiniment. Bon, tu as résolu ce point-là – et assez bien.

Gonflé d'orgueil à en éclater, Hadley déclara :

— J'ai même fait en sorte que l'unité soit livrée dans la soirée aux bureaux de Washington du DT. (Il avait songé à tout.) Soyons réalistes, Dar ; des tas de gens vont émigrer, et je veux être là-bas le premier. Je veux que tout soit parfait pour Sparky et moi. Rédige donc un petit quelque chose qui me permette de pénétrer dans le DT et ce translateur. Je devrais avoir la

priorité, d'une certaine manière ; j'étais dans l'atelier quand Erickson l'a découvert, tu te rappelles ? (Il attendit. Pethel se taisait.) Allons, fit Hadley, les forces du temps et du changement sont contre toi, Dar. Et tu le sais, au fin fond de toi-même.

— Oui, mais ça a toujours été comme ça, murmura Pethel. Il prit une feuille de papier et sortit son stylo. Est-ce que tu es vraiment – comment as-tu dit ? – *amoureux* d'elle ?

Hadley répondit :

— Sur l'honneur de ma mère.

Pethel tressaillit et se mit à écrire.

— Je n'oublierai jamais ce que tu auras fait pour nous, dit Hadley. Et ça m'ennuie beaucoup de te faire perdre un directeur des ventes... mais il n'y a rien à faire ; elle compte sur moi.

Il lui expliqua :

— George Walt, – tu sais, ces deux mutants qui possèdent le satellite – ils ont fermé boutique.

Pethel cessa d'écrire et leva la tête.

— Sans blague ! Il grimaça. Je me demande ce que ça veut dire. Je me demande ce qu'ils ont en tête.

— Quelle importance, ce qu'ils ont en tête ? lâcha ardemment Hadley. Je fiche le camp d'ici !

— Mais moi non, lui fit remarquer Pethel.

Il se remit lentement à écrire, de profondes pensées lui ridant le front.

Lorsque Leon Turpin, président du conseil d'administration du Développement Terrien, apprit la nouvelle concernant les Pékins, il devint fou furieux. Comment peut-on tirer de nouvelles techniques industrielles à partir de ça ? se demanda-t-il. Ces hominiens ne sont pas dans le coup, technologiquement parlant.

— Des haches de pierre ! éructa Turpin, désappointé. Voilà ce qu'il y a là-bas ! Voilà ce qui a sauté de ce planeur pour gosses ! Et nous avons dépensé sept millions de dollars pour le satellite QB !

Bien sûr, il y avait les minerais. Les Pékins, d'après le rapport de Don Stanley, ne possédaient aucune mine ; tout ce qui était enfoui dans le sol demeurerait donc intact.

Mais cela ne suffisait pas. Turpin désirait davantage. Il *devait* y avoir davantage ! Son esprit retournait au satellite abattu. Ils sont parvenus à l'avoir, se rendit-il compte, alors que nous avons encore des difficultés à faire ce genre de chose.

En face de lui, Don Stanley s'agitait sans cesse dans son fauteuil.

— Si vous désirez voir l'homme de Pékin que nous avons ramené, ce Bill Smith, comme l'appelle la machine linguistique...

— Si je désire voir un homme de Pékin, je regarderai dans *l'Encyclopaedia Britannica*. C'est là que ces gens-là doivent se trouver, et non pas en train de se balader à la surface de la Terre comme s'ils la possédaient, Stanley. Mais je suppose qu'on ne peut plus rien y faire, maintenant. Il prit une lettre sur son bureau. Voici un jeune couple, Art et Rachael Chaffy, qui veut émigrer de l'autre côté. Le premier de toute une foule. Pourquoi pas ? Appelez-les et dites-leur de venir, et nous les enverrons là-bas.

Il poussa la lettre en direction de Don Stanley.

— Dois-je leur expliquer qu'il y a des risques ?

Turpin haussa les épaules.

— Je ne vois pas pourquoi ; ce n'est pas notre affaire. Qu'ils en fassent l'expérience ! Les colons sont censés être rudes et braves. Du moins, c'était le cas à mon époque. Au XX^e siècle, quand on a commencé à atterrir sur les planètes. Ça ne peut pas être pire ; en fait, c'est considérablement moins dangereux.

— C'est juste, monsieur Turpin.

Stanley replia la lettre et la plaça dans sa poche intérieure.

Sur le bureau de Turpin, l'interphone annonça :

— Monsieur T, un représentant de la Sécurité sociale spéciale désire vous voir. Il s'agit de M. Thomas Rosenfeld, envoyé officiel du ministère.

Niveau ministériel, se dit Turpin. Un homme important. Capable d'élaborer toute une ligne d'action. Il ordonna à l'interphone :

— Introduisez M. Rosenfeld. S'adressant à Stanley :

— Vous savez de quoi il va s'agir.

— Oui, des cryos.

— Je ne puis me décider à le lui dire ou non.

La nouvelle concernant les Pékins ne tarderait plus, bien sûr, à filtrer ; ce n'était qu'un secret momentané. Mais c'était toujours mieux que rien. L'expédition venait de revenir et les reporters ne pouvaient avoir aussi rapidement annoncé la nouvelle par leurs différents services. Rosenfeld n'était donc pas au courant ; du moins pouvait-on le supposer. Et traiter avec lui en conséquence.

Un homme de grande taille, roux, bien habillé, pénétra en souriant dans le bureau de Turpin.

— Monsieur Turpin ? C'est un plaisir. Le président Schwarz m'a demandé de vous rendre visite quelques instants pour bavarder avec vous. Pour avoir votre avis, d'une certaine manière. Est-ce un original de Ramon Cadiz qui se trouve là derrière vous ? Rosenfeld s'avança pour l'examiner. Blanc sur blanc. Sa meilleure période.

— Je vous donnerais bien cette peinture, fit Turpin, mais je l'ai reçue en cadeau. Je suis sûr que vous comprenez.

Il mentait effrontément, mais pourquoi pas ? Pourquoi, par pure politesse, donner une œuvre d'art de valeur ? Cela n'avait aucun sens. Rosenfeld le questionna.

— Comment fonctionne votre translateur défectueux ? Les effets sont toujours les mêmes ? Cet appareil nous intéresse beaucoup. Et c'était le cas avant même le discours de Jim Briskin... Le président Schwarz a réagi exceptionnellement vite – même pour lui – en appréciant les potentialités de tout ceci. Personne d'autre que lui, à mon avis, n'est en mesure de prendre concrètement une importante décision.

La chose était étrange, se dit Turpin, si l'on considérait que Schwarz n'avait pu d'aucune façon apprendre la découverte avant le discours de Briskin. Il garda cette réflexion pour lui. La politique est la politique. Don Stanley prit la parole.

— Combien de dormeurs avez-vous dans les entrepôts du gouvéd, monsieur Rosenfeld ?

— Eh bien, répondit Rosenfeld avec un air pincé, le chiffre généralement avancé approche des soixante-dix millions. Mais en fait, leur nombre réel doit plutôt être à l'heure actuelle de cent millions.

Il arbora un sourire triste et forcé qui ressemblait plus à une grimace qu'à autre chose. Stanley lâcha un sifflement.

— Ça fait beaucoup !

— Oui, admit Rosenfeld. Nous sommes de cet avis. En politique intérieure, c'est le problème numéro Un de Washington. Bien sûr, vous n'êtes pas sans savoir que notre administration en a hérité de la précédente.

— Vous voulez que nous fassions passer vos cent millions de cryos sur cette Terre parallèle ?

Lassé par ces formalités, Turpin avait élevé la voix.

— Si la situation est telle que...

— Nous pouvons le faire, dit brièvement Turpin. Mais vous devez comprendre que notre rôle n'est que technologique, en la matière. Nous fournissons le moyen de transport pour cette autre Terre, mais nous ne garantissons pas les conditions qu'ils y rencontreront. Nous ne sommes ni des anthropologues, ni des sociologues pour nous occuper de tout ça.

Rosenfeld opina du chef.

— Nous le comprenons bien. Nous n'allons pas essayer de vous forcer à y établir certaines conditions. Votre travail, ainsi que vous l'avez dit, se limite à transporter de l'autre côté ces personnes ; après c'est à elles de se débrouiller. Le gouvernement adopte de son côté une position identique nous n'offrons aucune garantie. L'émigration se fera exclusivement sur ces bases. Si les colons n'apprécient pas ce qu'ils trouveront là-bas, ils pourront toujours revenir ici.

Schwarz se fiche donc de ce qui leur arrivera après leur émigration, songea Turpin avec sagacité. Il veut simplement que les entrepôts se vident et que disparaisse la saignée financière qu'ils entraînent.

— Quant au coût de l'opération... commença Turpin.

— Nous avons élaboré un plan de paiement, fit Rosenfeld en fouillant dans sa mallette. Par tête, suivi d'un bilan prévisionnel. En se fondant sur un chiffre de 100 millions de personnes, voici ce que nous considérons comme un profit équitable pour votre compagnie.

Il fit glisser un document plié en direction de Leon Turpin, se laissa aller en arrière et attendit. Turpin pâlit nettement en

découvrant le chiffre. Don Stanley se plaça derrière lui et regarda également le document. Il se racla la gorge et dit d'une voix tendue :

— C'est une belle somme, monsieur Rosenfeld.

— C'est aussi un beau problème, admit Rosenfeld.

Turpin leva les yeux et demanda :

— Ça vous coûte si cher ?

— Nos dépenses au ministère de la SSS sont... Rosenfeld fit un grand geste. Disons simplement qu'elles sont excessives.

Mais cela ne justifie pas une somme pareille, se dit Turpin. Quoique la véritable raison soit évidente... Si vous pouvez lancer le mouvement les premiers et commencer à envoyer les cryos en voyage sur cette autre Terre, *vous aurez privé Jim Briskin de son atout majeur*. Pourquoi voter Briskin alors que le candidat sortant est déjà en train d'expédier les cryos aussi rapidement que possible ?

Aussi rapidement que possible. Turpin se demanda soudain : mais à quel rythme, au fait ? Il s'adressa à Don Stanley :

— À quelle vitesse des adultes peuvent-ils passer par cette brèche ?

— Ce devrait être un à la fois, répondit Stanley après avoir réfléchi un instant. Puisqu'elle n'est pas très grande. En fait, ainsi que vous vous le rappelez peut-être, il est nécessaire de s'accroupir pour la traverser.

Turpin prit un stylo et se mit à calculer. En comptant cinq secondes par personne – ce qui était peu –, pour transporter de l'autre côté cent millions de cryos, il faudrait approximativement vingt ans.

En voyant les chiffres, Don Stanley dit :

— Mais ils s'en moquent ; ils sont endormis. Pour eux, vingt ans...

— Mais je crois que M. Rosenfeld ne s'en moque pas, fit Turpin caustique.

— Il faudra vraiment tout ce temps ? Rosenfeld avait l'air abattu. C'est long !

Turpin réfléchit que lorsque le travail serait achevé, Bill Schwarz aurait quitté son poste depuis seize ans (à supposer qu'il soit réélu). Et il serait totalement oublié, par-dessus le

marché. Inutile de pousser le gouvernement à se faire à cette idée. Le facteur temps devait obligatoirement être réduit. S'adressant à Don Stanley, Turpin demanda :

— Peut-on élargir la brèche ? Stanley considéra la question.

— Probablement. L'augmentation du voltage ou de la fréquence du champ...

— Je ne veux pas connaître la méthode. Je veux voir la chose réalisée.

Si deux personnes pouvaient passer simultanément, le délai pouvait être ramené à dix ans. Et si c'était quatre à la fois, à cinq ans seulement. Voilà qui pouvait satisfaire les politiciens de la Maison Blanche.

— Cinq années seraient acceptables, fit Rosenfeld lorsqu'il eut regardé les chiffres de Turpin.

— Nous nous fixerons donc ce délai, dit Don Stanley.

Mais il avait sur le visage une expression inquiète, et Turpin savait pourquoi. Don songeait : peut-on vraiment y parvenir ? Peut-on élargir la brèche à ce point ?

Rosenfeld se leva et dit :

— Bon. Demain ou après-demain, les juristes de mon ministère auront établi le contrat et la trésorerie s'occupera alors de l'honorer. Ah ! la paperasse... Il semble qu'on ne puisse y échapper. Mais cela vous donnera le temps d'effectuer vos transformations techniques.

— J'ai été enchanté de faire votre connaissance, monsieur Rosenfeld, dit Turpin en lui serrant la main. Je présume que je vous reverrai à plusieurs reprises durant le déroulement de cette affaire.

— J'ai pris grand plaisir à travailler avec vous, monsieur, répondit Rosenfeld. Et j'admire vos goûts artistiques ; ce n'est que le deuxième Ramon Cadiz que je vois cette année. Bonjour, monsieur Turpin. Monsieur Stanley...

La porte se referma derrière Rosenfeld. Don Stanley déclara bientôt :

— Ils aiment leur position.

— Tout le monde aime sa position. C'est la nature humaine.

Il se demandait ce que ferait le gouvernement lorsque tous les journaux du pays parleraient des Pékins. Annulerait-il le contrat ? Abandonnerait-il totalement le projet ?

Il en doutait. Ou bien Schwarz agissait, ou bien il perdait en novembre ; c'était aussi simple que ça. Pékins ou pas Pékins. Bien sûr, le président enverrait quelques unités de *marines* en compagnie des cryos, pour s'assurer que tout irait bien. En étant optimiste, la colonisation de cette Terre parallèle prendrait, au mieux, un certain temps. Mais c'était faisable. Turpin n'en doutait pas.

De toute façon, ce n'était pas le problème du DT – lequel avait déjà du pain sur la planche, technologiquement parlant. L'élargissement de la fissure du translateur pouvait bien s'avérer impossible, du moins dans les délais impartis aux techniciens.

Mais je veux ce contrat, se dit Leon Turpin. Je le veux bigrement, et je ferai tout pour l'obtenir. La solution est peut-être de fabriquer un autre translateur identique à celui qui se trouve au sous-sol, avec l'espoir qu'il donne les mêmes effets que l'autre. Ou deux, ou cinq, ou même dix, et les cryos les traverseront en files interminables.

Et l'équipement ? se demanda soudain Turpin, Rosenfeld n'avait pas abordé ce problème. Le gouvernement allait-il lâcher tous ces gens dans un monde étranger sans matériel aucun ? Sans outillage convenable, la colonie ne serait rien de plus qu'un énorme camp de personnes déplacées. Pour fonctionner réellement, la colonie devait être autonome ; la chose était évidente pour qui se donnait la peine d'y réfléchir dix minutes. Et il faudrait du temps, beaucoup de temps, pour transférer suffisamment de matériel pour cent millions de personnes ; cela supposait une logistique incroyable. Trente-trois fois environ, ce qu'il avait fallu engager pour organiser le débarquement de Normandie, pendant la Seconde Guerre mondiale. Le gouvernement avait perdu la tête. Les politiciens étaient à ce point emberlificotés dans les implications politiques de cette Terre parallèle qu'ils avaient perdu le sens des réalités.

Cela pouvait facilement devenir la plus extraordinaire pagaille de tous les temps.

Mais je refuse de m'en inquiéter, se rappela Leon Turpin. Je n'en suis pas responsable ; je ne suis que le transporteur. Si les choses se gâtent trop, trop tôt, Schwarz perdra son poste et le fardeau retombera sur ce Jim Briskin, si je ne me trompe pas de nom. Ce ne serait que justice, parce que c'est son discours qui a tout déclenché.

— Que tout le monde se rassemble en bas à un endroit où l'on puisse vous entendre, ordonna Turpin à Don Stanley.

— À votre avis, combien de temps avons-nous ?

— Quelques jours. Moins d'une semaine. Une campagne présidentielle est en train de se dérouler, à moins que ça ne vous ait échappé ? Nous avons déjà un peu poussé Jim Briskin en laissant Frank Woodbine nous convaincre de l'emmener ; maintenant, voyons ce que nous pouvons faire pour Bill Schwarz.

Et ce que nous pouvons faire pour Schwarz, risque de nous rapporter bien plus que ce que nous avons fait pour Briskin, songea Turpin. Ce qui ne saurait être négligé.

Don Stanley partit pour mettre les experts au courant de la situation. Tandis qu'il franchissait la porte du cabinet, l'une des nombreuses secrétaires de Leon Turpin le croisa.

— Monsieur Turpin, il y a au cinquième un jeune couple qui vient de vous envoyer ceci ; ils ont dit que vous deviez le lire tout de suite.

Elle ajouta :

— C'est de M. Pethel.

— Qui est M. Pethel ? (Ce nom ne lui disait rien.)

— Le propriétaire du translateur, monsieur. Celui qui se trouve dans le laboratoire ; vous savez, ce type si « important. »

Elle lui présenta le message. Leon Turpin l'ouvrit et vit aussitôt qu'il lui demandait de permettre à M. et à Mme Hadley d'utiliser le translateur de Pethel pour émigrer sur l'autre Terre. À bref délai, c'était essentiel, pour une raison que Pethel ne précisait point.

— Très bien, dit Turpin à la jeune fille, je ne m'y oppose pas et, dans une certaine mesure, nous devons satisfaire ce Pethel.

Tandis qu'il posait le message sur son bureau, il remarqua de nouveau la demande de l'autre jeune couple, Art et Rachael

Chaffy. C'est vrai, se souvint-il. Don était censé les appeler, mais je suppose que dans son excitation, il l'a oublié. Eh bien, il s'en chargera plus tard. C'est lui qui a leur lettre.

Les Chaffy et les Hadley pourront se faire concurrence, réfléchit Turpin, pour savoir qui deviendra la première famille américaine à émigrer sur la Terre parallèle. Sans doute faudra-t-il y donner un peu de publicité. Des reporters des journaux, des journalistes de la TV, et le reste. Le président Schwarz en train de couper un cordon bleu devant l'entrée du translateur. Ou peut-être une bouteille de champagne cassée sur la paroi du translateur auquel on aura donné un nom épique.

Il lança à sa secrétaire :

— Demandez aux Hadley de monter à mon bureau.

Quelques minutes plus tard, elle revint en compagnie d'un jeune homme blond à l'air enjoué et d'une rousse fabuleusement attirante qui semblait intimidée et mal à l'aise.

— Asseyez-vous, leur dit Leon Turpin sur un ton amical.

— M. Pethel est mon patron, dit Hadley. Ou plutôt mon ex-patron. J'ai dû démissionner pour émigrer. Lui et « Mme Hadley » s'assirent. Ça va être le plus grand moment de toute notre vie. Nous allons commencer une nouvelle existence. Hadley serra la main de sa « femme ». Pas vrai ?

— Oui, murmura-t-elle, d'une voix presque inaudible, en hochant la tête.

Elle ne regardait pas franchement Turpin, et il se demandait pourquoi.

J'ai déjà vu cette fille quelque part, se rendit-il compte. Mais où ?

— Êtes-vous bien équipés ? questionna-t-il.

Hadley lui donna promptement une liste de ce qu'ils emportaient ; elle semblait complète, voire exagérée. Turpin se surprit à se demander comment ils allaient transporter tout cela de l'autre côté. En bas, personne ne s'offrirait à les aider ; c'était certain.

— Mes enfants, le Développement Terrien est heureux de contribuer à un nouvel éveil, à la fois métaphorique et littéral, des jeunes Américains...

Et soudain, brutalement, il se rappela où il avait rencontré cette jeune Mme Hadley à la poitrine bien développée. Il l'avait vue sur le satellite des Moments de Félicité de la Porte d'Or. Après tout, il s'y rendait deux fois par semaine, et ce depuis sa construction.

Voilà maintenant le meilleur, se dit Turpin en cachant sa jubilation. Le premier couple à émigrer sur ce monde nouveau est formé par un client du satellite de la Porte d'Or qui s'enfuit avec l'une des filles de Thisbe Olt. Dommage qu'on ne puisse le révéler au public. C'est charmant !

— Je vous souhaite bonne chance à tous deux, dit Leon Turpin en gloussant.

Au bout d'une semaine, un premier groupe de cryos traversa le translateur et pénétra dans un tout nouveau monde, à la satisfaction de presque tout le monde. La nation tout entière suivait le spectacle à la télévision ; sur place, plusieurs notables assistaient à leur départ, en proie à des émotions aussi diverses que secrètes ; parmi eux, se trouvaient Leon Turpin, le président Schwarz, le candidat libéro-républicain James Briskin et Darius Pethel – propriétaire du translateur.

Quelle bande d'idiots ! songeait Darius Pethel en observant la file ininterrompue d'hommes et de femmes qui entraient dans le translateur. Il en avait l'estomac retourné, aussi, battit-il en retraite vers le fond du laboratoire du DT pour aller fumer une cigarette. Ne savent-ils pas ce qui va leur arriver de l'autre côté ? Est-ce qu'ils s'en fichent ? Est-ce que *tout le monde* s'en fiche ?

Je devrais l'éteindre, songea Pethel. C'est mon translateur, après tout. Et je ne veux pas qu'il serve à cela, plus maintenant, pas après mon propre voyage, après mon vol au-dessus de l'Atlantique en compagnie de Bill Smith.

Il se demanda alors où se trouvait maintenant Bill Smith, l'homme de Pékin. Peut-être à l'Institut psychiatrique de Yale ou à quelque autre vénérable endroit, en train de passer l'un après l'autre des tests d'aptitude et de profil psychologique. Et soumis bien sûr à un interrogatoire incessant concernant les fondements de sa culture.

Certaines réponses de Bill Smith avaient filtré jusqu'aux journaux. Les Pékins, par exemple, n'avaient pas découvert le verre. Le caoutchouc leur était également inconnu, comme l'électricité, la poudre à canon et, naturellement, l'énergie atomique. Mais, plus mystérieusement, l'horlogerie et la machine à vapeur n'avaient jamais été inventées par les Pékins,

et cela semblait insensé à Darius Pethel. En fait, toute leur société était pour lui une énigme.

Une chose était cependant certaine : il n'y avait eu aucun Thomas Edison sur la Terre parallèle. Il leur manquait les phonographes, les ampoules électriques, ainsi que le téléphone et même l'antique télégraphe. Les inventions qu'ils possédaient – par exemple, la technique des routes en pierres pilées – s'étaient développées sur des périodes d'une longueur invraisemblable, élaborées par chaque génération comme une mosaïque. Exception faite de leur étrange système si complexe de compresseur et de turbine, les Pékins ne semblaient jamais avoir accompli de bonds technologiques.

Le procédé grâce auquel le QB avait été abattu demeurait un mystère ; Bill Smith n'était même pas au courant de l'existence du satellite, suivant les journaux. La machine linguistique semblait incapable de clarifier la situation.

Jim Briskin regardait aussi et se retrouva en train de méditer sur l'aspect le plus sordide de la situation.

Là où nous avons commis une erreur, décida-t-il, c'est en ne procédant pas à une sorte de rapprochement avec les pithécanthropes. Cela aurait dû être réalisé avant la venue du premier émigrant – mais il était désormais trop tard. Bien sûr, le président Schwarz était contraint d'agir vite, s'il voulait prendre la carte maîtresse de Jim Briskin. Les deux hommes le savaient. À sa place, rumina Jim, j'aurais probablement fait de même.

La situation n'en demeurait pas moins désastreuse.

Debout à côté de lui, Sal Heim murmura :

— Quand va-t-on les voir revenir, à ton avis ? À *condition* qu'ils soient encore en mesure de le faire...

— Cally Vale a tenu le coup. Seule. Il est possible qu'ils s'adaptent ; le milieu est certainement plus viable que celui de Mars.

En fait, il n'y avait aucune comparaison. Mars était totalement invivable et personne ne l'ignorait.

— Tout dépend de la réaction de ces hommes de Pékin.

Et, songea-t-il, puisque l'administration de Schwarz n'a pas cherché à le savoir, nous allons l'apprendre de la pire manière. En mettant en jeu des vies humaines.

— Ce que j'essaie de déterminer, murmura Sal, c'est si le public t'associe toujours à ceci ou si Schwarz est parvenu à...

— Même si tu le savais, ça ne servirait pas à grand-chose. Parce que nous ignorons encore quel sera le résultat de cette migration massive, et j'ai le sentiment que lorsque nous le saurons, peu importera à qui on en attribuera le mérite ; on sera tous dans le même sac. Sal reprit :

— J'ai entendu une rumeur intéressante en venant ici. Tu es au courant de la disparition de George Walt depuis la fermeture de la Porte d'Or ? Suivant cette rumeur... Sal gloussa. Ils ont émigré.

Jim eut un long frisson.

— Quoi ? Sur la Terre parallèle, tu veux dire ?

— À travers le traducteur que nous avons devant les yeux.

— Mais ce devrait être facile à vérifier. Si George Walt étaient passés, les ingénieurs du DT s'en souviendraient certainement ; ils passent difficilement inaperçus. (Briskin était maintenant visiblement inquiet.) Je vais voir ce que Leon Turpin a à dire là-dessus.

— Ne sois pas si sûr que George Walt aient été remarqués. Le frère en vie a très bien pu transporter son jumeau synthétique en pièces détachées et l'enregistrer comme du matériel de colonisation ; chacun emporte *quelque chose*, jusqu'à près de deux tonnes, parfois.

— Pourquoi George Walt émigreraient-ils ?

En fait, pourquoi avaient-ils fermé le satellite ? Personne n'avait pu lui offrir une explication satisfaisante, bien qu'un certain nombre de théories eussent été avancées, la principale étant que George Walt avaient anticipé l'élection de Jim et compris que c'en était fini d'eux.

— Les Pékins vont peut-être se charger d'eux, avança Sal. Quelle apparition effrayante ! Les Pékins pourront prendre ça pour un mauvais présage et nous les renvoyer en petits morceaux.

— Qui pourrait s'en assurer ? demanda Jim.

— Tu parles de leur passage de l'autre côté ? Tito Cravelli, peut-être.

— Comment Tito le saurait-il ? Il n'a pas de contacts parmi les hommes de Pékin.

Sal répliqua :

— Tito est informé de tout.

— Pas là-dessus. George Walt, s'ils sont passés de l'autre côté, sont allés là où nul ne pourra les atteindre ; c'est la vérité toute nue, et autant l'accepter.

Il ajouta avec humeur :

— Si j'étais sûr qu'ils ont franchi la faille, je crois que j'implorerais sérieusement le DT de débrancher ce translateur. Pour qu'ils soient coincés là-dedans pour l'éternité !

— George Walt t'effraient à ce point ?

— Parfois, oui. Surtout tard dans la nuit. Le simple fait de parler d'eux me fiche la chair de poule. Il s'éloigna quelque peu de Sal Heim, déprimé. Je pensais qu'on en avait fini avec George Walt, dit-il.

— Fini ? Sans les avoir tués ?

Sal éclata de rire.

Je crois qu'en fin de compte, je ne suis guère brillant, se dit Jim Briskin, morose. On aurait dû tout régler là-haut, sur le satellite, quand on a failli les avoir. Au lieu de cela, nous sommes retournés gentiment sur Terre pour... boire une tasse de synca ! Sur le moment, cela nous semblait la meilleure des choses à faire.

Mais à présent, cela ne paraissait plus une si brillante idée. Même infime, le temps qui passe est toujours riche d'enseignements.

Sal lâcha, sardonique :

— Bon sang ! Jim, tu as peut-être gagné leur respect en te montrant aussi charitable.

De toute évidence, il n'en croyait rien. Loin de là !

— Tu es un devin formidable, dit Jim, amer. Où étaient alors tes conseils ? Sal répondit calmement :

— Personne ne s'attendait à ce qu'ils aillent jusqu'à fermer la Porte d'Or. Ce qui leur est arrivé ce jour-là sur le satellite a dû vraiment les secouer.

S'avançant à leur côté, le vieux Leon Turpin, lorgnant la scène, lança joyeusement :

— Eh bien, Briskin, si c'est bien votre nom, voilà la première fournée de cryos. Historique, non ? Ça vous rajeunit, non ? Dites quelque chose, au moins !

Et, s'adressant à Sal :

— Il est toujours aussi solennel ?

— Chez Jim, ça se passe en profondeur, monsieur Turpin. Il faut s'y habituer.

— Attendez un peu qu'on ait élargi la brèche, dit Turpin d'une voix sifflante. Mes gars y ont travaillé toute la semaine et ce soir, ils vont brancher une source d'énergie entièrement différente ; tout a été calculé et revérifié une douzaine de fois. Demain matin, le trou devrait être deux ou trois fois plus grand. Et à ce moment-là, nous pourrons en introduire toute une flopée. Zip ! (Il eut un geste vif.)

— Avez-vous pris des dispositions sérieuses pour leur retour au cas où quelque chose n'irait pas, de l'autre côté ? s'enquit Jim.

— Eh bien, reconnut Turpin, le translateur sera éteint la majeure partie de la nuit durant le travail de mes gars. Personne ne pourra alors traverser, naturellement. Mais nous ne nous attendons à aucun ennui. Du moins, pas si tôt.

Sal et Jim échangèrent un coup d'œil.

— Le président Schwarz a dit que ce serait parfait, ajouta Turpin. Après tout, c'est avec le ministère de la SSS que nous avons un contrat. Nous agissons dans le cadre de la loi. Rien ne peut nous *forcer* à faire marcher continuellement le translateur.

Que Dieu ait pitié de ces colons, se dit Jim Briskin, si quoi que ce soit se produit cette nuit !

— Ils connaissent l'existence des Pékins, poursuivait Turpin. Ça a toujours été dans les journaux ; on ne leur a rien dissimulé : dès qu'ils ont été dégelés, la situation leur a été expliquée en détail. Personne ne les a *obligés* à partir.

Jim répliqua :

— On leur a donné le choix entre passer de l'autre côté ou être rendormis.

Il était sûr de ce fait ; Tito l'en avait informé.

— En ce qui me concerne, dit Leon Turpin, maussade, je ne sais qu'une chose : ces gens-là y vont de leur plein gré. Et les risques qu'ils prennent...

Salaud ! songea Jim Briskin.

Ce serait une longue nuit. Pour lui, du moins.

À vingt-trois heures, Tito Cravelli reçut de l'un de ses innombrables contacts appointés une nouvelle tout à fait déconcertante. En fait, il ne savait trop s'il devait éclater de rire ou courir sonner le tocsin, tant la chose était surprenante.

Dans la cuisine de son appartement, il se prépara un whisky au citron et considéra la question.

L'information lui était parvenue par voie détournée ; à l'origine, elle avait été obtenue par une expédition du DT en exploration de l'autre côté de la connexion du translateur, avant sa fermeture, puis avait atteint Bohegian qui en avait alors avisé Cravelli. Est-ce que ça pouvait être un canular ? S'il était possible de la considérer comme telle, ce serait un véritable soulagement. Mais il ne pouvait se le permettre ; c'était peut-être sérieux. En ce cas...

De retour dans la salle de séjour, il composa le numéro de Jim Briskin.

— Écoutez ceci, fit Cravelli lorsque Jim apparut sur l'écran vidéo. (Il ne s'excusa pas de le réveiller ; cela importait peu.) Voyez un peu ce que vous pouvez tirer de ça. George Walt sont chez les Pékins, dans leur centre urbain en Europe. Le DT croit qu'ils sont entrés en contact en Amérique du Nord avec les Pékins, lesquels les ont alors transportés à travers l'Atlantique.

— Si vite ? Je pensais qu'ils n'avaient rien de mieux que des navires de surface très lents.

— Voici le meilleur. Les Pékins ont installé George Walt dans leur capitale et les adorent comme un dieu.

Il y eut un silence. Jim finit par demander :

— Comment... l'expédition du DT a-t-elle découvert cela ?

— En parlementant avec les Pékins nord-américains. Ils n'ont pas cessé de palabrer ; vous êtes au courant, les machines linguistiques ont continuellement bourdonné, jour et nuit. Les Pékins sont... sidérés. George Walt ne nous effrayaient-ils pas

quelque peu ? Ce n'est pas si étrange que ça, si on y réfléchit bien. Je suppose que George Walt y sont allés en s'attendant à une réaction semblable ; ils ont probablement dû préparer leur coup.

Mystérieux, Jim lâcha :

— Encore une des prédictions de Sal qui mord la poussière. Il paraissait las. Cravelli, vous savez qu'on est dépassés. Schwarz aussi est dépassé. Si quelqu'un suggère la fermeture...

— En abandonnant tous ces gens ?

— On pourra les rapatrier dès demain matin. Et alors on pourra fermer.

— La machine est lancée, lui fit remarquer Cravelli. On ne peut pas stopper un tel mouvement de masse. Dans tous les entrepôts du ministère de la SSS, on est en train de dégeler les endormis en ce moment même. On rassemble du matériel, on organise des navettes jusqu'à Washington...

— Je vais appeler Schwarz.

— Il ne vous écoutera pas. Il va croire que vous cherchez à récupérer votre ancienne place de *leader* dans cette affaire, une place qu'il vous a subtilisée grâce à sa rapidité de réaction. C'est désormais Schwarz qui a l'initiative, Jim, pas vous. Tout son avenir politique dépend de la vitesse à laquelle il va faire franchir la faille à ces cryos. Préparez-vous un grand verre de quelque chose de fort. C'est ce que je viens de faire. Puis retournez au lit. Je rappellerai dans la matinée. À la lueur du jour, nous serons peut-être capables de pondre quelque chose.

Mais il n'en croyait rien. Jim lança :

— Alors, je vais appeler Leon Turpin.

— Ha ! Turpin et Schwarz sont intimement liés par un superbe contrat rédigé par Rosenfeld ; c'est fait de main de maître. Vous ne faites pas le poids. Ce sont des milliards que doit recevoir le DT, paraît-il, et tout ce qu'il a à faire, c'est laisser marcher le translateur en se contentant de lui fournir le courant nécessaire.

Cravelli ajouta :

— Et agrandir l'ouverture, si j'ai bien compris. Ce qui devrait être assez facile ; ça fait une semaine qu'ils étudient la question. (En fait, ils y étaient sans doute déjà parvenus.) Je retourne à

mon cocktail, maintenant. Et puis, je vais m'en préparer un autre et...

— Il y a quelqu'un qui peut arrêter tout cela. Le propriétaire du translateur. Je l'ai rencontré en traversant l'Atlantique. Darius Pethel, un type de Kansas City.

— Oui, il *prétend* que l'appareil fait partie de son stock. Mais, nom d'un chien, Jim, êtes-vous vraiment sûr de vouloir fermer ce translateur et stopper l'émigration ? *Politiquement, vous seriez fini !* Sal a déjà dû vous le dire.

D'une voix éteinte, Jim en convint :

— Oui, il me l'a dit.

— Ne bougez donc pas, cette nuit.

— Nous sommes entre les mains du destin. On ne peut *rien* faire ; on a lancé quelque chose qui nous dépasse tous autant que nous sommes. Nous allons peut-être voir la fin de la race humaine.

— *Errare humanum est*, dit Cravelli en prétendant plaisanter. À moins que... Vous n'êtes pas sérieux ? demanda-t-il, ébranlé. Je déteste ce genre de conversation ; c'est morbide, défaitiste, et une douzaine d'autres choses tout aussi répugnantes. Votre discours à la convention lorsqu'on vous a choisi comme candidat, était du même acabit. Sal devrait vous botter les fesses.

— C'est pourtant ce que je pense, dit Jim.

À quatre heures du matin, un courant amplifié fut envoyé dans le translateur ; supervisant le travail, Don Stanley donna le signal de réactiver le translateur. Il y avait maintenant six heures et demie qu'il était éteint. Les doigts croisés, Stanley tira sur sa cigarette et attendit tandis que l'anneau d'entrée se mettait graduellement à scintiller d'un jaune pâle inhabituel, au moins quatre fois plus brillant qu'auparavant.

À côté de lui, Bascolm Howard, qui était entré pour regarder, lui dit :

— Pour sûr, il s'est allumé comme il faut. Pas d'hésitation.

— Il brille beaucoup, murmura Stanley. Seigneur ! supposons qu'il y ait surtension, songea-t-il. Supposons qu'il chauffe et qu'il grille. Mais les ingénieurs qui avaient réalisé le travail lui

avaient assuré que l'augmentation de tension resterait en deçà du seuil de tolérance des circuits. Et il lui fallait bien croire leurs assertions.

— Fatigué ? lui demanda Howard.

— Rudement ! (Stanley se sentait irritable.) Je devrais être au lit !

Comme nous tous, se dit-il. Je me sentirai mieux lorsque tous les tests seront terminés et qu'il sera de nouveau opérationnel.

L'ingénieur principal sauta à l'intérieur du tube du translateur et disparut hors de vue. Stanley laissa tomber sa cigarette sur le sol du laboratoire et l'écrasa sauvagement. C'est maintenant que nous allons apprendre la vérité, se dit-il. On va être renseignés, qu'on ait réussi ou non. Quelques minutes s'écoulèrent. L'ingénieur reparut et l'appela.

— Monsieur Stanley, voulez-vous bien venir ici, s'il vous plaît ?

Stanley, les jambes en coton, s'avança jusqu'au tube.

— Qu'y a-t-il là-dedans ?

— La brèche s'est agrandie. Elle est trois ou quatre fois plus large.

Stanley se sentait vidé maintenant que la tension qui avait pesé sur ses épaules se dissipait.

— Parfait. Maintenant, on peut rentrer chez nous.

— Je voudrais que vous regardiez par la brèche, fit l'ingénieur.

— Pourquoi ?

Il n'en voyait pas l'utilité.

L'ingénieur répondit :

— Juste un coup d'œil, d'accord ? Pour l'amour de Dieu, regardez donc, monsieur Stanley !

Il s'exécuta.

À travers la brèche du tube, il n'aperçut ni prairie verdoyante, ni ciel outremer, ni fleurs blanches aux prises avec des abeilles paresseuses et bourdonnantes. Et il ne vit personne. Rien ne restait des tonnes d'équipement auxquelles on avait fait traverser la brèche. Aucune tente. Aucune fosse septique temporaire. Aucune cuisine, aucun éclairage improvisés. Ce

qu'il aperçut – et il ne put l'accepter au premier abord – fut une étendue marécageuse, un brouillard grisâtre et les croassements sourds de quelques oiseaux éloignés. Il vit des roseaux qui perçaient une eau jaunâtre et visqueuse croupissant dans des mares. Un serpent remua soudain et se fraya un chemin tortueux parmi les débris stagnants. À sa droite, une petite créature à la queue dénudée se laissa tomber pour s'abriter à l'ombre dense d'une masse croulante de racines hirsutes.

L'air exhalait la décrépitude, les effluves silencieux du royaume de la mort.

Battant en retraite à l'intérieur du tube, Stanley déclara d'une voix rauque :

— Ce n'est pas le même endroit !

L'ingénieur en chef hocha la tête.

— C'est un marais, fit Stanley. Mon Dieu, quelle horreur est-ce là ? Qu'est-ce que ça veut dire ? On ferait bien de rebrancher la puissance originale sans tarder. On ne peut, à l'évidence, augmenter le champ et avoir les mêmes effets. Puisqu'on obtient cette... chose !

Il y jeta un nouveau coup d'œil. Il lui fallut toute sa détermination ne fût-ce que pour *regarder* ; alors traverser la brèche et s'aventurer de l'autre côté...

— Je crois comprendre, marmotta-t-il. Il n'y a pas qu'une Terre parallèle, un autre monde, peu importe le nom qu'on lui donne ; il y en a plusieurs. Bon sang, pourquoi n'avons-nous pas envisagé cette possibilité. Nous ne commettrons plus jamais cette erreur.

— Vous avez raison, dit l'ingénieur à ses côtés en contemplant les marais.

— Vous pensez qu'on pourra rebrancher le champ initial et retrouver l'endroit où nous avons largué ces gens ?

— On peut toujours essayer.

— Il le faut. Vous savez qui va se faire taper sur les doigts ? C'est nous ! Remettez-vous immédiatement au travail ; on restera ici toute la nuit, s'il le faut.

Seigneur ! songea-t-il. Qu'est-ce que je vais dire au vieux Turpin ? Rien ! Si on peut tout réparer, nous veillerons à ce qu'on n'en parle plus jamais. Comme si ce n'était jamais arrivé.

— Je ne pensais pas à la réprimande qui nous attend, lui dit l'ingénieur en chef. Je pensais à ces gens qui sont coincés là-bas, et surtout aux femmes.

— Ils s'en tireront ! Ils ont de quoi vivre ; ils sont partis coloniser, eh bien, qu'ils colonisent ! Ils ont décidé de passer de l'autre côté et ils savaient qu'ils prenaient des risques. Ils sont responsables d'eux-mêmes. Et ce sont des durs à cuire. Stanley revint au milieu du translateur en frissonnant. Bigre, quelle sacrée vision ! Comment coloniser ça ? Ça vous plairait de vivre là-bas, Hal ?

— Non, monsieur Stanley, répondit l'ingénieur. Il se remit sur pied, très raide, et fit un signe à l'équipe qui se tenait devant l'anneau d'entrée. Éteignez-le !

Le courant s'évanouit. Stanley sortit du tube et s'avança jusqu'à Howard.

— Maintenant, il faut tout redémonter et le reconnecter comme avant, dit-il, amer ! Quelle poisse ! Et il va falloir vingt ans pour introduire ces millions de cryos de l'autre côté ; le président Schwarz ne l'acceptera jamais. Notre contrat est fichu. Ceci l'annule automatiquement.

Quand je pense qu'on y a travaillé six heures et demie, se dit-il. Quelque chose apparut à l'entrée du tube. Stanley l'aperçut, mais à peine l'avait-il vu que le corps obscur avait disparu.

— Qui a un pistolet laser ?

— Vite, un laser, cria Howard. (Lui aussi devait l'avoir vu.) Ça a dû vous suivre. C'est venu de l'autre côté. Avant qu'on ait coupé le courant.

— Ce n'est qu'un insecte. Un malheureux insecte qui a quitté le marécage.

Je sais que ce ne peut être que cela, se dit-il. Il le faut !

— Pour l'amour de Dieu, que quelqu'un le tue ! lança-t-il en regardant alentour.

Où était-il passé ? Il n'était pas rentré dans le tube, mais était sorti dans la pièce.

De l'intérieur du translateur, l'ingénieur principal lança d'une voix forte :

— Monsieur Stanley, la brèche n'a absolument pas bougé.

— C'est tout à fait impossible. Le courant est coupé.

Il se rua à l'intérieur du tube et rejoignit l'ingénieur accroupi près de l'ouverture. Une fois de plus, Stanley aperçut les marécages, ce monde pourrissant rongé par la désolation. Son ingénieur en chef avait raison ; elle était toujours là.

— Il ne peut y avoir qu'une explication, dit l'ingénieur à Stanley. Elle doit être alimentée par une source d'énergie située de l'autre côté, car ici, tout est coupé ; ça c'est sûr.

Stanley le questionna :

— Est-ce que vous avez vu quelque chose passer par la brèche, à l'instant ? Quelque chose de vivant ?

— Rien qu'une seconde. Mais je crois que c'est reparti de l'autre côté.

— Ce n'est pas reparti. C'est quelque part dans le labo, dans l'immeuble, et il va en arriver d'autres parce qu'on ne peut pas refermer cette putain de brèche. Peut-être peut-on la boucher ? Est-ce que vous pouvez ériger une sorte de barrière ? Peu m'importe de quoi elle sera faite, pourvu qu'elle soit épaisse et solide.

— On va s'y mettre sur-le-champ, dit l'ingénieur en se levant rapidement.

Quel genre de source d'énergie peut bien exister de l'autre côté ? se demanda Stanley. Dans ces marais saumâtres et désolés... comme en attente ? Mais comment pouvait-il savoir que nous viendrions ? Comment était-il possible qu'on nous attende ?

Quand il ressortit du tube pour la seconde fois, Howard lui dit :

— Il est toujours dans la pièce. Je le sens, mais que je sois pendu si je le vois ! C'est comme si ça s'était amalgamé à toute chose, comme... Vous savez... comme si ça s'était fondu tout autour de nous.

Don Stanley essaya de se rappeler à quel moment il avait ressenti une telle frayeur. Cela faisait bien longtemps. Avait-il jamais éprouvé une peur pareille au cours de son existence ? Une fois, se souvint-il. Il y avait des années. Il avait éprouvé la même terreur qu'aujourd'hui en apercevant cette substance sombre et évanescence se glisser à l'intérieur de leur monde.

J'avais dix-huit ans, se dit-il. Je n'étais qu'un gosse. C'était ma première visite au satellite de la Porte d'Or.

C'était lorsqu'il avait aperçu George Walt pour la première fois. Puisqu'il était impossible de refermer la brèche, décida Don Stanley, ils allaient devoir tenter de soumettre le monde marécageux et obscur à une sorte d'examen rigoureux. Prenant toutes les responsabilités, il ordonna qu'un satellite d'observation fût amené au laboratoire avec son système de lancement. Avant l'érection de la barrière, le satellite était passé de l'autre côté et il l'avait contemplé fonçant dans les cieux ténébreux et menaçants.

Les rapports du satellite en orbite se mirent à arriver presque aussitôt, et il s'assit en compagnie de Howard pour les éplucher méthodiquement. Il était alors cinq heures et demie du matin. Beaucoup trop tôt pour réveiller Leon Turpin, se dit-il. Il nous faudra encore attendre deux heures.

La planète – et il ne ressentit aucune surprise à cette nouvelle – était la Terre. Mais la carte céleste qu'élabora le satellite du côté sombre était tout à fait inattendue. Pendant un certain temps, il s'entretint avec Howard pour s'assurer qu'aucune erreur n'avait été commise. La certitude fut établie. À six heures et demie du matin, Stanley fut sûr de la situation, suffisamment pour faire réveiller Leon Turpin à sa résidence de Long Island. Cette fois-ci, le satellite QB orbitait autour d'une Terre qui se trouvait, par rapport à la leur, un siècle dans l'avenir.

— Vous réalisez ce que cela implique ! dit-il à Howard.

— Ça peut toujours être la même Terre parallèle. Celle sur laquelle on a envoyé nos colons. Seulement, on la voit cent ans plus tard. Howard se mit soudain à frissonner. Qu'est-il donc advenu de leurs travaux ? Il n'en reste nulle trace ? *Après tout, le satellite note des lumières sur la face sombre exactement aux mêmes endroits qu'auparavant.*

— Je serai heureux quand Turpin sera ici, fit Stanley.

La responsabilité était trop lourde pour lui ; il en avait assez. De toute évidence, la tentative de colonisation avait échoué. Mais il se refusait simplement à voir les choses en face. Ce ne

peut être la même Terre, ne cessait-il de se répéter. Ce doit en être une autre, totalement différente.

Quelque chose de terrible a dû se passer entre nos colons et les Pékins, se dit-il avec effroi.

À sept heures et quart arriva Leon Turpin, rasé de près, lavé, habillé, et parfaitement calme.

— Avez-vous envoyé une drague de l'autre côté ? demanda-t-il à Stanley tandis que tous deux se tenaient à côté de la barrière de béton inachevée et observaient le marécage.

— Pour quoi faire ?

Le visage de Turpin se convulsa.

— Pour chercher les restes de notre camp. C'est le même endroit, n'est-ce pas ? Il n'y a pas eu déplacement dans l'espace ; c'est l'endroit où nos colons ont bâti leur base il y a un siècle. Il devrait s'y trouver tout un tas de débris si nous creusons suffisamment, jusqu'à la couche présente il y a cent ans. Dites-leur de s'y mettre tout de suite.

Il ne fallut que deux heures aux dragues pour repérer et remonter une gourde en aluminium, puis un fusil laser de l'armée américaine, rouillé, corrodé et couvert de vase. Après cela...

Des squelettes. Le premier fut identifié comme appartenant à un humain du sexe masculin, puis il y eut un plus petit, celui d'une femme, peut-être.

Turpin donna ordre que cesse le dragage.

— Sans le moindre doute, c'était là notre camp, ne tarda pas à dire Turpin. Nous l'avons prouvé ; pour moi, c'est déjà cela.

Les autres dodelinèrent de la tête ; cependant, personne ne parla ni ne regarda quiconque en face.

— Peut-être est-il possible de considérer ceci comme une chance exceptionnelle, reprit Turpin. Nous savons désormais que nous ne devons plus envoyer de colons de l'autre côté ; nous savons ce qui va leur arriver. Ils périront sur ce site même sans avoir le temps...

— Ils ont été massacrés, l'interrompt Stanley, *parce que* nous n'en avons plus envoyé de l'autre côté. Le premier groupe n'était pas assez important pour résister aux Pékins ; il est

évident que ce sont eux les responsables de cette hécatombe. Qu'aurait-il pu leur arriver d'autre ?

— Une épidémie, fit Howard après un silence. Nous n'avons pas pris le temps d'étudier à fond les virus et les bactéries comme nous l'aurions dû. Nous étions bien trop pressés de les expédier de l'autre côté.

— Si nous avions continué à les envoyer de l'autre côté en flot continu, s'entêta Stanley, les Pékins n'auraient pas pu les anéantir. Mon Dieu ! ces colons se sont soudain retrouvés coupés de nous, isolés, sans moyen de revenir, abandonnés... il s'arrêta. Nous n'aurions pas dû toucher à la source d'énergie. C'est là que nous avons commis une erreur. Howard reprit la parole.

— Je me demande ce que nous trouverons lorsque nous rebrancherons la source originelle. Il agita la tête en direction du groupe d'ingénieurs de DT qui s'affairaient auprès des bornes de connexion. Dans quelques heures, tout sera rétabli. Nous pouvons présumer que nous retrouverons la première connexion, avec les mêmes conditions initiales. Nous serons alors de nouveau en contact avec notre camp et, si nécessaire, nous pourrons les ramener de ce côté-ci. Jusqu'au dernier.

— Mais, lâcha Stanley d'une voix presque inaudible, vous oubliez un facteur. La connexion avec le monde marécageux n'a pas disparu ; ou bien elle est devenue indépendante, ou bien elle est alimentée par quelque chose de l'autre côté ; en tout cas, elle est bel et bien là. *Les choses ne seront plus jamais comme avant* ; nous ne pouvons rétablir la situation originale. Nous ne reverrons jamais ces colons. Autant nous faire à cette idée. À mon avis, d'accord, rebranchez la source d'énergie primitive, mais ne vous faites pas d'illusions. Et, s'adressant à Leon Turpin :

— Je suis resté ici toute la nuit. Puis-je rentrer chez moi et dormir quelques heures ? Je ne peux plus garder les yeux ouverts.

D'un ton grinçant, Leon Turpin lui demanda :

— Vous ne voulez pas être là quand...

— Vous ne voyez pas les choses en face. Lorsque je me réveillerai, dans six, dix ou quinze heures, la situation n'aura

pas changé d'un iota. Nous contemplerons ce monde marécageux et celui-ci nous renverra nos regards ahuris comme un miroir. Je vais vous dire ce qu'il faut faire : envoyer un être humain – et non une stupide drague-robot programmée. Quelqu'un d'intelligent doit passer dans ce monde marécageux et repérer la source d'énergie qui alimente cette connexion. Il faut ensuite qu'il la réduise en petits morceaux ou, du moins, la démantèle.

Stanley ajouta :

— Puis – mais ceci est presque impossible – quelqu'un doit découvrir *qui* a établi cette source d'énergie. Et comment il savait que nous serions là.

Après une pause, Leon Turpin déclara :

— Howard me dit que dans les premiers instants de fonctionnement avec cette nouvelle source, quelque chose ou une créature vivante –, est passé de ce côté-ci. Est-ce exact ?

Don Stanley émit un soupir de lassitude.

— Je l'ai cru. Maintenant, je crois que j'ai perdu la tête ; j'étais seulement trop effrayé par ce que j'avais aperçu. J'ai dû me rendre compte à ce moment-là que nous avions perdu ces colons pour de bon. Il s'avança d'un pas mal assuré vers la porte de sortie du laboratoire. On se reverra dans quelques heures. Lorsque j'aurai dormi un peu.

— Mais je l'ai également aperçu, disait Howard tandis que Stanley refermait la porte.

Je me fiche de ce qui a franchi la brèche, se dit Stanley. Je me fiche de ce que vous avez vu. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Je ne suis plus d'aucune utilité maintenant.

Mais vous, Turpin, vous feriez bien de trouver quelque chose. Parce qu'il va falloir de l'imagination. Ce que j'ai fait – déconnexion de la source plus puissante, érection de la barrière, lancement du nouveau QB, démarrage des dragues – tout cela n'est rien. Ce n'était qu'une façon de découvrir à quoi nous nous attaquions. Je voudrais pouvoir dormir pour toujours, songea-t-il. Ne jamais m'éveiller ni me retrouver impliqué là-dedans.

Mais il savait que là se trouvait son devoir. Et il n'était pas le seul. Tous devraient s'éveiller un à un pour s'y trouver impliqués, le président Schwarz et ses habiles manœuvres

politiques pour distancer Jim Briskin, en lui volant sa propre idée... Briskin aussi, car quoi qu'eût fait Schwarz, si rapide et aveugle qu'eût été son action, l'idée de la colonisation venait de Briskin. La responsabilité lui en incombait et Schwarz ne manquerait pas désormais de s'en décharger.

À la surface, Stanley franchit la grande entrée de l'immeuble du DT et descendit l'escalier jusqu'au trottoir de la rue de Washington, encombrée, malgré l'heure matinale, de gens, de bus et de jetaxis. Le mouvement, l'activité familière et rassurante, le rassérénèrent. Ce monde-ci, avec son spectacle journalier, n'avait été effacé en aucune façon ; il demeurerait inaltérable, bien réel. Comme toujours.

Il chercha un jetaxi pour retourner chez lui.

Au loin, au coin du bâtiment administratif du DT, une silhouette disparut à la hâte.

Qui était-ce ? se demanda Don Stanley. Il s'arrêta et s'abstint de héler le jetaxi. Je le connais, et je ne l'aime pas ; c'est quelqu'un de mon passé, d'un passé lointain qui m'évoque d'horribles souvenirs... une période de ma vie dont il ne me reste que quelques images confuses, volontairement occultées, oubliées. De la boue, songea-t-il. Oui, comme c'est curieux. Ce type me fait penser à de la boue, à des plantes vrillées, des organismes difformes regorgeant de poison qui éclatent silencieusement sous un pâle et vain soleil. Où est-ce donc ? Qu'est-ce que je viens de voir ? Que s'est-il passé, il y a quelques minutes, au Niveau I des labos du DT ? Il se sentait troublé ; debout sur le trottoir à côté des passants, il se frotta le front d'un air las et tenta d'éveiller son esprit. Bien sûr, la silhouette fugitive était George Walt, mais il – ou plutôt ils – avaient fermé le satellite de la Porte d'Or et disparu subitement ; c'est ce que racontaient la TV et les journaux. Il en était certain.

George Walt sont sortis de leur cachette, en conclut Stanley. Ils sont revenus.

Une nouvelle fois, avec un soupçon de vertige, il se mit à chercher un jetaxi pour rentrer chez lui.

Assis à la table de la petite cuisine de son appartement, Jim Briskin mangeait tout en lisant attentivement l'édition du matin du journal ; il y trouva, telle une timide mélodie dans la fugue imposante qui se jouait avec des accents épiques, une donnée pratiquement noyée dans l'article narrant la migration vers la terre parallèle.

Le premier couple à traverser. Art et Rachael Chaffy, était Col. Et le deuxième couple, Stuart et Mme Hadley, était Blanc. C'était exactement le genre de détail net et précis qui comblait le besoin d'équité de Jim Briskin, et il se détendit un peu en dégustant son petit déjeuner. Sal aussi serait satisfait par ceci, pensa-t-il. Il me faudra penser à le lui mentionner lorsque je le verrai ce matin.

Le président Schwarz a manqué quelque chose, médita-t-il, en ne remarquant pas ce fait mineur au moment où il s'est produit. Schwarz aurait pu faire un discours extraordinaire à cette occasion, et offrir aux deux couples de grosses clefs rutilantes en plastique, sésames de l'univers parallèle, en leur révélant qu'ils étaient le symbole d'un nouvel âge d'or des relations raciales... ainsi que l'avait élaboré le parti démocrate conservateur de la justice d'État dans toute sa magnificence resplendissante et généreuse. Là, l'un des séides de Schwarz a commis une gaffe, et il devrait être renvoyé.

Il alluma alors la TV pour voir s'il y avait d'autres nouvelles. Le corps d'ingénieurs du DT avait-il enfin branché la nouvelle alimentation et, dans ce cas, l'ouverture avait-elle été agrandie ainsi qu'on l'attendait ? Bien d'autres émigrants devaient maintenant avoir rejoint les Chaffy et les Hadley de l'autre côté de la faille. Il se demanda si les pithécanthropes-sinanthropes avaient remarqué quelque chose – l'*Augenblick* crucial, comme disent les Allemands, était-il arrivé ? Pendant son sommeil ?

Sur l'écran de TV, l'image apparut lentement et se stabilisa enfin. Mais ce n'était pas ce à quoi il s'attendait. L'image possédait une certaine texture granuleuse qui lui était familière ; elle émanait d'un satellite encore trop lointain. Le son était également déformé. Ils s'éclairciraient naturellement avec l'avance du satellite, si celui-ci s'approchait d'eux. Mais que se passait-il ? Quel était ce curieux programme ? Il se pencha vers le haut-parleur pour distinguer quelques mots dans le flot confus de paroles.

L'image se précisa. C'était une tête, la tête commune des mutants George Walt. La bouche s'ouvrait pour dire :

— Maintenant, je suis roi. J'ai ici à ma disposition toute une armée d'êtres que vous aimez considérer comme des *presqu'humains*, mais qui sont en fait – comme vous allez le découvrir et ce, par quelqu'un d'autre que moi – les possesseurs légitimes de ce monde et de toute autre Terre parallèle à la nôtre. Vous seriez surpris par la quantité de découvertes scientifiques que la race de Pékin – j'utilise ce terme uniquement pour les identifier – a accomplies en quelques siècles. Ils peuvent par exemple replier le temps ainsi que l'espace suivant leurs besoins. Ils ont capté des sources d'énergie inconnues des *Homo sapiens* que vous êtes. À bord du satellite des Moments de Félicité de la Porte d'Or, j'ai avec moi le plus sage et le plus doux des philosophes de ce grand peuple. Un instant ! La tête de George Walt disparut de l'écran. Seigneur Jésus ! songea Jim Briskin. Il restait figé devant son téléviseur, incapable d'en détacher les yeux. George Walt sont de retour et ils ont perdu l'esprit !

Il ne nous manquait plus que ça ! se dit Jim. George Walt devenus fous en train de nous survoler dans leur satellite ! Voilà les vrais ennuis qui commencent !

Son vidéophone sonna ; automatiquement, il se dirigea vers lui pour répondre.

— Pas maintenant, murmura-t-il. Rappelez-moi plus tard ; je suis occupé...

— Ne raccroche pas. (C'était Tito Cravelli, très agité et couvert de sueur.) Je vois que ton téléviseur est allumé. Toute la matinée, depuis huit heures sur la côte Est, il... ils diffusent cela.

Ils vont de nouveau montrer ce sage Pékin ; c'est une cassette vidéo ; elle passe en boucle. Je te laisse découvrir ce soi-disant philosophe ; ça va être le grand choc de ta vie ! Rappelle-moi aussitôt après.

Tito raccrocha.

Jim Briskin, abasourdi, retourna à son téléviseur.

— Je peux traverser le bois, disait le poste, mais ce n'était plus George Walt qui parlait.

Ainsi que l'avait dit Tito, c'était un homme de Pékin, un sinanthrope, à bord du satellite des Moments de Félicité de la Porte d'Or. Alors, George Walt... On se lance dans la politique, maintenant, se dit Jim Briskin. Et de façon magistrale !

Quand je pense qu'on se trouvait mal lotis !

— Non seulement je puis traverser le bois, disait le sinanthrope à l'allure antique, chevelure blanche, sourcils massifs, menton énorme, en un anglais assez correct bien que quelque peu marmonné, mais je peux me rendre invisible. Le Dieu de l'Air m'accompagne où que j'aille. Il emplit les voiles de vie par son haleine magique capable d'accomplir toutes choses. Pauvres et chétifs *Homo sapiens* ! Comment pouviez-vous concevoir d'infester notre monde en la présence du Dieu des Vents lui-même ?

Le Dieu des Vents, réalisa Jim Briskin avec un sursaut de dégoût et de nervosité, c'est naturellement George Walt.

Il n'avait jamais, jusqu'alors, songé à eux sous ce nom, mais les choses se présentaient ainsi.

Voyons un peu comment le président Schwarz va décider de régler ceci, se dit-il. Un Dieu des Vents dans un satellite, et des millions d'hommes fossiles qui nous menacent ! Darius Pethel pourra récupérer son translateur défectueux ; il est temps de s'en débarrasser, et le plus vite possible encore ! Mais comment cet antique sinanthrope qui se prétend philosophe est-il arrivé sur notre monde ? Personne au DT n'a donc remarqué son passage ?

Ils ont dû se fabriquer leur propre connexion, décida-t-il. Ou alors, il dit la vérité ; il peut effectivement se rendre invisible.

C'était pour le moins démoralisant d'apprendre cela au saut du lit.

Quelqu'un vient de perdre aux élections, décida-t-il. Soit Bill Schwarz, soit moi, suivant celui sur qui l'électoral logiquement affolé choisira de rejeter la faute.

Retournant à la table de la cuisine, il s'assit et se remit à manger son petit déjeuner refroidi. Tandis qu'il mangeait mécaniquement, il pesa les chances d'une destruction du satellite de la Porte d'Or ; c'était l'action la plus probable du président Schwarz. Après tout, on connaissait à chaque instant la position du satellite ; elle était – il y avait encore peu de temps – imprimée dans la page des spectacles de tous les journaux.

Ce que je redoute maintenant, se dit-il, c'est de regarder par la fenêtre de mon petit logement relativement protégé et d'apercevoir des hommes de Pékin en train d'arpenter le trottoir – pas un, mais des dizaines.

Il décida de ne pas regarder, pour plus de sûreté. Du moins, pas avant un certain temps. Il préféra se concentrer sur son petit déjeuner désormais sans saveur. Toute banale que fût cette tâche, elle avait l'avantage d'être familière ; il avait besoin de retrouver la régularité rassurante du quotidien.

Sal Heim se détourna du téléviseur et exprima son émotion en une explosion de paroles.

— Appelle quelqu'un, dit-il à sa femme. Appelle Jim Briskin. Non, attends une minute ; appelle Bill Schwarz à la Maison Blanche : je lui parlerai directement. C'est une crise nationale ; tous ceux qui n'ont que la moitié d'un œil peuvent s'en rendre compte. Finie la loyauté à un parti ! On peut s'en moucher le nez ! Avertis-moi dès que tu auras Bill Schwarz en ligne. Il se remit à regarder la télévision.

— Non seulement je puis traverser le bois et marcher à la surface des eaux, était en train de déclarer le grand vieil homme de Pékin, mais je peux annihiler le temps.

Grands dieux ! songea Sal. C'est horrible ! Ils sont capables de toutes sortes de choses que nous ignorons ; ils ont des siècles d'avance sur nous. Lequel de nous peut annihiler le temps ? Personne ! Il lâcha un grognement.

Surexcitée, Pat lança :

— Je ne peux pas obtenir le président Schwarz. Les lignes sont encombrées. Tout le monde doit...

— Bien sûr. Les autorités savent ce que cela signifie. Essayer d'obtenir Schwarz est inutile. Il va devoir apparaître à la TV et annoncer à la nation que nous sommes en état de guerre avec ces hominiens. À moins que ce truc soit sur toutes les chaînes !

Il tourna sauvagement le bouton. La même image apparut sur chacune des chaînes ; le satellite saturait les ondes. Sal n'en fut pas surpris. Je m'en serais douté, se dit-il avec une amertume venimeuse. Bientôt, on les aura au vidéophone.

— Mais, plus important que tout, disait sur l'écran l'homme de Pékin aux cheveux blancs, je peux utiliser une extraordinaire magie à la puissance prodigieuse. Car je suis un grand magicien ; je peux décrocher les étoiles de la voûte des cieux et aveugler de confusion les yeux de mes ennemis. Qu'avez-vous à répliquer à cela, minuscules *Homo sapiens* ? Vous auriez dû y songer avant d'envahir notre monde. *Facilis descensus Averno*. Vous voyez, l'utilisation de forces surnaturelles entièrement inconnues à votre race me permet de parler allemand.

— Latin, murmura Sal. Espèce d'idiot d'hominiens ! C'est du latin ! Tu ne sais donc pas tout. Fiche le camp de cette TV pour que le président Schwarz puisse déclarer la guerre.

Mais l'image demeura. Debout à côté de son fauteuil, Pat lâcha :

— Je crois que Jim est fichu.

— Est-ce que je ne viens pas de dire que les partis ne comptaient plus ? Il la foudroya du regard ; Pat rentra dans sa coquille. Pour faire face à ceci, il nous faut penser selon des axes complètement nouveaux ; tout est changé. J'ai remarqué une chose intéressante. George Walt se sont adressés à nous en disant : « Les *Homo sapiens* que vous êtes ». Cela veut-il dire qu'ils ne le sont *pas* ? Bon Dieu ! On ne peut pas devenir sinanthrope *converti* ; ce n'est pas une religion ! Il faut absolument que j'en parle à quelqu'un d'autre que toi, dit-il à sa femme sur un ton cinglant. Quelqu'un qui puisse me donner des réponses.

— Et si..., commença Pat.

— Attends. Il se retourna vers l'écran ; George Walt avaient reparu. Ils ont l'air plus âgé, remarqua Sal. Je ne peux pas me rappeler lequel était artificiel. Celui de droite, je crois. L'authentique a fait un bon travail de reconstruction après que nous l'ayons mis en pièces. Il gloussa. On les a bien fait courir. Quel bon moment ! Il redevint sinistre. Dommage que l'on ait mangé notre pain blanc !

— Tu sais qui j'allais te suggérer d'appeler ? Tito Cravelli. Il a l'air de pouvoir toujours démêler ce qui se passe.

— D'accord. Il opina du chef d'un air absent. Donne-moi le vidéophone ; je vais appeler Tito. Il se mit alors sur pied. Non ! je le prends tout seul. Pourquoi devrais-tu me servir ? Il s'arrêta près du vidéophone et se tourna vers elle. Je suis sûr que c'est celui de droite. Tu sais, je parierais qu'en ce moment tout le monde, y compris Verne Engel et jusqu'au dernier de ces salauds de pourris du PUR, donneraient leur chemise pour pouvoir retourner il y a, disons, un mois. À la situation dans laquelle nous nous trouvions alors, avec notre prétendu « problème racial ». Voilà qui je devrais appeler : Verne Engel. Tu sais ce que je lui dirais ? « Pauvre débile ! est-ce que ce pour quoi tu te bats a l'air réaliste, maintenant ? La pigmentation, quelle blague ! Pourquoi pas la couleur des yeux ? Dommage que personne n'y ait jamais songé. C'est un peu plus subtil, mais c'est fondamentalement la même chose. O.K., Verne, fiche le camp et meurs pour soutenir une couleur d'yeux donnée. Et bonne chance ! » Il saisit le vidéophone et composa un numéro.

— Quelle est la couleur des yeux des hommes de Pékin ? demanda Pat.

Sal la fixa et dit :

— Seigneur ! comment le saurais-je ?

— Je me le demandais. Je n'y avais jamais songé.

— Salut, Tito, dit Sal lorsque l'écran s'alluma. Tire-nous de là ! découvre par où ils pénètrent dans notre monde et bouche le trou ; ensuite, on se débrouillera pour détruire le satellite des Moments de Félicité de la Porte d'Or. Entendu, Tito ? Réponds, voyons !

— Je sais par où ils pénètrent chez nous, répondit Tito, laconique.

Sal se tourna vers sa femme.

— Tu avais raison. Il est au courant. Il se retourna vers l'écran. Alors, que fait-on ? Comment...

— On traite avec eux, répondit Tito Cravelli sur un ton rauque et totalement froid.

Sal le considéra.

— Que fait-on ? tu ne parles pas sérieusement.

— Et on aura de la chance si on y parvient, ajouta Tito. Il y a quelques petites choses que tu ignores, Sal. Cette attaque des Pékins nous arrive de cent ans dans l'avenir. George Walt ont eu tout un siècle pour travailler avec eux, boucher les lacunes de leur culture et leur enseigner autant de techniques qu'ils ont pu leur en faire ingurgiter – et un siècle, c'est long ! Ne me demande pas comment je l'ai découvert ; crois-moi simplement sur parole. La connexion qu'ils utilisent se trouve au DT, mais on ne peut pas la refermer ; ils l'alimentent à partir de leur côté, une possibilité qui n'était venue à l'esprit de personne avant qu'il ne soit trop tard. En d'autres termes, avant aujourd'hui.

— Traiter *comment* avec eux ?

— Je ne sais pas encore. Je vais voir Jim Briskin dans quelques instants ; on va essayer de trouver quelque chose à leur offrir – à offrir à George Walt, en fait, puisqu'ils sont leurs porte-parole. À mon avis, les Pékins n'ont aucun besoin de s'étendre dans notre monde ; le leur n'est pas encore rempli. Ils n'ont aucun problème de surpopulation comparable au nôtre. Il y a donc peut-être quelque chose qu'ils désirent et qu'ils pourraient utiliser avec plus de profit que des nouveaux territoires. Car c'est ce qu'ils obtiendront s'ils essaient de venir ici. Je sais bel et bien que les nôtres combattront jusqu'au dernier. Ce ne sera plus qu'une planète écorchée – on peut le leur promettre. C'est déjà une base de départ.

Sal se tourna vers Pat et lui dit :

— Il faut traiter ; il n'y a pas d'autre solution.

— J'ai entendu. Je le regrette ; j'aurai préféré ne pas entendre ça.

— N'est-ce pas quelque chose ? Nos ancêtres n'ont pas traité, eux. Ils ont anéanti les Pékins.

— Mais maintenant, ils ont George Walt.

Sal dodelina de la tête. De toute évidence, cela faisait une différence. Mais il avait le sentiment horrible que Tito Cravelli se trompait quant à la masse de connaissances que George Walt avaient transmise aux Pékins. Son intuition lui disait que le transfert de savoir s'était opéré dans l'autre sens : c'étaient les Pékins qui avaient éduqué George Walt.

À demi ironique, Jim Briskin lança :

— On peut leur offrir l'*Encyclopaedia Britannica* traduite dans leur langue.

S'ils ont un langage écrit, ajouta-t-il à part lui. Et si George Walt ne la leur ont pas déjà donnée.

Il s'adressa à Tito Cravelli, assis, maussade, à l'autre bout de la pièce.

— Peut-être George Walt leur ont-ils déjà passé tout ce dont ils auront jamais besoin. Je suppose que pendant le prochain siècle, George Walt ne cesseront d'aller et venir.

Il se représentait la scène, et elle n'était pas encourageante.

— À qui pouvons-nous demander de l'aide ? lança Sal Heim, sans s'adresser à personne en particulier. Appelons Dieu ! Sa femme lui tapota le bras par sympathie. Ne fais pas ça, se plaignit-il. Ça me distrait. Nom de nom ! Il doit y avoir *quelqu'un* vers qui nous puissions nous tourner !

Le vidéophone sonna et Tito Cravelli se leva pour aller répondre. Il revint au bout de quelques instants.

— C'était mon contact au DT. En ce moment, tandis que nous restons assis ici à nous lamenter, les Pékins se déversent à torrents par la brèche.

Tout le monde le fixa, ahuri.

— C'est vrai, dit Tito en dodelinant de la tête. Et le bâtiment administratif du DT en est déjà rempli en fait ils sont en train de commencer à se déverser dans Washington. Leon Turpin s'est entretenu avec le président Schwarz, mais jusqu'à présent... Il haussa les épaules. Ils ont érigé une barrière de béton en face de la brèche, mais les Pékins l'ont tout simplement poussée sur le côté ! Et ils ne cessent plus d'affluer.

Il ajouta :

— Bohegian, mon contact, est en train de quitter le bâtiment ; on les évacue.

— Doux Jésus ! fit Sal Heim. Mon doux Jésus !

Pat Heim lâcha :

— Vous savez à qui j'aimerais que vous parliez ? Elle jeta un coup d'œil circulaire à ses compagnons. À Bill Smith.

— Qui c'est celui-là ? demanda Cravelli d'une voix de fausset. Ah oui ! C'est le Pékin. Il est avec l'anthropologue Dillingsworth. Que pourrait nous dire Bill Smith ?

— Il saurait ce qui leur manque, répondit Patricia. Il y a peut-être une douzaine de siècles qu'ils essaient de construire un propulseur spatial. On pourrait leur refiler un petit moteur de fusée, un qui n'ait que dans les 500 tonnes de poussée. Ou peut-être qu'ils ne connaissent pas la musique. Songe à ce que ça signifierait : on pourrait commencer par des instruments simples comme l'harmonica, la guimbarde ou la guitare électrique...

— Oui, opina Cravelli, mordant, mais George Walt l'ont déjà fait. Il nous faut du moins le supposer. Vous avez entendu ce Pékin parler latin ; je n'avais pas encore mesuré, mesuré vraiment, ce qu'avaient accompli George Walt jusqu'à ce moment-là – alors, j'ai baissé les bras. Je n'ai pas honte de l'admettre ; j'ai alors renoncé, purement et simplement.

— Et décidé de négocier avec eux, dit Sal Heim presque en aparté.

— C'est exact. Je me suis rendu compte qu'il nous fallait trouver une sorte d'arrangement. Vous n'avez pas été terrifiés d'entendre ce sinanthrope parler latin ? Vous auriez dû l'être !

— J'ai trouvé ! fit Pat Heim. Ce sinanthrope, ce soi-disant philosophe âgé et aux cheveux blancs, dans le satellite, c'est un mutant. Plus évolué que les autres, une capacité crânienne plus importante, ou quelque chose, surtout dans la région frontale. Un spécimen unique. George Walt nous leurrent !

— Mais ils se ruent dans notre monde, dit froidement Cravelli. Qu'ils parlent latin ou non ! Si Leon Turpin a donné ordre d'évacuer le bâtiment administratif du DT, c'est que ça va mal.

— Ça y est, fit Pat. Oh ! Seigneur, ça y est. Écoutez-moi : refilons le *Smithsonian Institute* aux Pékins en échange de leur départ. Qu'en pensez-vous ?

— ... La *Smithsonian Institution*², la corrigea Cravelli.

— Et si ça ne suffit pas, on leur offrira en prime la Bibliothèque du Congrès. Ils se montreraient malins en acceptant. Quelle offre !

— Vous savez, dit Sal en se penchant en avant et en regardant fixement ses genoux, elle n'a peut-être pas tort. Pensez à tout ce qu'il y a dedans ; en collection, la totalité des artefacts et tout le savoir de notre civilisation. Mille fois plus – incroyablement plus – que ce que peuvent leur donner George Walt. C'est la sagesse de quatre mille ans d'histoire. Mince ! je vous le dis : je le prendrais sur-le-champ si on me l'offrait.

Après un long silence, Tito Cravelli déclara :

— Mais vous oubliez quelque chose. Aucun d'entre nous n'a un poste qui lui permette de faire la moindre offre aux Pékins ; aucun de nous ne possède un poste officiel au gouvernement. Oui, si tu étais déjà au pouvoir Jim...

— Parlons-en à Schwarz, dit Sal.

— Il le faudrait, reconnut rapidement Patricia. Cela signifie qu'il faut aller à la Maison Blanche, puisque les lignes sont toutes encombrées. Lequel d'entre nous Schwarz acceptera-t-il de voir ? En admettant qu'il le veuille bien.

Sal répondit :

— Ce devrait être Jim.

Haussant les épaules, Jim Briskin annonça :

— J'irai. Cela vaut mieux que de rester assis à bavarder.

Tout cela lui semblait voué à l'échec de toute façon. Mais de la sorte, il aurait tout de même tenté quelque chose.

— À qui vas-tu faire l'offre, finalement ? demanda Cravelli. À Bill Smith ?

— Non, répondit Jim. À ce philosophe sinanthrope aux cheveux blancs qui se trouve sur le satellite.

C'était évidemment lui qu'il fallait voir ; il détenait le pouvoir.

² Le principal musée scientifique des États-Unis, situé à Washington.

— George Walt ne vont pas aimer ça, lui fit remarquer Cravelli. Il te faudra parler vite ; ils feront tout leur possible pour te réduire au silence.

— Je sais, dit Jim, en se levant et en s'avançant vers la porte. Je vous vidéophonerai de Washington et je vous ferai savoir ce qu'il en est.

En quittant l'appartement, il entendit Sal lancer :

— Je crois toutefois qu'on devrait retirer le *Spirit of St. Louis* quand les Pékins tourneront le dos et le garder. Ils ne s'apercevront de rien ; que savent-ils des avions ?

— Et l'avion des frères Wright, ajouta Pat tandis qu'il refermait la porte derrière lui.

Il s'arrêta et l'entendit ajouter :

— Tu crois qu'il va arriver à rencontrer le président Schwarz ?

— Aucune chance, dit Sal, emphatique. Mais que pouvons-nous faire d'autre ? C'est le mieux que nous ayons pu trouver en si peu de temps.

— Il y arrivera, déclara au contraire Cravelli. Je vous parie cent sous.

— Vous savez ce qu'on aurait pu leur offrir ? dit Pat. Le Monument de Washington !

— Que diable les Pékins en feraient-ils ? s'étonna Sal.

Jim longea le couloir jusqu'à l'ascenseur. Aucun d'entre eux ne s'était offert à l'accompagner, songea-t-il. Mais quelle différence cela faisait-il ? Il n'y avait rien qu'ils pussent accomplir face au président Schwarz... et d'ailleurs, lui non plus, peut-être. Même s'il parvenait à rencontrer Schwarz, même si Schwarz acceptait cette idée, où cela le mènerait-il ? Quelles étaient ses chances d'intéresser le philosophe sinanthrope, en présence de George Walt ?

Mais je vais quand même essayer, décida-t-il. Parce que la perspective d'une guerre générale qui condamnerait nos colons nous menace ; c'est leur vie que nous tentons de sauver.

De toute façon, pensa-t-il, aucun d'entre nous ne désire se mettre à massacrer des hommes de Pékin. Ça ressemble trop à l'ancien temps de nos ancêtres des cavernes. On retournerait à

leur niveau. On a dû dépasser cela, maintenant. Et si ce n'est pas le cas... qu'importe alors qui gagnera ! se dit-il.

Quatre heures plus tard, d'une cabine vidéophone publique de Washington, Jim Briskin les rappela. Il se sentait lessivé et profondément déprimé, mais la première haie venait d'être franchie avec succès.

— Il a donc approuvé cette idée, fit Tito Cravelli.

— Schwarz se raccroche frénétiquement à toutes les planches de salut, et il n'y en a plus guère. Naturellement, tout le monde à Washington est prêt à abattre le satellite des Moments de Félicité de la Porte d'Or ; c'est ce qui se passera si ma tentative de négociation échoue, si je n'arrive pas à créer une scission entre George Walt et les Pékins.

— Si nous abattons le satellite, il nous faudra alors combattre jusqu'à la mort. L'une des races devra être anéantie, et on ne peut pas désirer cela à notre époque. Avec les armes que nous possédons et celles qu'ils ont sans doute...

— Schwarz en est conscient. Il a évalué toutes les nuances de la situation. Mais il ne peut pas rester assis à regarder les Pékins déferler ici à volonté. On est sur une corde raide des plus vicieuses. Nous n'avons aucun intérêt à en faire une guerre atomique de grande envergure, et d'un autre côté, nous n'avons aucune envie de capituler. Schwarz est d'accord pour la *Smithsonian*, mais il demande qu'on conserve la Bibliothèque du Congrès aussi longtemps que possible, qu'on ne la cède qu'en dernier ressort. J'ai tendance à être d'accord avec lui.

Il ajouta :

— Ils m'envoient là-haut ; je m'en charge personnellement.

— Pourquoi ? Et le Département d'État ? Ils n'ont plus personne pour ce genre de boulot ?

— Je me suis porté volontaire.

— Tu es dingue ! George Walt te détestent déjà.

— Oui, mais je crois pouvoir m'en tirer ; j'ai une idée pour détériorer les relations entre George Walt et les Pékins de telle sorte qu'elles ne puissent être renouées. De toute façon, ça vaut la peine d'essayer.

— Ne me dis pas de quelle idée il s'agit. Tu me le diras après. Et si cela ne marche pas, ne me dis rien du tout.

— Tu es un dur ! répondit Jim avec un sourire glacial. Tu seras peut-être trop impitoyable comme ministre de la Justice ; je devrais peut-être reconsidérer la question.

— C'est signé et approuvé. Tu ne peux te dédire. Bonne chance à bord du satellite !

Il raccrocha.

Jim Briskin quitta la cabine vidéophonique et s'avança sur le trottoir à demi désert jusqu'à un jet-taxi libre à l'arrêt.

— Emmenez-moi au satellite de la Porte d'Or, dit-il en entrant dans le véhicule.

— La Porte d'Or est fermée, lui dit apathiquement le chauffeur. Il n'y a plus de filles là-haut. Rien qu'une sorte de cinglé qui annonce qu'il est roi du monde ou un truc dingue de ce genre. Il se retourna vers Jim. Par contre, je connais une petite boîte toute nouvelle au nord-ouest de la ville et...

— Le satellite ! D'accord ? Conduisez-moi et laissez-moi décider où je veux aller.

— Vous autres Cols, marmotta le chauffeur en lançant le moteur, z'êtes bien chatouilleux. Très bien, mon vieux, comme vous voulez. Mais vous allez être déçu, là-haut.

Silencieux, Jim se carra dans son siège tandis que l'appareil s'élevait dans les cieux.

La main tendue, George Walt l'attendaient en personne sur la piste d'atterrissage du satellite.

— Ici George, dit la tête tandis que Jim serrait la main de l'un d'entre eux. Je savais qu'ils recherchaient un arrangement, mais je ne m'attendais pas à ce qu'ils vous envoient ici, Briskin.

— Ici Walt, fit une voix belliqueuse. Je n'ai aucun désir de traiter avec vous, Briskin. Faites demi-tour et dites-leur...

La bouche se contorsionna tandis que les deux frères tentaient de l'utiliser simultanément.

— Qu'importe qui ils envoient, finit par dire la tête (George, sans nul doute). Descendons au bureau, Briskin, nous serons plus à l'aise. J'ai le pressentiment que toute cette affaire risque de durer un bon bout de temps.

George Walt avaient extraordinairement vieilli. Leur visage était ridé, creusé, presque décharné, et ils marchaient lentement, avec hésitation, comme s'ils avaient peur de tomber, comme s'ils étaient terriblement faibles. Quelle en était la raison ? se demanda Jim. Il comprit soudain. George Walt étaient maintenant des *gérantes*. Cent années s'étaient écoulées depuis qu'il les avait vus pour la dernière fois. Il se demanda combien de temps ils vivraient encore. Pas bien longtemps, certainement. Mais leurs facultés mentales étaient intactes. Il percevait toujours l'importante vitalité qui émanait d'eux ; ils demeuraient toujours aussi impressionnants.

Dans le bureau de George Walt était assis l'énorme sinanthrope chenu ; prudemment, sous ses sourcils broussailleux, ses yeux aussitôt soupçonneux observèrent l'entrée de Jim Briskin. La tâche ne serait pas aisée, réalisa Jim, s'il voulait s'arranger avec cet homme. La méfiance était gravée sur son visage prognathe.

— On les a menés où nous le désirions, dirent George Walt avec fierté au sinanthrope. La preuve en est que cet homme est venu jusqu'ici ; il s'appelle Jim Briskin.

Les deux yeux flamboyaient de jubilation. D'une voix rauque, le sinanthrope demanda :

— Que nous offrez-vous pour abandonner votre monde ?

Jim Briskin répondit :

— Ce que nous estimons par-dessus tout. Notre bien le plus précieux.

Le sinanthrope et George Walt l'observaient fixement.

— La *Smithsonian Institution* à Washington DC.

— Attendez une minute ! Ça ne nous intéresse pas, s'exclamèrent ensemble George Walt. Ça ne marche pas, c'est hors de question. Nous exigeons priorité politique et économique sur le continent nord-américain... autrement, l'invasion continuera. Que représente la *Smithsonian* ? Ce n'est qu'un musée. Qui voudrait d'un musée ? C'est ridicule !

Les deux yeux brillaient d'une colère violente, outrée.

Le sinanthrope énonça cependant lentement et distinctement :

— Je lis dans l'esprit de M. Briskin, et je suis intéressé. Veuillez garder le silence. Dieu des Vents, il va sans dire que votre opinion est précieuse, mais c'est moi qui dois prendre la décision définitive.

— La conférence est terminée ! J'en ai assez entendu, dirent George Walt. Retournez sur terre, Briskin ; on n'a pas besoin de vous ici. La séance est levée.

— Au fin fond de votre esprit, dit le sinanthrope à Jim, se trouve la pensée que, sous la pression, vous accepteriez d'inclure la Bibliothèque du Congrès. Je prends également cette offre en considération.

— Nous préférierions l'éviter, mais s'il le faut, c'est entendu. Il sentait la résignation l'envahir.

— Au revoir, Briskin. À un de ces jours. Il est évident que vous essayez de vous livrer à une tractation malhonnête et de nous isoler. Mais nous ne serons pas évincés.

Emphatique, la tête ajouta :

— Je suis d'accord. Vous perdez totalement votre temps, Briskin. L'un des quatre bras de George Walt se tendit. À la prochaine fois !

— À la prochaine fois, dit Jim en serrant la main.

Prenant une longue inspiration hésitante, il tira brutalement en utilisant tous les *newtons* qu'il put rassembler ; le bras artificiel, se détachant brusquement du corps, lui resta dans la main. Éberlué, le sinanthrope lâcha :

— Dieu des Vents, il me semble étrange que votre bras soit détachable.

— Ce n'est pas un Dieu des Vents, dit Jim Briskin. On vous a trompés. Ainsi que notre peuple, pendant longtemps. C'est un homme ordinaire avec un corps artificiel supplémentaire.

Il désigna les fils visibles à l'intérieur de l'épaule béante.

— Vous voulez dire un *Homo sapiens* ? demanda le vieux sinanthrope tout courbé. Comme vous ?

La compréhension, lente mais précise, commençait à apparaître dans ses yeux rougeâtres.

— Non seulement il n'est pas Dieu des Vents, mais pendant des décennies, il a été le propriétaire d'un... il me déplaît de vous donner le nom approprié.

— Donnez-le !

— Appelons ça simplement une maison de plaisir. C'est un homme d'affaires. Ni plus ni moins.

— Je ne puis rien voir de plus préjudiciable aux mœurs de mon peuple qu'une plaisanterie de cet acabit, dit le sinanthrope à George Walt. Vous nous aviez juré que vous étiez notre Dieu des Vents. Et, en accord avec plus d'un mythe, votre anatomie inaccoutumée semblait le prouver.

Il haletait inégalement.

— « Inaccoutumée », firent en écho George Walt. Vous voulez dire unique ! Dans toutes les terres parallèles – et Dieu seul connaît leur nombre – vous ne trouverez personne, non, personne, pareil à moi !

Il se reprit à la hâte :

— Pareil à nous, plutôt. Et songez au satellite. Que croyez-vous qui le maintienne en l'air ? Le vent, bien sûr ; comment pourrait-il rester en l'air pendant des mois entiers, autrement ? Il est manifeste que je contrôle les vents, comme je l'ai dit. Autrement, ce satellite...

— Je pourrais vous détruire, dit le vieux sinanthrope. Il ne semblait plus impressionné par le genre d'argumentation adopté par George Walt. Franchement, je suis beaucoup trop déçu pour y attacher grande importance. La chose est claire et je vais veiller à ce qu'elle le soit également pour mon peuple : les *Homo sapiens* ne sont que des traîtres. À éviter, de préférence.

S'adressant à Jim :

— Est-ce exact ?

— Nous sommes renommés pour cela, reconnut Jim.

— Et c'est de la sorte que vous avez triomphé de nos ancêtres sur ce monde parallèle ?

— Vous avez mis dans le mille.

Il ajouta :

— Et nous le referions, à la moindre occasion.

— Vous ne nous auriez probablement pas cédé ce musée dont j'ai déjà oublié le nom. Enfin, peu importe ! De toute évidence, il est impossible de traiter avec vous autres, *Homo sapiens* ; vous êtes des menteurs patentés. Rien de ce à quoi nous aurions consenti ne serait resté véritablement sacré, dans un tel milieu.

Mon peuple ne possède même pas de nom pour une telle conduite.

— Pas étonnant que nous n'ayons eu aucune peine à vous anéantir.

— Vu votre dévotion à la tromperie, mon séjour en ce lieu ne me semble plus nécessaire ; plus le temps passe, plus je me sens contaminé. Je regrette personnellement cette rencontre ; mon peuple en a déjà souffert. Dieu sait ce qu'il adviendrait de nous si nous étions assez naïfs pour tenter de persister.

Une expression malheureuse peinte sur le visage, le vieux sinanthrope aux cheveux blancs tourna le dos à Jim Briskin et à George Walt et s'éloigna.

— Il ne serait pas naturel que notre race s'efforce de se livrer à des relations de nature exclusivement destructive, dit-il par-dessus son épaule.

Et il s'évanouit. En un instant, il avait disparu. Même George Walt eut l'air époustouflé ; ses deux yeux clignèrent. Grâce à sa prétendue magie, le sinanthrope était retourné sur son propre monde.

— Très astucieux, ne tarda pas à dire George Walt. Vous vous en êtes extrêmement bien tiré. Je ne m'y attendais pas. Cent années de travail réduites à néant !... Rendez-moi mon bras et n'en parlons plus ; je suis trop vieux pour affronter ce genre d'épreuve.

La tête ajouta :

— Tu as probablement raison. Après tout, politiquement parlant, Briskin est un professionnel ; il peut nous battre à plates coutures. Ce qui vient de se passer le démontre suffisamment.

— L'honnêteté est toujours payante, fit Jim.

— Parce que ces inepties que vous avez refilées à ce quasi-animal, vous appelez ça de *l'honnêteté* ? Je n'ai jamais entendu un tel tissu d'absur... George Walt s'interrompit. Comme tout le monde, j'avais plus ou moins confiance en vous, Briskin. Il ne m'est jamais venu à l'esprit que vous utiliseriez de telles méthodes pour arriver à vos fins. Votre intégrité n'est qu'un mythe, probablement forgé par votre directeur de campagne.

— Vous voulez dire que vous êtes bel et bien leur Dieu des vents ?

— Sur le papier oui. Chacun de nous, par rapport à eux, est un dieu... en termes d'évolution, dans le sens le plus large possible.

Jim lui demanda :

— Est-ce vous qui leur avez permis de détruire le satellite d'observation ?

George Walt opina du bonnet.

— Oui, c'est moi. Grâce à ma magie.

— Vous voulez dire que vous avez transféré un missile sol-air dans leur monde. Magie, mon œil ! Il regarda sa montre. Je dois retourner sur Terre ; je dois enregistrer un discours très important. Vous me raccompagnez jusqu'à mon appareil ?

— J'ai du travail, répondit sèchement George Walt. Je dois refixer mon bras. Toute cette affaire m'afflige et, de plus, je suis terriblement en colère ; je vais lancer une émission vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur toutes les fréquences pour vous dénoncer, dès que j'aurai remis en marche l'émetteur du satellite. J'ai hâte de voir votre échec aux élections de novembre, Briskin ; c'est la seule consolation que je puisse espérer.

— Comme il vous plaira, fit Jim en haussant les épaules.

Il quitta le bureau et se dirigea vers l'ascenseur. Derrière lui, George Walt prit une boîte à outils et se mit en devoir de réparer les dégâts qu'avait causés sciemment Jim Briskin à son corps artificiel.

Sur le visage de George Walt était peinte une expression de tristesse infinie.

De sa position retranchée, en compagnie d'autres membres de la maison, en bordure du bâtiment administratif du DT à Washington, Don Stanley remarqua soudain, et à sa grande surprise, une brusque accalmie dans le vacarme infernal que faisaient les Pékins à l'intérieur du DT.

— Il a dû se passer quelque chose de grave, avança Howard, également conscient de ce silence inattendu. On ferait bien d'être parés pour un nouvel assaut ; ils sont probablement

déterminés à nous écraser, cette fois-ci. Avant que cet idiot de Schwarz ait pu faire appel à l'ar...

— Attendez, fit Stanley, l'oreille tendue. Vous savez ce que je crois ? Je crois que ces dingues de Pékins sont partis.

Éberlué, Howard demanda :

— Partis où ?

Se mettant à genoux, Stanley examina le bâtiment administratif, les vitres brisées de la façade la plus proche, et il fut alors plus convaincu que jamais que, pour quelque obscure et miraculeuse raison, l'immeuble avait été déserté. Précautionneusement, conscient du gros risque qu'il prenait, il se mit à avancer pas à pas vers l'entrée principale.

— Ils vont surgir de nulle part avec leurs drôles de petites armes, lui lança Howard en guise d'avertissement ; vous feriez mieux de revenir, espèce de demeuré !

Mais lui aussi se leva. Ainsi qu'un certain nombre de vigiles de la compagnie.

Ouvrant la grande porte de l'immeuble, Stanley en scruta l'intérieur.

Il n'aperçut aucune trace de Pékins. Les grandes salles étaient désertes et silencieuses. L'invasion des hominiens aux traits simiesques venus de la Terre parallèle avait cessé aussi soudainement qu'elle avait commencé, et encore plus mystérieusement.

Howard le rejoignit et dit :

— Hum, on les a effrayés.

— Rien ne les a effrayés du tout. Ils ont changé collectivement d'avis. Stanley se dirigea vers l'ascenseur menant aux laboratoires souterrains. J'ai une intuition, dit-il par-dessus son épaule à Howard. Et je veux la vérifier tout de suite.

Lorsqu'ils eurent atteint les laboratoires, Stanley découvrit qu'il avait raison – ce qui était rassurant. La connexion entre les deux Terres parallèles s'était bel et bien évanouie.

— Ils... l'ont refermée, fit Howard, tendant le cou comme s'il s'attendait à la voir resurgir dans quelque coin.

— Notre problème est désormais de rouvrir la connexion précédente, murmura Stanley. La première. Et d'essayer de repérer les colons avant le moment où ils seront massacrés.

Il avait la très nette impression que leurs chances étaient dérisoires, mais il devait tout de même essayer de les sauver.

— Pourquoi pensez-vous qu'ils ont stoppé leur invasion ?

Stanley fit un geste d'ignorance.

— Peut-être n'ont-ils pas du tout aimé les lieux. Qui sait ? C'était sûrement le cas. Peut-être ne le saurait-on jamais. En tout cas, leur action était tracée d'avance ; plusieurs milliers d'hommes et de femmes ne dépendaient plus que d'eux, sur l'autre Terre. Si on voulait les voir revenir sains et saufs... Se souvenant des squelettes humains qu'ils avaient ramenés du marécage distant de cent ans, Stanley n'eut que de sombres pressentiments. Au mieux, nous en sauverons quelques-uns, pensa-t-il. Mais cela vaut mieux que rien. Si nous ne sauvons *qu'une* vie, cela en aura valu la peine.

— Combien de temps pensez-vous qu'il nous faudra pour contacter les nôtres bloqués de l'autre côté ? lui demanda Howard. Une journée ? Une semaine, même ?

— Nous allons voir, répondit Stanley, laconique, en se hâtant vers les bornes d'alimentation du translateur défectueux de Dar Pethel.

Le déprimant rapatriement des colons de la Terre parallèle venait de commencer.

En novembre, en dépit des émissions mensongères du satellite des Moments de Félicité de la Porte d'Or – à moins que ce ne fût grâce à elles ! – Jim Briskin parvint à déloger le candidat sortant Bill Schwarz en gagnant les élections présidentielles.

Nous avons donc fini par avoir un président des États-Unis noir, se dit Salisbury Heim. Une ère nouvelle est venue pour les rapports humains. Du moins, espérons-le !

— Ce qu'il faudrait, dit Patricia, méditative, c'est organiser une petite réception pour fêter ça.

— Je suis trop fatigué pour fêter quoi que ce soit, répondit-il.

La route avait été ardue, de la convention à l'élection ; il s'en rappelait le moindre détail. Il allait sans dire que le pire moment avait été l'échec du programme d'émigration annoncé dans le discours de Chicago de Jim ; comment les chances de Jim n'avaient pas été de ce fait réduites à néant, Sal Heim l'ignorait encore. Peut-être parce que Bill Schwarz, en réagissant aussi rapidement, s'était – délibérément – embringué dans cette affaire ; c'était pourquoi la presque totalité de la faute avait fini par retomber sur lui, et non sur Jim.

— Mais nous méritons quelques instants de détente, lui fit remarquer Pat. Il y a des mois qu'on travaille ; si on continue comme ça...

— Une bière dans un petit bar, décida Sal. Ensuite, au lit ! J'accepte ce compromis.

Ces temps-ci, il n'appréciait pas particulièrement les sorties en public ; il se heurtait inévitablement à quelque individu qui avait pris part à l'effort de colonisation de la Terre parallèle ou dont le beau-frère s'y était rendu en toute confiance. De telles rencontres étaient plutôt déplaisantes ; il se retrouvait toujours

en train d'essayer de trouver réponse à des questions qui n'en possédaient aucune. *Pourquoi nous avoir entraînés là-dedans ?* était la question primordiale, posée de diverses façons, mais revenant toujours à la même chose. Et ils avaient gagné en dépit de cela !

— Je trouve qu'on devrait se réunir avec d'autres gens, affirma Pat. Avec Jim, surtout ; cela va sans dire. Et puis Leon Turpin, s'il veut se joindre à nous, parce qu'après tout, c'est lui qui nous a tirés de ces mauvais draps en ramenant les colons sur notre monde... ou ce sont ses ingénieurs. C'est *quelqu'un* du DT. C'est le DT qui nous a sauvés, Sal ; voyons les choses en face et reconnaissons les mérites là où il y en a.

— Parfait. Tant qu'on ne devra pas subir la compagnie de ce petit homme d'affaires de Kansas City qui a sorti de sa poche le translateur défectueux... C'est tout ce que je demande.

C'était à cause de celui-là que tous les ennuis étaient arrivés. Pour l'instant, Sal ne pouvait même pas se souvenir de son nom – blocage freudien typique.

— Celui à qui il faut en vouloir, c'est Lurton Sands.

— Ne l'invite pas non plus, alors.

Mais il n'y avait aucun danger ; Sands était en prison à l'heure actuelle, pour son crime contre les cryos endormis et sa ridicule tentative contre la vie de Jim. De même que Cally Vale qui avait abattu le réparateur de translateurs. Toute l'affaire avait été excessivement attristante, et elle avait été un sinistre signe avant-coureur des difficultés que le pays allait rencontrer, difficultés qui étaient toujours loin d'être résolues.

— Tu sais, dit Pat nerveusement, il y a toujours quelque chose que je ne puis chasser de mon esprit. J'en éprouve une angoisse insidieuse, irrépressible, à l'idée que... Mal à l'aise, elle lui sourit, contractant nerveusement ses lèvres jasmin. J'espère que je ne te la passerai pas, mais...

— Mais au fond de toi, acheva Sal à sa place, tu as peur que quelques-uns de ces Pékins soient restés de notre côté.

— Oui, opina-t-elle.

Sal continua :

— J'ai la même terrible impression, de temps à autre. La nuit, je suis toujours aux aguets, dans la rue surtout, quand je

vois quelqu'un en train de se glisser furtivement dans un coin pour se dissimuler. La chose étrange, c'est que Jim m'a dit qu'il ressentait exactement la même chose. Peut-être nous reste-t-il quelque sentiment de culpabilité lié à ces Pékins – après tout, c'est nous qui, les premiers, avons envahi leur monde. C'est notre conscience qui nous tourmente.

Frissonnante, car elle ne portait qu'un fin négligé en toile de Tafek, sa femme déclara :

— J'espère que ce n'est que ça. Parce que ça ne me plairait pas de rencontrer un Pékin par une nuit sans lune ; je penserais aussitôt qu'ils ont rouvert une connexion quelque part dans notre monde et qu'ils y introduisent un flot continu de leurs tantes et cousins.

Comme si nous n'étions pas déjà assez surpeuplés pour avoir ce genre d'angoisse ! songea Sal.

— Ce que je ne saisirai jamais, murmura-t-il, c'est pourquoi ils n'ont pas accepté notre offre généreuse du Smithsonian. Et de la Bibliothèque du Congrès. Bigre, ils se sont retirés sans rien emporter.

— L'orgueil, dit Pat.

— Non. (Sal dodelina de la tête.)

La bêtise, alors. Leur prodigieuse bêtise d'hominiens. Leurs crânes aplatis n'ont pas de lobes frontaux.

— Peut-être. Il haussa les épaules. Mais on ne peut attendre d'une espèce qu'elle suive la logique d'une autre. Ils opèrent à leur niveau, et nous au nôtre. Et les deux ne se rencontreront jamais – du moins je l'espère.

Du moins durant ma vie, se dit-il. Peut-être qu'une autre génération sera assez ouverte pour accepter de telles choses, mais pas pour l'instant ; pas tant que c'est nous qui habiterons ce monde.

— Je demande à M. Turpin de venir chez nous ? fit Pat. On fête ça ici ?

— Peut-être ne désire-t-il pas fêter la victoire de Jim. Lui et Schwarz étaient très liés, pendant la campagne.

— J'aimerais te poser une question, lâcha soudain Pat. Crois-tu que George Walt soient vraiment Dieu des Vents ? Après tout, ils sont nés avec deux corps, quatre bras et quatre jambes ;

le corps artificiel n'a été installé que plus tard. À l'origine, ils étaient bel et bien ce qu'ils ont prétendu être. Jim ne l'a pas dit au sinanthrope.

— Tu parles qu'il ne le lui a pas dit ! lança vivement Sal. Et ne nous coule pas pour des motifs éthiques complètement déplacés !... Entendu ?

— O.K., fit-elle en hochant la tête.

Dehors, sur le trottoir, un groupe de partisans hurlaient des louanges et des slogans de félicitation ; le vacarme filtrait à l'intérieur de l'appartement et Sal alla les regarder par la fenêtre du séjour.

Des Cols. Et aussi des Blancs. Juste ce qu'il espérait voir ; le véritable enjeu de toute cette lutte. Combien de temps avait-il fallu ? Presque deux siècles de plus que cela n'aurait dû. L'esprit de l'homme est démesurément entêté et réfractaire au changement. Les réformateurs, y compris lui, avaient toujours tendance à l'oublier. La victoire semblait toujours se trouver au coin de la rue. Mais ce n'était généralement pas le cas.

Voter pour Jim Briskin, songea-t-il en se rappelant les slogans de la campagne, *c'est voter pour toute l'humanité*. Dépassé, maintenant, et en tout cas simplifié à l'extrême, et pourtant si vrai au bout du compte ! Ce slogan avait incarné l'élan qui les avait poussés et avait fini par leur permettre de gagner. Et maintenant ? se demanda Sal. Tous les grands problèmes demeurent entiers. Les cryos, dans leurs trop nombreux entrepôts disséminés sur tout le territoire, sont devenus la propriété de Jim Briskin et du parti libéro-républicain. De même pour les bandes errantes de Cols sans emploi, sans mentionner la frange inférieure malheureuse de la minorité blanche – les gens comme M. Hadley, le premier Blanc à émigrer et aussi l'un des premiers à revenir à quatre pattes après la bienheureuse réouverture de la connexion.

Ces quatre années vont être difficiles pour Jim, se rendit-il compte. Il a hérité de Schwarz un lourd et dangereux fardeau. S'il se trouve épuisé maintenant, il devrait s'imaginer dans un an ou deux. Mais je suppose que c'est ce qu'il veut. Je l'espère, en tout cas.

Avons-nous obtenu ou appris *quelque chose* de notre rencontre inattendue avec les Pékins ? se demanda-t-il.

La preuve nous a été administrée, décida-t-il, que la différence entre, disons, moi et le Noir moyen, est si minime, selon tous les critères significatifs, Qu'elle n'existe pas, en fait. C'est un contact avec une race qui n'est pas l'*Homo sapiens* qui nous a permis de le distinguer enfin. Et je ne parle pas que de moi ; j'en ai été le témoin tous les jours. Je parle du premier imbécile venu, gras et banal (statistiquement parlant), qui s'assied lourdement à côté de vous dans le jet-bus, saisit un journal abandonné, parcourt un titre et se met alors à vous asséner ses misérables opinions.

C'est peut-être donc cela, si l'on cherche bien, qui a permis à Jim de gagner. Est-ce possible ? D'accord on ne peut en être certain. Mais on peut avancer une supposition raisonnable et répondre par l'affirmative. Parce que c'est peut-être bien la vérité.

Auquel cas, toute cette malheureuse agitation en aura valu la peine.

— Pendant que tu rêvassais à ta gloire, dit sèchement Pat, j'ai appelé nos invités. M. Turpin ne peut pas – ou, ce qui est plus probable, ne veut pas venir –, mais il nous envoie quelques-uns de ses cadres les plus distingués – un assistant nommé Don Stanley, par exemple, dont il a dit que nous devrions faire la connaissance. Il n'a pas précisé pourquoi.

— Je sais pourquoi. Tito Cravelli l'a mentionné et je l'ai déjà rencontré durant notre voyage sur la Terre parallèle. Stanley était directement chargé du translateur défectueux et, en un sens, c'est lui qui a dirigé les opérations. Oui, Stanley mérite bien d'être invité à notre petite fête. J'espère que tu as aussi invité Tito. L'homme qui a des oreilles dans tous les recoins de la planète.

— Je vais l'appeler, fit Pat, et si tu penses à quelqu'un d'autre...

— Plus on est de fous, plus on rit, dit Sal, qui finissait par entrer dans le jeu.

Tard dans la nuit, Darius Pethel travaillait seul dans son magasin fermé. Quelqu'un frappa à la vitrine et, surpris, il leva les yeux. Sur le trottoir sombre se tenait Stuart Hadley.

Pethel marcha jusqu'à la porte et la déverrouilla. Il l'ouvrit et dit :

— Je croyais que tu avais émigré.

— Ça suffit ! Tu sais que nous sommes tous revenus.

La tête basse, Hadley pénétra dans le magasin, cet endroit familier où il avait si longtemps travaillé.

— Comment était-ce là-bas ?

— Horrible.

— C'est ce qu'on m'a dit. Je suppose que tu veux retrouver ton boulot. Avec tout le bataclan.

— Pourquoi pas ? J'ai toujours les mêmes qualités. Hadley arpentait nerveusement la section mal éclairée du magasin. Tu seras heureux d'apprendre que je suis retourné chez ma femme. Sparky est retournée sur le satellite de la Porte d'Or ; il va être rouvert, en dépit de l'élection de Jim Briskin. Je crois qu'il va y avoir une bataille décisive.

Il ajouta :

— Franchement, je m'en fiche pas mal ! J'ai mes propres problèmes. Eh bien ? Qu'est-ce que tu dis ? Est-ce que je peux revenir ? (Il essayait de prendre l'air détaché.)

— Pourquoi pas ?

— Merci, dit Hadley, immensément soulagé.

— J'ai appris que quelques-uns d'entre vous ont été tués. C'est moche !

— C'est exact, Dar ; tu as raison. Ils nous ont attaqués et le détachement militaire qui nous accompagnait les a combattus comme des braves jusqu'à ce que l'entrée, je devrais dire la sortie, soit rouverte. Je préfère ne pas en parler, à vrai dire. Tant d'espairs chimériques se sont envolés avec cet échec – mes espoirs et ceux de tant d'autres gens... Maintenant, tout est entre les mains du nouveau président ; je suppose qu'on va attendre, prendre notre mal en patience pour voir ce qu'il va imaginer. C'est à peu près tout ce qu'on peut faire que ça nous plaise ou non.

— Vous pouvez écrire des lettres aux journaux.

Hadley le foudroya d'un regard outragé.

— Quelle blague ! tu es tranquille, Dar ; tu es installé. Mais nous autres ? Briskin a intérêt à trouver quelque chose, ou alors ça va tourner à l'aigre, si la situation ne s'améliore pas.

— Qu'est-ce que ça te fait de savoir qu'il va y avoir un président col ?

— J'ai voté pour lui, avec tous les autres. Hadley s'aventura jusqu'à la porte à nouveau verrouillée du magasin. Est-ce que je peux commencer demain ?

— Bien sûr. Sois là à neuf heures.

— Tu trouves que la vie vaut la peine d'être vécue, Dar ? questionna soudain Hadley.

— Qui sait. Et si tu veux mon avis, je te trouve bizarre. Qu'est-ce qu'il y a, tu es malade, ou quoi ? Je ne veux pas d'un employé qui soit dingue ou déprimé, tu ferais bien de récupérer avant demain matin.

— L'employeur compatissant... Hadley dodelina de la tête. Désolé de t'avoir demandé ça. J'aurais dû me douter de ta réponse.

— Ce petit exercice d'émigration avec cette gamine ne t'a apparemment pas appris grand-chose ; tu es aussi détraqué qu'avant. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne peux pas accepter la vie telle qu'elle est ? Il faut toujours que tu aspiras à ce qui n'existe pas ? Il y a pas mal de types qui t'envieraient ton travail ; tu as une chance incroyable de pouvoir le récupérer.

— Je le sais.

— Alors, pourquoi ne te tranquillises-tu pas ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Lorsqu'on a eu des espérances, expliqua Hadley après une pause, il est toujours difficile de continuer comme si de rien n'était. Les abandonner n'est pas difficile ; de ce côté-là, c'est même facile. Après tout, c'est nécessaire, parfois. Mais après...

Il fit un grand geste et grogna :

— ... Qu'est-ce qui les remplace ? Rien ! Et ce vide est effrayant. Il est énorme. Il absorbe tout le reste, d'une certaine façon ; il est parfois plus grand que le monde entier. Il croît. Il devient insondable. Tu vois de quoi je veux parler ?

— Non. (Et Pethel s'en fichait plutôt.)

— Tu as de la chance. Peut-être que tu ne le connaîtras jamais, pas avant la vieillesse du moins, pas avant les cent cinquante ans. (Hadley l'observa.) Je t'envie !

— Prends une pilule.

— Je serais heureux de prendre une pilule, s'il en existait une. Je ne crois pas que ça servirait à grand-chose. J'ai envie d'une longue promenade ; peut-être vais-je me balader toute la nuit. Ça te dit ? Tu veux venir avec moi ? Non, bien sûr. Je le vois bien.

Pethel répliqua :

— J'ai du travail ; je n'ai pas le temps d'aller badauder. Je vais te dire quelque chose, Hadley. Quand tu reviendras demain – écoute bien – je t'augmenterai. Ça te remonte le moral ?

Il scruta le visage du jeune homme.

— Oui, fit Hadley, mais sans conviction.

— J'en étais sûr.

— Peut-être que Briskin va vouloir relancer le programme planétaire.

— Ça t'intéresserait ? Ce vieux projet démodé ? Ouvrant la porte.

Hadley battit en retraite sur le trottoir noyé d'ombres.

— N'importe quoi m'intéresserait. Honnêtement, je suis prêt à saisir n'importe quoi, à l'heure actuelle.

Lugubre, conscient d'avoir essuyé un échec dans son entretien avec Hadley, Darius Pethel lâcha :

— Quel employé tu vas faire !

— Je n'y puis rien, lui fit remarquer Hadley. Je changerai peut-être, avec le temps ; il se peut que quelque chose survienne. Seigneur ! c'est que j'espère encore !

Il avait l'air troublé et même quelque peu dégoûté de lui-même.

— Tu sais ce que tu pourrais essayer pendant quelque temps ? De venir ici un peu plus tôt, quelques minutes *avant* neuf heures. Ça changerait peut-être ta vie. Davantage sans doute que ton escapade idiote en compagnie de cette nana sur ce monde bizarre où vivent ces demi-singes. Essaie toujours. Tu verras si je n'ai pas raison !

Hadley lui lança un coup d'œil.

— Tu es sérieux. Et c'est bien là le problème ; c'est pour ça que nous ne nous comprenons pas. Je devrais peut-être m'apitoyer sur toi plutôt que sur moi-même. Tu sais, un de ces jours, tu vas peut-être craquer complètement, voler littéralement en morceaux, d'un seul coup. Et moi, je continuerai mon petit bonhomme de chemin sans abandonner vraiment la partie, sans m'arrêter pour de bon. Intéressant !

— Pour un gars qui était optimiste...

— J'ai pris de l'âge, fit rapidement Hadley. C'est mon aventure sur ce monde parallèle. Ça ne se voit pas sur mon visage ? D'un signe de tête, il prit congé de Darius Pethel. À demain. Frais et dispos, dès l'aube ; promis !

En refermant la porte, Pethel se dit : j'espère qu'il peut toujours vendre des translateurs. On verra bien. Sinon, *bye-bye* ! Pour de bon. Pour moi, il n'est ici qu'à l'essai, et il a de la chance de s'en tirer aussi bien !

Pour sûr, il est déprimant de parler avec lui, se dit Pethel en retournant à son bureau.

Cette augmentation finira par lui remonter le moral, décida-t-il. Comment pourrait-il en être autrement ?

Sa propre tendance au doute fut apaisée par cette prise de conscience opportune. Complètement. À moins que... À un niveau auquel il ne tenait pas à communiquer, dans une région de son esprit qui demeurerait ses fichues affaires, il n'en était pas si sûr.

Les pieds sur l'accotoir du sofa, Phil Danville lança :

— Ce sont mes discours qui ont tout accompli, Jim. Quelle est ma récompense ? Il grimaça un sourire. J'attends. (Il attendit.) Eh bien ?

— Aucune récompense en ce monde ne serait à la mesure d'un tel exploit, dit Jim Briskin d'un air absent.

— Il a l'esprit ailleurs, dit Danville en se tournant vers Dorothy Gill. Regarde-le ! Il n'est même pas heureux ; il va démolir la réception de Sal Heim, quand on y sera. On ferait peut-être mieux de ne pas y aller.

— Il faut qu'on y aille !

— Je ne briserai pas l'ambiance, les rassura Jim en se redressant poliment. Ça m'aura passé quand on y sera.

Après tout, c'était le moment ou jamais. Mais, en fait, le véritable instant historique était déjà parvenu à s'échapper et à disparaître ; il était trop insaisissable, trop subtilement mêlé à la texture de la réalité de tous les jours. De plus, les problèmes qui l'attendaient encore, occultaient chez lui tout sentiment de satisfaction. C'était la rançon du succès.

La porte de la pièce s'ouvrit et un Pékin entra, doté d'une version portable de la machine linguistique du DT. À sa vue, tout le monde bondit sur ses pieds. Les trois agents des Services secrets dégainèrent leurs pistolets et l'un d'eux hurla : « À terre ! » Les assistants s'affalèrent maladroitement sur le sol en tas grotesques, décampant sans dignité hors de la ligne de feu prévisible.

— Salut, mes amis *Homos*, dit le Pékin par l'intermédiaire de la machine linguistique. Je tiens particulièrement à remercier M. Briskin qui m'a permis de demeurer sur votre monde. Je me comporterai totalement dans les limites de votre code légal, croyez-moi. De plus, je pourrai ensuite...

Les trois agents rengainèrent leurs pistolets laser et reprirent leurs places discrètes dans la pièce.

— Mon Dieu ! haleta Dorothy Gill, soulagée, en se remettant sur pied. Ce n'est que Bill Smith ! Cette fois-ci du moins. Elle se laissa retomber dans son fauteuil en lâchant un soupir. On est en sécurité pendant quelque temps encore.

— Vous nous avez rudement effrayés, dit Jim Briskin au Pékin. Il était encore sous le coup de la surprise. Je ne sais rien de cette permission qu'il dit avoir reçue, précisa-t-il à Tito Cravelli.

— Il te remercie par avance, dit Tito. Tu vas en décider ainsi après être devenu président, ou du moins, il l'espère.

Phil Danville proposa :

— Emmenons-le avec nous à la réception. Ça devrait faire plaisir à Sal Heim, de savoir qu'il y en a encore un ici, qu'on ne s'en est *pas tout à fait* débarrassés et qu'on n'y parviendra probablement jamais.

— C'est une grande chance que nos deux peuples..., commença le Pékin, mais Tito l'interrompit.

— Te fatigue pas, la campagne est finie.

— On va se reposer, ajouta Danville. Et on le mérite bien.

Surpris, le Pékin cligna des yeux et dit à la hâte :

— En tant que seul survivant de ma race de ce côté-ci de...

— Je suis désolé, fit Jim, mais Tito a raison ; on n'écouterait pas un mot de plus. On doit partir. Vous pouvez nous accompagner, mais plus de discours ! Vous comprenez ? C'est fini ! Nous pensons à autre chose, maintenant.

L'époque dont vous parlez semble éloignée d'un million d'années, se dit-il. Il ne me semble plus plausible que votre race et la nôtre soient entrées en contact dans les temps modernes, historiques ; le souvenir commence même à s'en évanouir. Votre présence parmi nous constitue une anomalie surprenante et inexplicable ; elle est plus déroutante qu'autre chose.

— Allons-y, fit Danville en prenant son manteau et celui de Dorothy dans le placard de l'entrée.

Il se dirigea vers la porte.

— À votre place, je réfléchirais avant de sortir, dit le Pékin à Jim Briskin. Un homme vous attend dehors.

Les gardes du corps, de nouveau sur le qui-vive, s'avancèrent.

— Qui est-ce ? demanda Jim au Pékin.

— Je n'ai pas saisi son nom.

— Mieux vaut ne pas sortir, avança Tito.

— Un partisan, fit Jim.

— Un assassin, tu veux dire, répliqua Tito.

Jim allait ouvrir la porte du hall, mais l'un des gardes l'arrêta.

— On vérifie d'abord.

Ils sortirent l'un derrière l'autre de la pièce, avec un regard mauvais.

— Ils t'en veulent toujours, dit Tito à Jim.

— J'en doute beaucoup.

Un instant plus tard, les hommes de la sécurité revinrent rassurés.

— Tout va bien, monsieur Briskin. Vous pouvez lui parler.

Ouvrant la porte du hall, Jim regarda au-dehors. Ce n'était pas un partisan et, ainsi que l'avaient dit les gardes, ce n'était pas non plus un assassin. L'homme qui l'attendait était Bruno Mini. La main tendue, Mini déclara :

— Il m'a certes fallu beaucoup de temps pour vous joindre, monsieur Briskin. Je n'ai cessé d'essayer durant toute la fin de la campagne.

— En effet, oui.

Mini s'avança vers Jim, arborant un grand sourire tout en dents blanches. Petit, portant avec une ceinture turban enluminée une veste en serpent pourpre ionien, très chic mais quelque peu voyante, ainsi que des babouches brésiliennes en cuir de porc, Mini ressemblait exactement à ce qu'il était : un grossiste en fruits secs.

— Nous avons un travail gigantesque à faire, fit Mini avec enthousiasme. Un travail d'une importance vitale.

L'homme était si agité que le cure-dent en or qui saillait au coin de sa bouche tremblait entre ses dents.

— À ce stade, je peux déjà vous révéler que la première planète pour laquelle j'ai des projets – ce qui va sans nul doute vous surprendre –, c'est Uranus. Vous allez naturellement me demander pourquoi.

— Non, dit Jim Briskin. Je ne vous demande pas pourquoi.

Il se sentait résigné. Tôt ou tard, Mini devait le contacter. En fait, il était légèrement mais nettement soulagé que cela se fût enfin produit – c'était là la véritable surprise.

— Où pouvons-nous aller pour discuter en détail de mes projets, et ce, bien sûr, dans le secret le plus strict ? s'enquit Mini.

Il ajouta :

— Je me suis déjà donné la peine d'informer les médias de notre rencontre ce soir ; je suis convaincu, après des années d'expérience, qu'une politique d'information sérieuse et soutenue ne pourra qu'accroître la popularité de notre programme parmi – comment dire ? – les masses peu instruites.

Il fouilla avec empressement dans sa mallette pleine à craquer.

Un homme de la sécurité surgit de nulle part et la lui arracha des mains.

Mini grommela :

— Vous l’avez déjà inspectée tout à l’heure sur le trottoir, et une autre fois encore, il y a juste une minute. Pour l’amour de Dieu, c’est assez !

— On ne peut courir aucun risque.

Les agents des Services secrets considéraient manifestement Bruno Mini avec une méfiance disproportionnée. Il devait y avoir en lui quelque chose qui réveillait leur zèle. La mallette fut examinée en détail puis rendue à contrecœur à son propriétaire.

De la pièce sortirent bruyamment Tito Cravelli, Phil Danville, Dorothy Gill, le Pékin Bill Smith avec sa casquette bleue et sa machine linguistique, et, finalement, les trois agents des Services secrets.

— On va chez Sal et Pat, expliqua Tito à Jim Briskin. Tu viens ou non ?

— Pas pour l’instant, dit Jim Briskin, sachant bien qu’il coulerait de l’eau sous les ponts avant qu’il puisse se rendre à cette fête-ci, ou à toute autre.

— Je vais vous décrire les avantages d’Uranus, fit Mini avec enthousiasme.

Il tendait déjà à Jim un assortiment écrasant de documents péchés à toute allure dans sa mallette.

Ces quatre années allaient être difficiles. Briskin s’en rendait compte. Quatre ? Huit, plus probablement.

... Les événements devaient lui donner raison.

FIN